·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE ..... B .....
PLUTEO ..... IV .....
N.° CATENA ..... 8 .....

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.
TOME SEPTIEME.

Biblioteca - Rigault

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

29912

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET AUGMENTÉE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE BEAUMARCHAIS,
COLLIN D'HARLEVILLE, LEGOUVÉ, DUCIS, LE FEVRE, DESFORGES, ETC.

TOME QUATORZIEME.

PARIS,

FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N° 37.

1817.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE GRESSET,

Représentée, pour la premiere fois, le 27 avril 1745.

NOTICE

SUR GRESSET.

JEAN-BAPTISTE-LOUIS GRESSET naquit à Amiens en 1709. Sa famille, originaire d'Angleterre, s'étoit naturalisée en France depuis un siecle, et par les alliances qu'elle avoit faites, occupoit alors un rang distingué dans la bonne bourgeoisie de la province. Le pere de Gresset eut des places plus honorables qu'utiles; ainsi, quoiqu'il travaillât beaucoup, il ne pouvoit promettre à trois enfans qu'il avoit qu'une fortune médiocre.

Le jeune Gresset fut placé chez les Jésuites d'Amiens; il s'y distingua par les plus heureuses dispositions; et, la société, toujours jalouse de s'attacher les éleves dans lesquels elle croyoit reconnoître de grands talens, ne négligea rien pour inspirer à Gresset le goût de l'état monastique. Il étoit difficile qu'il résistât aux séductions dont on l'entouroit; sa famille concouroit aussi à lui faire prendre ce parti. Entraîné par tant de motifs, se flattant d'ailleurs que, dans la retraite, il pourroit se livrer tout entier à la culture des lettres qui faisoient sa plus douce jouissance, Gresset prit à seize ans l'habit de novice: les

Jésuites, voulant perfectionner son éducation, l'envoyerent ensuite à Paris pour achever ses études au college de Louis-le-Grand.

A peine arrivé dans la capitale, Gresset se livra au goût irrésistible qui l'entraînoit vers la poésie. Pendant huit ans il s'exerça à cet art difficile sans montrer aucun de ses essais; il les jugeoit plus sévèrement peut-être que ne l'auroit fait le public; mais, enthousiaste des grands modeles, sentant l'extrême difficulté de les imiter, il ne vouloit rien publier avant d'être sûr qu'il étoit au moins digne de marcher sur leurs traces. Cette réserve, si rare dans les jeunes poëtes, contribua à former le talent de Gresset; et lorsqu'on vit ses premiers ouvrages, on attribua à des dispositions prématurées ce qui étoit dû à de longues études et à de grands travaux. Le petit nombre de ses poésies prouve combien il étoit difficile sur ses productions; c'est à cette sévérité qu'il a dû l'avantage de devenir auteur classique. La réputation méritée de ses principaux ouvrages doit nous porter à nous étendre sur la partie littéraire de cette notice.

Ce fut par Vert-Vert que Gresset débuta dans la carriere poétique; il avoit alors vingt-quatre ans. J. B. Rousseau, à qui ce poëme fut communiqué, témoigna hautement son étonnement et son admiration : jamais début d'un jeune homme n'avoit été si

heureux, et n'avoit donné de si grandes espérances. Gresset, nourri dans la solitude d'un college, déployoit dans cet ouvrage tout ce qu'une connoissance parfaite du monde peut donner de grace et de légèreté; à la facilité aimable de Chapelle et de Chaulieu se trouvoit unie la correction trop rare dans ces deux poëtes. Rousseau parloit ainsi de cet essai, qu'il regardoit avec raison comme un ouvrage achevé : « J'ai lu le poëme que vous m'avez « envoyé; je vous avouerai sans flatterie que je n'ai « jamais vu de production qui m'ait autant surpris « que celle-là. Sans sortir du style familier que l'au- « teur a choisi, il y étale tout ce que la poésie a de « plus éclatant, et tout ce qu'une connoissance con- « sommée du monde pourroit fournir à un homme « qui y auroit passé toute sa vie... Je ne saurois trop « vous remercier de la peine que vous avez prise de « me copier vous-même une piece si excellente; quel- « que longue qu'elle soit, je l'ai trouvée trop courte, « quoique je l'aie lue deux fois : il me tarde déja de « pouvoir la joindre à celle que vous me promettez de « la même main. Je ne sais si tous mes confreres et moi « ne ferions pas mieux de renoncer au métier, que de « le continuer après l'apparition d'un phénomene « aussi surprenant que celui que vous venez de me faire « observer, qui nous efface tous dès sa naissance, et

« sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'an-
« cienneté, que nous serions trop heureux de ne pas
« avoir. »

Le suffrage d'un homme qui, élevé à l'école de Boileau, avoit la sévérité de ce grand critique, dut donner à Gresset la plus haute idée d'un ouvrage qu'il n'avoit d'abord regardé que comme un badinage de société. Quand le poëme parut, le pronostic de Rousseau se réalisa : il fit les délices de toutes les classes de lecteurs ; la facilité et la grace de la diction, la nouveauté du sujet, la peinture de l'intérieur d'un couvent, peinture aussi chaste que fidele, la malice de quelques détails qui ne passe jamais les bornes de cette douce gaieté que l'on peut se permettre dans les poésies légeres ; enfin la réunion presque sans exemple de la finesse, de l'élégance, et de la naïveté, assura le succès de cet ouvrage, et le plaça au rang du petit nombre de poëmes françois, dont la réputation durera autant que la langue. Gresset, qui connoissoit bien le goût d'un siecle où l'on commençoit à être fatigué de vers, et où un long poëme auroit pu difficilement être accueilli par des lecteurs blasés, jugea très bien qu'il ne devoit pas trop s'étendre sur les aventures de Vert-Vert : il se borna à quatre chants très courts ; mais dans cet espace si resserré il réunit tous les traits piquans et comiques que son

sujet lui présentoit. Marchant rapidement au but, et ne s'arrêtant pas sur des détails inutiles, il ne laisse pas au lecteur le temps de respirer; la rapidité avec laquelle on dévore pour la premiere fois ce petit poëme prouve que rien n'y est froid et languissant; le plaisir que l'on trouve à le relire et à se rendre compte de ses beautés prouve que le poëte n'a laissé incomplets aucun des détails. Gresset, dès le commencement de son ouvrage, parle de la prévention que l'on avoit alors contre les grands poëmes;

Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les Muses sont des abeilles volages;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur du sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.

Il étoit impossible de remplir mieux la condition difficile que l'auteur s'imposoit; il ne prend réellement que la fleur du sujet, tout ce qui n'est point action ou détail de caractere et de mœurs est écarté avec soin de son ouvrage.

L'abbé Desfontaines fut le premier qui refusa à Vert-Vert le titre de poëme; il prétendoit que cette production n'étoit qu'un conte très agréable. Ce jugement un peu sévere ne fut pas adopté d'abord; mais lorsque M. de Voltaire se déclara contre Gres-

set, toute son école suivit l'opinion du maître. La retraite de l'auteur de Vert-Vert, sa conversion qui ne se démentit pas pendant les vingt dernieres années de sa vie, exciterent contre lui les prétendus philosophes du dix-huitieme siecle; ils parvinrent à faire croire pendant quelque temps que ce poëte n'avoit eu qu'un talent médiocre.

Lorsque l'abbé Millot remplaça Gresset à l'académie françoise, il tomba dans un excès opposé : trop enthousiasmé des talens de son prédécesseur, il s'avisa de comparer Vert-Vert au Lutrin, et prétendit que Gresset devoit sortir vainqueur de cette lutte. Ce parallele excita justement les murmures des connoisseurs : dans le Lutrin tous les ressorts du poëme épique sont employés; on y admire un merveilleux parfaitement adapté au sujet, et les caracteres sont tracés avec une vérité inimitable. Dans Vert-Vert, le récit est parfaitement combiné, les aventures du héros sont bien amenées; l'ensemble est excellent; mais on n'y trouve pas cette richesse de poésie et d'invention qui distingue éminemment le Lutrin.

L'opinion la plus raisonnable que l'on puisse adopter sur Vert-Vert se trouve entre ces deux jugemens si opposés. Sans le comparer au Lutrin, on peut le placer au premier rang des poëmes dont le sujet trop léger interdit l'emploi des grands ressorts de l'épo-

pée, mais qui, par leur étendue et par leurs développemens, méritent d'être mis au-dessus des contes. Vert-Vert est très supérieur à la Boucle de cheveux, de Pope, que les amateurs de la poésie angloise ont souvent comparée au Lutrin.

La Chartreuse suivit de près Vert-Vert : sous le titre modeste d'épître, cet ouvrage est un petit poëme que l'on peut regarder comme l'un des plus agréables qui ait été fait dans notre langue. Gresset avoit passé les vacances dans une campagne charmante, et dans la société d'une femme aimable. Rappelé à Paris au commencement de l'hiver par les devoirs de son état, il revient habiter le triste pays latin; une cellule resserrée et obscure du college Louis-le-Grand est le seul asyle du jeune Jésuite : quelle différence entre ce réduit sombre et la maison champêtre que le poëte vient de quitter! Ce contraste continuel est la principale source des beautés que l'on admire dans la Chartreuse : cependant, même sous une plume aussi agréable que la sienne, ce sujet auroit pu paroître rebattu; tous les poëtes ont fait de semblables rapprochemens, et les descriptions qui en résultent ne peuvent manquer d'être un peu usées. Ce qui donne un charme particulier au poëme de Gresset, c'est la facilité la plus aimable, c'est l'abondance la plus fleurie et la plus naturelle,

c'est enfin la philosophie la plus douce et la plus riante. A la description que le poëte fait de sa Chartreuse, on pourroit croire que celui qui habite cette retraite est très malheureux; mais la solitude, les désagrémens d'un logement incommode peuvent-ils donner quelques chagrins quand on a un aussi bon esprit et une imagination aussi féconde que Gresset? Entouré de quelques livres favoris, ne craignant pas les importuns, satisfait de ce qu'il possede, il se félicite de n'être pas dans le monde où il aperçoit beaucoup plus de gêne et d'ennui que de véritables plaisirs : cette idée dont il paroît pénétré lui fournit des peintures de mœurs pleines de force et de vérité. La personne à laquelle il écrit l'a engagé à quitter sa paisible retraite pour développer ses talens sur un plus grand théâtre; voici comment il lui répond :

Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux?
De la sublime poésie
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accens,

Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Ou livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs du sentiment?
. . . . . .
Irois-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité,
Et dans l'antre de la chicane,
Aux lois d'un tribunal profane,
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane
Saper et le trône et l'autel?
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité,
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux et la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non; avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,

Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.

Il y a beaucoup d'énumérations dans ce morceau que nous avons très abrégé. Gresset est le poëte qui a le mieux réussi dans ces sortes de figures ; mais il seroit dangereux de l'imiter : si l'on n'avoit pas son talent, on courroit le risque d'avoir un style uniforme et vague; lui seul a pu animer et varier ce retour des mêmes formes oratoires, et donner aux longues phrases poétiques le nombre et l'harmonie, sans lesquels elles fatigueroient. On a pu trouver de l'exagération dans la peinture que fait Gresset de tous les états; mais il faut se rappeler que c'est un jeune homme, un solitaire qui n'a qu'une légere idée du monde, et qui n'en a remarqué que les travers. D'ailleurs on ne seroit pas poëte si l'on n'exagéroit pas un peu : les tableaux poétiques ont besoin de couleurs fortes et tranchantes; sans elles ils paroîtroient froids et dépourvus de vivacité. On a sans doute observé que le jeune Jésuite avoit fort bien remarqué le danger des nouvelles opinions prétendues philosophiques ; il s'éleve contre elles avec une énergie qui le fait sortir un moment de son caractere doux et enjoué.

Gresset termine son poëme par des vœux pour

retourner dans cette campagne où il a été si heureux. Il propose un petit code de lois destiné à la société choisie à laquelle il veut se réunir. Si de telles lois pouvoient s'exécuter, elles feroient sans doute le bonheur des hommes qui tendent constamment à ce but par des moyens si différens: l'amitié, que le poëte appelle une divinité commode, fondera ce nouvel état; on ne se disputera que sur des matieres peu importantes, et l'enjouement jugera les causes: la vertu, conservant sa pureté, y perdra toute apparence de pruderie; la raison sera aimable, et l'on bannira sur-tout la morgue et le pédantisme des savans et des beaux-esprits.

Rien n'y prendra le nom d'ouvrage;
Mais sous le nom de badinage
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles,
On bannira les faux plaisans,
Les cagots fades et rampans,
Les complimenteurs imbéciles,
Et le peuple des froids savans.

On doit trembler pour cette société idéale, quand on voit que le vaudeville fera partie de ses amusemens : après s'être exercé sur les absens, ce genre malin n'attaquera-t-il pas les membres du petit état ? Et la réunion ne se dissoudra-t-elle pas bientôt ? C'est ce que Gresset n'avoit pas besoin de prévoir. La poésie, comme on le sait, aime à voyager dans le pays des chimeres ; c'est là qu'elle trouve matiere à ses conceptions les plus brillantes : on ne doit donc pas exiger d'elle cette justesse de raison qui lui feroit perdre une partie de ses charmes. Le poëte, du reste, sent très bien que sa société, pour être agréable, ne doit pas être nombreuse ; il exclut avec soin les importuns qui viendroient en troubler les plaisirs :

Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant,
N'entrera dans la confidence :
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les états de la république
Chaque automne s'assembleront ;
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année

Suivre cette loi fortunée
Des philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs et nos plaisirs.

Le poëme des Ombres est une suite de la Chartreuse. La personne à laquelle le poëte venoit d'adresser ce dernier ouvrage, vouloit avoir une idée plus complete du pays latin : Gresset, qui avoit alors à se plaindre de quelques censeurs de Vert-Vert, saisit cette occasion pour en tirer une vengeance qui ne passe cependant pas les bornes du badinage : il compare le college des Jésuites au Tartare; le portier rappelle assez bien Cerbere : il joint à la cruauté de ce gardien impitoyable l'avarice de Caron ; les punitions qu'on inflige aux écoliers fournissent une allusion aux fouets de Tisiphone; et la sévérité des professeurs ne peut être comparée qu'à celle de Rhadamante. On voit, par la nature de ces rapprochemens et par l'exagération qu'affecte le poëte, que cette petite diatribe est entièrement dépourvue de méchanceté. Si Gresset eût parlé sérieusement, rien n'auroit pu excuser son ingratitude envers des maîtres auxquels il devoit une partie de son éducation.

Lorsqu'il arrive à la défense de Vert-Vert, il

s'exprime avec une grace et un enjouement qui n'appartenoient qu'à lui. Ce poëme fut répandu parmi les gens de lettres long-temps avant d'être imprimé; il couroit dans les sociétés en manuscrit : c'etoit ainsi que Rousseau en avoit d'abord eu connoissance. Il paroît qu'un jeune abbé le fit imprimer à son profit, et qu'ainsi la premiere édition ne fut pas donnée par l'auteur. Cette anecdote est consignée dans les vers suivans :

Cet amusement poétique
Surpris, intercepté, transcrit
Sur je ne sais quel manuscrit,
Par un prestolet famélique,
Se vend, à l'insu de l'auteur,
Par ce petit-collet profane,
Et déja vaut une soutane
Et deux castors à l'éditeur.

Les visitandines avoient cru devoir s'élever contre Vert-Vert. Ce badinage dont aucun résultat ne pouvoit les blesser, leur avoit paru dangereux parce que quelques-uns de leurs défauts, tels que l'engouement, la curiosité, les caquets, et la friandise, y étoient relevés avec beaucoup de grace : elles n'avoient point su gré au poëte d'avoir supprimé un chant intitulé *L'Ouvroir*, dans lequel il peignoit leurs occupations,

et dont il craignit avec raison que les traits un peu piquans ne jetassent du ridicule sur un état respectable. Les vieilles religieuses étoient les plus acharnées contre Gresset; les jeunes avoient beaucoup plus d'indulgence. C'est ce que le poëte exprime en supposant que Vert-Vert se défendra lui-même:

Toutefois ce procès mystique
Au carnaval se jugera:
Dans un chapitre œcuménique
L'oiseau défendeur paroîtra;
La vieille mere Bibiane
Contre lui doit plaider long-temps;
Et dans le fort des argumens,
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ses deux dernieres dents.
Mais la jeune sœur Pulchérie,
Qui pour Vert-Vert pérorera,
(Si dans ce jour, comme on publie,
Les directeurs opinent là)
Très sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire Harpie.
A plaider contre le Printemps,
L'Hiver doit perdre avec dépens.

Ce dernier trait est charmant; il a été imité par M. de Voltaire.

Dans l'Epître à sa Muse, Gresset donne une idée

très juste de son caractere. Il n'étoit point épris de la vaine gloire qui fait tant de poëtes médiocres et malheureux ; il cherchoit et il trouvoit une agréable distraction dans ses compositions faciles : plus jaloux des suffrages de ses amis que de ceux du public, il auroit voulu concentrer ses succès dans sa société intime. Le rôle de poëte et d'homme de lettres l'embarrassoit ; dans le monde il cherchoit à le faire oublier par beaucoup de modestie et beaucoup d'indulgence. Il trouvoit fort ridicule qu'un homme fît, pour ainsi dire, son état de la poésie ; la culture des lettres lui paroissoit un délassement, et non une occupation qui dût être unique et sérieuse. C'étoit aussi l'opinion de J. B. Rousseau, qui s'exprime ainsi dans la préface de ses Œuvres completes : « Je me « contenterai de dire un mot sur ce qui regarde « l'exercice de la poésie, plutôt comme une ressource « innocente contre l'ennui et la solitude que comme « un métier et une occupation suivie : en effet, tous « mes amis savent que, loin d'être tyrannisé par la « passion des vers, j'ai souvent passé des années « entieres sans songer à faire un seul vers, et eux- « mêmes m'en ont fait plusieurs fois la guerre. » Gresset portoit peut-être plus loin que Rousseau cette crainte de tomber dans une abondance stérile qui dégrade la poésie et énerve le talent. D'ailleurs,

ayant réfléchi au sort de tous les hommes qui se sont distingués dans la carrière des lettres, il voit que les persécutions et l'injustice de leurs contemporains ont toujours empoisonné leurs jouissances :

> Je lis les noms des poëtes fameux ;
> Où sont les noms des poëtes heureux ?

Bientôt il fait l'application de cette idée si vraie à J. B. Rousseau, que la calomnie avoit fait condamner au bannissement ; et, comme un élève reconnoissant, il lui paie le tribut d'un tendre souvenir :

> Non, n'ouvrons pas d'étrangeres archives ;
> Notre Hélicon, trop long-temps désolé,
> Ne voit-il pas ses Graces fugitives ?
> Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
> Pleurant encor son Horace exilé,
> Demande aux dieux que ce phénix lyrique,
> Dont la jeunesse illustra ces climats,
> Revienne enfin de la rive belgique
> Se reproduire et renaître en ses bras.

Gresset voyoit avec peine que tous les badinages poétiques qui lui échappoient étoient aussitôt livrés au public ; ses amis ne se faisoient aucun scrupule de les répandre, et croyoient par là procurer au poëte de grandes jouissances. Les vers suivans expri-

ment l'embarras d'un homme modeste qui se trouve, pour ainsi dire, poëte malgré lui :

Dès qu'un mortel, auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystere,
Où, s'amusant et charmant sa langueur,
Dans quelques vers il dépeignoit son cœur;
Du goût public honorable victime,
Bientôt au prix de sa tranquillité
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité.
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractere,
Toute son ame aux yeux de l'amitié;
L'amitié même, indiscrete et légere,
Le trahira sans croire lui déplaire;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier censeur seront pourtant soumis.

Ces derniers vers rappellent ceux d'une dame à qui l'on avoit surpris une épître pleine d'élégance et de sensibilité : ce petit ouvrage fut imprimé malgré elle; elle y comparoit ses vers

à des fleurs que sa main
Offrit à l'amitié pour mourir dans son sein.

Cette comparaison est délicate et juste ; le reste de l'épître étoit à peu de chose près digne du trait que nous venons de citer.

On trouve dans l'Epître au P. Bougeant les mêmes sentimens que dans celles dont nous venons de donner une idée. Plus que tous les ouvrages de Gresset celui-ci fait connoître son étonnante facilité. Les périodes poétiques y sont prodiguées, et l'on ne s'aperçoit pas de leur longueur ; leurs combinaisons sont extrêmement variées, et l'on n'y voit rien de lent, ni de monotone. Ce genre, que personne n'a porté plus loin que Gresset, a égaré presque tous ses imitateurs : ils ont mis des mots sonores à la place des pensées ; et leur harmonie recherchée a plutôt fatigué les lecteurs qu'elle ne leur a fait oublier le vide des idées et l'abus des mots, principaux défauts de ces copistes serviles. Nous croyons donc devoir le répéter ; sous ce rapport, Gresset peut être considéré comme un maître, mais il ne doit pas être pris pour modele.

Il paroît que Gresset avoit réalisé en partie le projet formé dans sa Chartreuse : il vivoit à la campagne, dans une société aimable ; son Epître se ressent de la sécurité d'ame dont il avoit le bonheur de jouir. Il aimoit la campagne, non pas comme ces poëtes descriptifs qui, suivant l'expression de

Gresset, *ne vous feroient pas grace d'une laitue*, mais en homme qui sait en apprécier les charmes et les douceurs. Il se livre à une espece d'enthousiasme à la vue des prodiges de la végétation :

Sortez du sein des violettes,
Croissez, feuillages fortunés;
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secretes
Aux plus doux accords destinés!
Ma muse, par vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déja l'aimable loi;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la scene des campagnes
Prend une ame, et s'orne pour moi.

Le succès de tous ces ouvrages détermina Gresset à quitter les jésuites. Il n'avoit aucune vocation pour l'état religieux, que la nécessité seule lui avoit fait embrasser. Quand ses talens lui eurent procuré des connoissances utiles et des espérances fondées, il ne balança plus à rentrer dans le monde; mais il n'eut pas, comme tant d'autres, l'ingratitude de dénigrer l'asyle où il avoit été reçu et élevé. Ses adieux portent le caractere de la plus vive reconnoissance :

Mon ami, t'avouerai-je un tendre sentiment

Que ton cœur généreux reconnoîtra sans peine?
Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant.
Je dois tous mes regrets aux sages que je quitte.
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux;
Et, si dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux.

. . . . . .

Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu;
J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voués à la patrie, à leurs rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux insensibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et souvent bienfaiteurs paisibles
De leurs plus fougueux ennemis;
Trop estimés enfin pour n'être point haïs.
Que d'autres, s'exhalant dans leur haine insensée
En reproches injurieux,
Cherchent en les quittant à les rendre odieux;
Pour moi, fidele au vrai, fidele à ma pensée,
C'est ainsi qu'en partant je leur fais mes adieux.

Après nous être efforcés de faire sentir le caractere du talent de Gresset pour les pieces légeres, nous ne le considérerons plus que comme poëte dramatique. Nous ne parlerons pas de son Discours sur l'harmonie, déclamation ampoulée dans laquelle il soutient une these fausse; nous ne nous étendrons

pas sur ses odes : quoiqu'il eût beaucoup étudié le mécanisme de celles de Rousseau, il ne put jamais approcher, même de loin, de ce grand modele. On doit cependant distinguer l'ode sur la mort d'une jeune religieuse, piece qui devroit plutôt porter le nom d'élégie. Sa traduction des Bucoliques de Virgile n'est guere plus estimée ; c'est une foible imitation qui ne soutient sous aucun rapport le parallele avec l'original.

Il y avoit dix ans que Gresset avoit débuté dans les lettres, lorsque ses succès le déterminerent à travailler pour le théâtre. Possédant à un degré supérieur le talent des vers, ayant eu le temps d'étudier l'art dramatique depuis que, sorti de sa retraite, il avoit pu suivre les spectacles, il crut qu'un succès dans ce genre consommeroit sa réputation. Une époque célebre dans l'histoire d'Angleterre lui fournit un sujet de tragédie ; mais il dut bientôt reconnoître qu'il s'étoit trompé sur le genre de talent qu'il avoit pour le théâtre : son esprit vif et malin pouvoit s'exercer avec beaucoup plus de succès sur des peintures comiques que sur ces tableaux sombres et terribles qui doivent composer la tragédie.

Edouard III aime la fille de son premier ministre, et sa passion l'égare jusqu'à le porter à lui offrir

sa main. Eugénie, tendre et vertueuse, résiste à l'amour du prince; et, soutenue par la noble fermeté de son pere, qui préfere le bien de l'état à l'agrandissement de sa famille, elle ne dément pas le sang dont elle est née. Par une combinaison tout-à-fait invraisemblable, il existe à la cour d'Edouard une Alzonde, reine d'Ecosse, qui, sous le nom d'Aglaé, conspire contre lui. Elle est cependant amoureuse du prince, et la jalousie que lui inspire Eugénie la détermine à la perdre ainsi que l'ingrat dont elle n'a pu se faire aimer. Ce personnage, qui est une foible copie de l'Eriphile d'Iphigénie, intrigue à la cour d'Edouard, et ses tentatives pour exécuter ses noirs projets composent tous les ressorts de la piece. L'extrême crédulité du roi, qui, presque sans motif, se laisse prévenir contre son plus fidele sujet, l'uniformité de la situation d'Eugénie, les froids emportemens d'Alzonde rendent cette piece peu théâtrale et peu intéressante. Quelques scenes sont bien écrites; mais il n'en est aucune qui offre ces grands développemens de passions qui sont l'ame de la tragédie.

Le rôle de Vorcestre est plein de noblesse et de fermeté; il présente quelquefois de très beaux détails de poésie. On dit à ce ministre qu'il est heureux:

Heureux! que dites-vous? Apparence trop vaine!
Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaîne?
Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs
Des maux qui sont cachés sous l'éclat des grandeurs.
Quel accablant fardeau! Tout prévoir, tout conduire;
Entouré d'envieux unis pour tout détruire,
Responsable du sort et des évènemens,
Des miseres du peuple et des brigues des grands;
Réunir seul enfin, par un triste avantage,
Tous les soins, tous les maux que l'empire partage :
Voilà le joug brillant auquel je suis lié;
Sort toujours déplorable et toujours envié!
Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave :
Maître et juge de tout, de tout on est esclave;
Et régir des mortels le destin inconstant
N'est que le triste droit d'apprendre à chaque instant
Leurs misérables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes;
Et de voir de plus près l'affreuse vérité
Du néant des grandeurs et de l'humanité.

Ce même Vorcestre est arrêté; ses ennemis vont le faire périr ignominieusement. Un de ses amis lui offre les moyens de se donner la mort; le ministre répond :

Quelque honneur qu'à ce sort la multitude attache,
Se donner le trépas est le destin d'un lâche;
Savoir souffrir la vie et voir venir la mort,

C'est le devoir du sage, et ce sera mon sort.
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime;
Souvent il est foiblesse, et toujours il est crime :
La vie est un dépôt confié par le ciel;
Oser en disposer, c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la sagesse immortelle
J'attends que dans son sein son ordre me rappelle.

Cette dissertation sur le suicide est peu théâtrale, mais elle offre des vers brillans et bien pensés.

Quoique cette pièce eût obtenu quelque succès dans sa nouveauté, Gresset sentit bien qu'elle ne resteroit pas au répertoire. Les suffrages qu'avoit obtenus La Chaussée l'engagerent à s'essayer dans un genre plus facile que la tragédie et la comédie, et dans lequel on réussit facilement, si, avec le talent du style, on traite un sujet intéressant. Sidney fut le résultat de cette résolution; et l'on y remarqua des beautés qui donnerent un espoir justifié bientôt par la célebre comédie du Méchant.

La mélancolie raisonneuse d'un Anglois ne pouvoit guere fournir le sujet d'une comédie. Gresset, qui, dans sa tragédie d'Edouard, avoit introduit une discussion sur le suicide, que sa nouveauté avoit fait réussir, crut qu'il obtiendroit un plus

grand succès en reproduisant les mêmes idées dans une piece dont les applications seroient plus directes. Prenant toujours en Angleterre ses principaux personnages, il suppose que Sidney, fatigué de jouissances, désabusé de toute illusion, ayant à se reprocher des torts graves envers une femme estimable, s'est retiré à la campagne pour y exécuter sans obstacle le projet de se tuer. Son valet-de-chambre, né et élevé en France, ne partage pas du tout la mélancolie de son maître; il regrette le séjour de Londres; il voudroit y retourner; mais son attachement pour Sidney le retient: il épie toutes ses actions, et trouve fort à propos le moyen de faire échouer ses sinistres projets. Un ami de Sidney vient le consoler dans sa solitude; mais ses raisonnemens ne produisent aucun effet: il est réservé à Rosalie, la femme dont il a trahi l'amour, de le calmer et de lui faire aimer une vie qu'il doit désormais lui consacrer. On voit combien cette fable est triste et peu dramatique. Il est impossible, dans le court espace d'une scene de comédie, de discuter la question du suicide; ainsi les raisonnemens d'Hamilton n'ont presque aucune profondeur, et offrent peu de solidité. Rosalie, qui n'arrive qu'à la fin du second acte, est aussi mélancolique que son amant; elle n'a point ce charme doux et tendre, si puissant sur les

hommes livrés à de noires vapeurs. Dumont seul répand quelque gaieté dans cette piece; mais le ton de son rôle ne s'accorde pas avec celui des autres personnages : ses plaisanteries perdent tout leur sel, lorsqu'il les fait en présence d'un homme qui veut mourir; et, quoiqu'il dise souvent des mots piquans, on ne peut se résoudre à en rire, parce qu'ils ne font pas oublier le fond de l'ouvrage. Le style pur et élégant de Gresset a soutenu quelque temps cette piece au théâtre; il est à croire qu'on ne la jouera plus, mais les amateurs de la bonne poésie la liront toujours, et la regarderont comme un des drames les mieux écrits que nous ayons. Les répliques de Dumont sont souvent très comiques; nous en citerons une qui paroît plus convaincante que les raisonnemens sérieux d'Hamilton :

Moi, monsieur? Mon projet, si le ciel le seconde,
Est de vivre content jusqu'à mon dernier jour.
On ne vit qu'une fois; et puisque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai, je tiendrai la partie.
J'aurois été héros sans l'amour de la vie;
Mais dans notre famille on se plaît ici bas :
Vous savez que des goûts on ne dispute pas.
Mon pere et mes aïeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon système, autant que je le juge;
Et mes futurs enfans, tant gredins que seigneurs,

Seront du même goût, ou descendront d'ailleurs.
Les grands ont le brillant d'une mort qu'on publie;
Nous autres bonnes gens nous n'avons que la vie:
Nous avons de la peine, il est vrai; mais enfin
Aujourd'hui l'on est mal, on sera mieux demain.
En quelque état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être.

La comédie du Méchant, qui fut représentée un an après Sydney, mit le sceau à la réputation de Gresset : cette piece est placée au nombre des chefs-d'œuvre dramatiques du dix-huitieme siecle. Une société fameuse, qui se réunissoit chez madame de Forcalquier, où Gresset étoit admis, lui fournit, à ce que l'on dit, plusieurs des originaux qu'il essaya de peindre. Cette comédie est celle où l'on trouve exprimé d'une maniere plus soutenue le ton du grand monde pendant et après la régence. Quelles preuves n'y voit-on pas de cette morale dépravée qui s'étoit répandue dans toutes les classes de la société? Sous cette apparence de frivolité, d'aisance et de folie, quels symptômes terribles ne dut-on pas remarquer du mouvement qui se préparoit, et qui éclata avant que quarante-trois ans fussent écoulés?

Après ce succès, Gresset quitta la carriere du théâtre et des lettres. Le motif de sa retraite n'étoit pas, comme on le crut alors, la crainte d'altérer sa ré-

putation par des ouvrages moins bons que ceux qu'il avoit donnés ; sa résolution prenoit sa source dans une raison plus élevée. Revenu de la vaine gloire qui égare tant de poëtes, dégoûté d'un monde qu'il avoit appris à connoître, et ramené à la religion par de profondes méditations, il se retira dans sa patrie qu'il avoit toujours regrettée. Une sœur tendre et pleine d'esprit l'avoit sur-tout rappelé à Amiens ; c'est elle qui, apprenant qu'il avoit une maladie grave, quitta tout pour venir le secourir ; c'est à elle qu'il avoit adressé l'épître touchante qui commence par ces vers :

Toi, que la voix de ma douleur
A fait voler pour moi du sein de ta patrie,
Et qui, portant encor dans ton ame attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même en conserves l'horreur,
Renais, rappelle la douceur
De ton alégresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre sœur.

Cette épître est une des pieces les plus touchantes de Gresset : l'auteur y peint sous les couleurs les plus poétiques et les plus vraies la situation d'un convalescent, à l'imagination duquel tout paroît reprendre

une nouvelle vie ; à mesure que ses forces reviennent, il s'attache plus tendrement aux objets qui l'environnent ; et s'il se trouve à la campagne pendant la belle saison, il se livre à des jouissances d'autant plus douces que sa maladie a été plus longue et plus douloureuse.

Gresset s'étoit marié à Amiens : cette union fut très heureuse ; bon époux, bon ami, recevant chez lui la meilleure compagnie de la ville, il en faisoit les délices par la vivacité et l'enjouement de son esprit. Souvent il composoit des contes qu'il ne se donnoit pas la peine d'écrire ; il les récitoit avec un charme qui lui étoit particulier, et l'on y reconnoissoit l'auteur de Vert-Vert et de la Chartreuse. On assure que dans cette retraite il fit deux poëmes : l'un en quatre chants, intitulé *le Gazetin ;* l'autre en dix chants, intitulé *le Parrain magnifique*. Il paroît que ces ouvrages n'étoient pas achevés, puisqu'après la mort de l'auteur sa famille ne crut pas devoir les publier *.

On voit par une de ses lettres qu'il avoit fait une comédie à la représentation de laquelle il se refusa. Ses opinions sur l'art dramatique étoient devenues très

---

* Le *Parrain magnifique* a paru depuis (Renouard, 1815).

séveres ; il étoit loin sur-tout de croire le théâtre une école de mœurs. On pourra en juger par un fragment de cette lettre : « J'ai cru, dit Gresset, pour « l'utilité des mœurs, pouvoir sauver de la proscrip- « tion les principes et les images d'une piece que je « finissois, et je les donnerai sous une autre forme que « celle du genre dramatique : cette comédie avoit « pour objet la peinture et la critique d'un caractere « plus à la mode que le Méchant même, et qui, sorti « de ses bornes, devient tous les jours de plus en « plus un ridicule et un vice national. » Il paroît que ce caractere étoit celui d'un faux philosophe. « Ce « sujet, ajoute Gresset, s'il doit être de quelque uti- « lité, y parviendra bien plus sûrement sous cette « forme nouvelle que s'il n'eût paru que sur la scene, « cette prétendue école de mœurs, où l'amour- « propre ne vient reconnoître que les torts d'autrui, « et où les vérités morales les plus lumineusement « présentées n'ont que le stérile mérite d'étonner un « instant le désœuvrement et la frivolité, sans arriver « jamais à corriger les vices, et sans parvenir à ré- « primer la manie des faux airs dans tous les genres, « et les ridicules de tous les rangs. »

Pendant que Gresset étoit à Amiens, J. J. Rousseau y passa. On sait qu'on lui rendit de ridicules honneurs, auxquels le Genevois eut le bon esprit de

se dérober. Gresset, qui vouloit observer cet homme singulier, lui demanda des explications sur quelques-unes de ses opinions ; on dit que Rousseau détourna la conversation par un mot heureux; « Vous avez eu « l'art, lui répondit-il, de faire parler un perroquet, « mais vous ne sauriez faire parler un ours. »

Depuis long-temps Gresset étoit de l'académie françoise : nommé trois ans après la premiere représentation du Méchant, il avoit remplacé Danchet. Sans qu'il eût jamais demandé aucune grace, il fut un des poëtes les mieux récompensés. Quelque temps après l'avènement de Louis XVI, il fut anobli ; et l'on remarqua ce passage dans les lettres de noblesse qui lui furent accordées : « Les avantages que les « sciences et les belles-lettres procurent à notre « royaume nous invitent à ne négliger aucun des « moyens qui peuvent contribuer à leur maintien et « à leurs progrès. Les titres d'honneur répandus « avec discernement sur ceux qui les cultivent, nous « paroissent l'encouragement le plus flatteur que « nous puissions leur donner... J. B. L. Gresset « s'est distingué par des ouvrages qui lui ont acquis « une célébrité d'autant mieux méritée que la re- « ligion et la décence, toujours respectées dans ses « écrits, n'y ont jamais reçu la moindre atteinte. » Deux ans après, Gresset fut fait chevalier de l'ordre

de S.-Michel, et historiographe de l'ordre de Saint-Lazare. Il jouissoit de ces honneurs et de la considération que ses vertus et ses talens lui avoient mérités, lorsqu'une maladie douloureuse l'enleva en 1777.

ACTEURS.

CLÉON, méchant.
GÉRONTE, frere de Florise.
FLORISE, mere de Chloé.
CHLOÉ.
ARISTE, ami de Géronte.
VALERE, amant de Chloé.
LISETTE, suivante.
FRONTIN, valet de Cléon.
UN LAQUAIS.

La scene est à la campagne, dans un château de Géronte.

LE MÉCHANT.

Perin del *Gault de St Germain direx*

M'interdire !... Corbleu ! .. voilà donc de vos œuvres!

Acte V Sc. IX.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Je n'en serai pas plus gaie.

FRONTIN.

Et pourquoi, je te prie?

LISETTE.

Mais pour bien des choses.

FRONTIN.

Quelle? Comment?

On prépare une noce, madame.

LISETTE.

Oui,

Crest seulement pour moi qu'elle est sensible.
Nos maîtres vont rire, et la noce est ...

Digitized by Google

LE MÉCHANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh! pourquoi, je te prie?

LISETTE.

Oh! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle? Comment!
On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui, vraiment,
Crois cela; mais pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh! pourquoi? Dans toute la maison
Il regne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entiere confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas;
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin; et j'en sais trop la cause:
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui! Bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon-homme d'oncle il répete sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa niece.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis; car s'il fait quelque bien,
C'est que pour faire mal il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais; et je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime?

FRONTIN.

Oh! quand on est fripon je rabats de l'estime;
Mais autant qu'on peut voir et que je m'y connois,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près.
La premiere vertu qu'en lui je considere,

C'est qu'il est libéral ; excellent caractere!
Un maître avec cela n'a jamais de défaut ;
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin :
Cette chanson qui fit une si belle histoire...

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire :
Les rapports font toujours plus de mal que de bien ;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage?...
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,

Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh ! le quitter ainsi c'est de l'ingratitude;
Et puis d'ailleurs je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit, et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois par Chloé te placer chez Valere.
Mais, à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton maître, et c'est un grand malheur.
Valere, à ce qu'on dit, est aimable, sincere,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractere;
Mais, séduit par l'esprit ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modele;
Il est son complaisant, son copiste fidele...

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout.
Mon maître a de l'esprit, des lumieres, du goût,
L'air et le ton du monde; et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valere.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide. Il arrive aujourd'hui;
Tu verras : les méchans nous apprennent à l'être.
Par d'autres ou par moi je lui peindrai ton maître.
Au reste arrange-toi; fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions;

J'attends une réponse et positive et prompte...
Quelqu'un vient ; laisse-moi : je crois que c'est Géronte.
Comment ? Il parle seul.

(*Frontin sort.*)

SCENE II.

GERONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice ;
Mais moi, je veux la paix, le bien et la justice :
Valere aura Chloé.

LISETTE.

Quoi ! sérieusement ?

GÉRONTE.

Comment ! tu m'écoutois ?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie ?
Comment ! monsieur, j'aurois une fois en ma vie
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous ?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit ? Je tiendrai ma promesse ;
Sans l'avis de ma sœur je marierai ma niece.
C'est sa fille, il est vrai ; mais les biens sont à moi :
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi

Que la donation, que je suis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valere:
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela!

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire
Qu'Ariste vint ici la semaine derniere.
La mere de Valere, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage;
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge:
Il est parti muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment.
Je n'écouterai plus aucun avis contraire;
Pour la conclusion on n'attend que Valere:
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci,
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien!

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine;
Des terres du futur cette terre est voisine;
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis, d'ailleurs, ma niece
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valere non plus. Avant nos différens
Ils se voyoient beaucoup : n'étant encor qu'enfans
Ils s'aimoient ; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus ; mais je serois surpris
Si, par ses agrémens et son bon caractere,
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison ;
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra ;
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valere :
J'aurai pour le former l'autorité d'un pere.

LISETTE.

Rien de mieux ; mais...

GÉRONTE.

Quoi ! mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau ; mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi donc?

LISETTE.

Pourquoi? pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise:
Au fond elle vous mene en vous semblant soumise;
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah! te voilà toujours. On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien...
Je vous l'ai déja dit, vous n'en voulez rien croire:
C'est l'esprit le plus faux et l'ame la plus noire;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc! parce qu'il sait saisir le ridicule,

Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant! c'est qu'il est naturel :
Au fond c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce seroit peu de chose; et tous les médisans
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, et du plaisir de nuire.
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon;
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame.
Dans votre terre, ici fixé depuis long-temps,
Vous ignorez Paris, et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme; et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit :
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secretes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin un caractere effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connois, je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi j'aime qu'on rie, et qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi :
D'ailleurs il est toujours de même avis que moi;
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,

Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours. Et puis, j'aime ma sœur;
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur.
Elle n'amene ici que bonne compagnie,
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu? l'auroit-elle prié?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant; moi, qu'en aurois-je à craindre?
Isolé dans mes bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déja d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis;
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise;
Vous en êtes content, madame en est éprise.
Je croirois même assez...

GÉRONTE.

Quoi? qu'elle aime Cléon?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit; et c'est avec raison
Que je le pense, moi: j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déja vu madame avoir quelques amans:
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentimens,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens, sauvage, ou répandue;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,

Selon l'amant du jour et la couleur du temps;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion, tout aussi naturelle,
Elle en prendra conseil; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah! je voudrois le voir. Corbleu! tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très chere sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déja sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui.
Oh! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer;
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non; mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine;
Il animoit madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide,
Voilà comme il parloit, et tout cela décide.

Vraiment, il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent : il entend trop bien son intérêt ;
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps.
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchans :
Leur esprit me déplaît comme leur caractere,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime ; pourquoi ? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi ! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur ; mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez ;
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître ;
Vous êtes comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement ;
Mais au fond la bonté fait votre caractere :
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révere.

GÉRONTE.

Ma sœur vient : tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCENE III.

GERONTE, FLORISE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

Bonjour, ma sœur.

FLORISE.

Ah dieux! parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

FLORISE.

Je suis anéantie :
Je n'ai pas fermé l'œil; et vous criez si fort...

GÉRONTE, *bas, à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas.*

Et vous, vous êtes mort.
Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répete?
(*Lisette sort.*)

SCENE IV.

GERONTE, FLORISE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excede aujourd'hui:
Aussi, c'est vous... hier...

GÉRONTE.

Quoi donc?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE.

Finissons là, de grace:
Allez-vous m'en parler? Je vous cede la place.

GÉRONTE.

Un moment: je ne veux...

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de desirs que les vôtres;
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est sur-tout dans cette occasion.
Eh bien! sur cette affaire entretenez Cléon:
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime;
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh! mais, me dites-vous, on nous chicanera:
Ce seront des procès!... Eh bien! on plaidera.

Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misere,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire?
Cessez de m'en parler, cela m'excede.

GÉRONTE.

Moi!

Je ne dis rien: c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance!

GÉRONTE.

Eh! quoi?...

FLORISE.

La mere de Valere est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse:
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons?

GÉRONTE.

C'est une femme simple et sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valere! un fat, qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts:
Eh! qui donc n'est pas fat? Tout l'est, jusques aux sots;
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non: il peut rester fat. N'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à cinquante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.

Je veux vous demander, sur un autre chapitre
Un peu de complaïsance ; et j'espere, ma sœur...

FLORISE.

Ah ! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici...

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme :
C'est, je vous l'avouerai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? J'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis ;
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte ;
Et vous le détestez : oh ! cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti ;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres fortes têtes,
Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des bêtes ;
Et, ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh ! mais, tant pis pour lui,
S'il s'en est offensé... C'est aussi trop d'ennui,
S'il faut à chaque mot voir comme on peut le prendre :
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre ;
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment,
Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire ;
Mais en face des gens il est trop fort d'en rire.

Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chasser.
Quand ils viennent, raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arriere-ban de notre voisinage ;
Mais grace, je vous prie, et plus d'attention
Pour Ariste. Il revient : faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte.
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je le marquerois indubitablement:
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scene.

FLORISE.

Eh non ! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh! toujours me contredire!

FLORISE.

Mais, marier Chloé! mon frere, y pensez-vous?
Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous.

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve au contraire
De l'esprit naturel, un fort bon caractere ;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imagineroit que vous ne l'aimez pas,

A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez;
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GÉRONTE, *éleve la voix, en voyant revenir Lisette.*

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.
Mais, quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage;
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage.
Feu son pere, on le sait, a mangé tout son bien;
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien;
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

(*il sort.*)

FLORISE, *à part.*

Qu'un sot est difficile à vivre!

SCENE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien! Cléon
Paroîtra-t-il bientôt?

LISETTE.

Mais, oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc?

LISETTE.

Mais, madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon?

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincere;
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit; vous dites qu'il en a:
Moi je ne voudrois point de tout cet esprit-là,
Quand il seroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnemens ne valent pas la peine
Que j'y réponde; mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement;
Vous y suivrez Chloé: je l'envoie au couvent.
Dites-lui, de ma part...

LISETTE.

Voici mademoiselle:
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

SCENE VI.

FLORISE, CHLOE, LISETTE.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baise la main.*
Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur!
(*Elle sort.*)

SCENE VII.

CHLOE, LISETTE.

CHLOÉ.
Quoi! suis-je donc si mal?
LISETTE.
Bon! c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie:
N'importe; là-dessus allez votre chemin.
CHLOÉ.
Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire:
Je me sacrifierois; et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets.
Je suis bien malheureuse!
LISETTE.
Ah! quittez ce langage;
Les lamentations ne sont d'aucun usage:
Il faut de la vigueur: nous en viendrons à bout
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.
CHLOÉ.
Est-il quelque malheur au delà de ma peine?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons : qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage; et, d'un autre côté,
Votre mere m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit sans remise
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mere est la maîtresse, il lui faut obéir :
Puisse-t-elle à ce prix cesser de me haïr!

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît; l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite:
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui;
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valere qu'on vous donne?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette; il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-temps absent, Valere a pu changer:
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisans, tant de divers plaisirs
Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs.
Si Valere m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,

J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins! Pour moi, j'obéirai:
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mere.
A quoi rêves-tu donc? Tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras.
Et sûrement Florise...

CHLOÉ.

Eh bien?

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille; allez, fiez-vous à mon zele:
Nous verrons sans pleurer la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd, et brouille tout ici;
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere
Sur le fourbe insolent qui la mene aujourd'hui,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui:
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite;
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.
(*elle sort.*)

LISETTE.

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas! on ne fait plus de cœurs comme le sien!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers, tu gardes le silence :
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah!... tu me fais l'honneur
De me parler enfin. Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître...
Mais, à propos, Valere?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystere?
Je ne comprends pas trop le projet de Valere :
Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,

Prétend-il vous parler sans se faire connoître ?

CLÉON.

Quand il en sera temps je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair; mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire :
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur. Ne crains point d'aventure :
Personne ne connoît ici ton écriture;
Elles arriveront de Paris; eh ! pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La mere de Valere a sa lettre sans doute;
Et celle de Géronte ?...

FRONTIN.

Elle doit être en route :
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manege-ci
M'alarme, me déplaît; et, ma foi, j'en ai honte.
Y pensez-vous, monsieur? Quoi ! Florise et Géronte
Vous comblent d'amitié, de plaisirs et d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs!
Valere, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin, et d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui, pour moi, ne sera que comique.
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scene, et le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville;
Ne point m'en amuser seroit être imbécille:
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du temps que je perds avec eux.
Valere à mon projet lui-même contribue:
C'est un de ces enfans dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parens.
Crois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde:
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise:
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens;
J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps.
Soit que cette aventure, ou quelque autre l'engage,
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins:
Parbleu! je vous le sers de la bonne maniere.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très belle affaire.

CLÉON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris;

C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis long-temps, dit-il, il n'a point vu sa mere;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espere.

FRONTIN.

Mais, vous, quel intérêt?... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort, sans la tracasserie:
C'est le ressort du monde, et l'ame de la vie.
Bien fou qui là-dessus contraindroit ses desirs:
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc! à Chloé songeriez-vous aussi?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte au moins. Je pense que sa fille
Lui pese horriblement; et la voir si gentille
L'afflige: je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez long-temps Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.

Elle ne me dit rien de cette jalousie;
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire, à peu près,
Que Valere écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre.
Quoi! Florise et Chloé?

CLÉON.

Moi! ni l'une ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité.
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache:
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache.
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuierai point pour ma chere moitié:
Aimera qui pourra. Florise, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la niece assurant tout son bien,
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse;
Et je souhaite fort que cela réussisse.
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse:
D'un bien considérable elle sera maîtresse;
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très bonne part dans la succession.
D'ailleurs, Géronte m'aime: il se peut très bien faire

Que son choix me regarde en renvoyant Valere;
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mere à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimeres.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je gueres,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise;
Mais quand je manquerois l'une et l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ! Mais si j'osois vous dire, en confidence,
Où cela va tout droit.

CLÉON.

Eh bien ?

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé.
Déja, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a, pour la vie,
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés ? Quelle folie!

FRONTIN.

Oh! c'est un mot pour l'autre; et, puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.

Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement?

CLÉON.

Cela m'est fort égal. On me craint, on m'estime:
C'est tout ce que je veux; et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas.
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Etre craint à la fois et desiré par-tout,
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne:
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que, limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie?
Je vais où l'on me plaît; je pars quand on m'ennuie;
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus:
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, et ne m'arrange pas.
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas;
Mais je suis las, monsieur, de cette vie errante:
Toujours visages neufs, cela m'impatiente;
On ne peut, grace à vous, conserver un ami;
On est tantôt au nord, et tantôt au midi:

Quand je vous crois logé, j'y compte, et je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie;
J'ose même avancer que je vous fais honneur :
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici; j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet?...

FRONTIN.

Parbleu! ne vous en moquez pas :
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi? Ton amour, ton dessein
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette.
J'aimois assez Marton, et Nérine, et Finette;
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois.
Mais ce n'est plus cela; tout autre amour m'ennuie :
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat! aime moins tristement:
Pasquin, l'Olive, et cent, d'amour aussi fidele
L'ont aimée avant toi; mais sans se charger d'elle:
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?
Fais de même; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal : c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh! monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh bien! écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime; et, si l'on veut de toi,
J'emploîrai tous mes soins pour t'unir à Lisette:
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir.
Vois si Valere arrive, et reviens m'avertir.

(*Frontin sort.*)

SCENE II.

CLEON.

Frontin est amoureux; je crains bien qu'il ne cause:
Comment parer le risque où son amour m'expose?

Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris?... Oui, vraiment l'expédient est bon :
J'aurai seul mon secret; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCENE III.

FLORISE, CLEON.

FLORISE.

Je vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frere
Est-il vrai? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere?
Changeriez-vous d'avis?

CLÉON.

Comment! vous l'avez cru?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu...

CLÉON.

Tant mieux : malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée.
Vous y pouvez compter : je vous réponds de tout;
Et ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître; et la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher...

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne;
Faites-en les honneurs : je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous :
La parenté m'excede; et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, miseres du vieux temps;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parens.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte;
Vous avez pour surcroît un frere qui radote;
Eh bien! c'est leur affaire après tout : selon moi,
Tous ces noms ne sont rien : chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison. Je vous dois le courage
Qui me soutient contre eux, contre ce mariage :
L'affaire presse, au moins; il faut se décider.
Ariste nous arrive, il vient de le mander;
Et, par une façon des galans du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécille :
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement sans vous on ne peut rien conclure;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part : ainsi, tout dépendra de vous.
Refusez de signer, grondez et boudez-nous;
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherois s'il en étoit besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...

Mais non, car ce seroit un moyen un peu fort:
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre?
Quoi! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma regle aujourd'hui.
Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre;
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un mystere...
Et c'est ce que de vous mérite votre frere.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage;
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix:
Cela fait contre lui la plus belle matiere,
Des biens à répéter, des partages à faire:
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans.
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici; plaidez: une assignation
Détruira le projet de la donation.
Il ne peut pas souffrir d'être seul: vous partie,
On ne me verra point lui tenir compagnie;

Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte,
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante;
Et je vous avouerai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimois à lui plaire;
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimere,
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée, au moins, sur lui peut opérer.
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ; et qu'enfin, s'il me poussoit à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on puisse lui dire...
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension...
Mon procureur fera cette expédition :
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse,
Auroit fait renfermer les sept sages de Grece,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable : il ne faut qu'une lettre
De moi...

FLORISE.

Non, différez... je crains de me commettre.
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis malgré vous résolue à plaider.

De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure;
Et, pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste, vous savez pourquoi je le desire.

CLÉON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagemens.
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage :
Mais, je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie :
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer ?
Et loin de tout, ici pourrez-vous demeurer ?
Je ne sais; répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord;
Mais tout Paris...

CLÉON.

Paris ? Il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice :
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer;
Trouver à chaque pas des gens insupportables,

Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!...
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté!...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence;
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes :
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air; enfin se tuer pour autrui :
Franchement des plaisirs, des biens de cette sorte
Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidele.

CLÉON.

Paris me fait pitié lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mysteres,
Et vous verrez ma liste avec les caracteres :

J'aime l'ordre, et je garde une collection
De lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie?
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là bas bien des sociétés;
Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher.

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux:
Il m'en vient déja vingt qui retiennent des places.
Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces,
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits messieurs qui rôdent à l'entour;
Sur l'aigre Céliante et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie;
Pour le petit Damis et monsieur Dorilas,
Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage,
Tant d'autres importans, esprits du même étage,
Oh! fiez-vous à moi: je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause:
Un vice, un déshonneur font assez peu de chose;
Tout cela dans le monde est oublié bientôt:
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? Cela peut faire un bruit du diable,

Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon... Le style n'y fait rien;
Pourvu qu'il soit méchant il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre, avec quelque aventure,
Une madame Orphise à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs :
Quoiqu'elle soit affreuse elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie.
Je voudrois que déja votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Eh! comment?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle;
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très bien pensé... Mais faites-vous des vers?

CLÉON.

Qui n'en fait pas? Est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie?
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons et des vers innocens.
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse :
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse.
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.

Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCENE IV.

CLEON, FLORISE, FRONTIN.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Monsieur, je voudrois bien...

CLÉON.

(*à Florise.*)

Attends... Permettez-vous?

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, madame...

FLORISE.

Entre nous,
Entiere liberté. Frontin est impayable;
Il vous sert bien : je l'aime.

CLÉON.

Il est assez bon diable;
Un peu bête...

(*Florise sort.*)

SCENE V.

CLEON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! monsieur, ma réputation

Se passeroit fort bien de votre caution :
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valere entrera-t-il?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir
Que j'irois le trouver?

FRONTIN.

Il a voulu venir :
Je ne suis pas garant de cette extravagance;
Il m'a suivi de loin malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne... Observe tout pendant notre entretien.

(*Frontin sort.*)

SCENE VI.

CLEON.

L'affaire est en bon train; et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire.
Avec son ton, ses airs et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté :
Une vieille franchise à ses talens s'oppose;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCENE VII.

CLEON, VALERE, *en habit de campagne.*

VALERE, *embrassant Cléon.*

Eh! bonjour, cher Cléon! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidele ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable!
Comment reconnoîtrai-je?...

CLÉON,

Ah! point de complimens :
Quand on peut être utile et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien! quelles nouvelles
A Paris?

VALERE.

Oh! cent mille, et toutes des plus belles :
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talens plus féconds, les esprits plus aimables :
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables;
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant; c'est le sort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit, et j'en crois son suffrage,
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé,
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,

Des pointes, du jargon, de tristes facéties;
Et qu'à force d'esprit et de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? Tenez-vous aux scrupules?
Toujours bon, toujours dupe!

VALERE.

Oh! non, en vérité;
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté:
Tout est colifichet, pompon et parodie:
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend;
On se prend, on se quitte assez publiquement;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent;
Les hommes s'aiment tous; les femmes se détestent
Mieux que jamais; enfin c'est un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise?

VALERE.

Mais...

CLÉON.

C'est une affaire faite?
Sans doute vous l'avez? Quoi! la chose est secrete.

VALERE.

Mais, cela fût-il vrai, le dirois-je?

CLÉON.

Par-tout;
Et ne point l'annoncer c'est mal servir son goût.

VALERE.

Je m'en détacherois si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame!
Il faudroit des six mois pour aimer une femme,
Selon vous : on perdroit son temps, la nouveauté
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siecle ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez :
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre!
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre;
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris,
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALERE.

Je vous en crois assez... Eh bien! mon mariage?
Concevez-vous ma mere et tout ce radotage?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous;
Car enfin si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux?

VALERE.

Eh! non; vous me sauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi si j'allois à mon âge

D'un ennuyeux mari jouer le personnage?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant;
Ou si, pour mon malheur, ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune?
Ma foi! se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALERE.

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentimens je prévois mon histoire
Si j'allois m'enchaîner; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mere
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi,
Un Ariste, un esprit d'assez grossiere étoffe;
C'est une espece d'ours qui se croit philosophe :
Le connoissez-vous?

VALERE.

Non; je ne l'ai jamais vu.
Chez moi, depuis six ans, je ne suis pas venu.
Ma mere m'a mandé que c'est un homme sage,

Fixé depuis long-temps dans notre voisinage,
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte:
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte;
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Aristè un homme droit.
Gérônte est son ami, cela depuis l'enfance.

VALERE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALERE.

J'aime mieux un procès:
J'ai des amis là-bas; je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc: à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance. On dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici?

VALERE.

Mais assez, ce me semble:
Nous étions élevés, accoutumés ensemble;
Je la trouvois gentille: elle me plaisoit fort;
Mais Paris guérit tout, et les absens ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie:
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie :
C'est un de ces minois que l'on a vus par-tout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, et je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit, à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur.
On la croit une Agnès; mais, comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée; et, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux qui la firent si bête.

VALÈRE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons : je vais partir, et comptez que j'espere
Dans deux heures d'ici désabuser ma mere.
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON.

Non; il vous faut rester.

VALERE.

Mais, comment? Voulez-vous ici me présenter?

CLÉON.

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALERE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré,
Car c'est lui qu'il nous faut, je vous le manderai,
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire:
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai, soit dit dans le plus simple aveu,
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire;
Ce ton d'autorité choqueroit votre mere:
Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher d'autre part de ne point réussir.
Ecoutez : conservons toutes les vraisemblances;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens :
Il faut pour les mener les prendre dans leur sens.
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste:
Or, notre oncle est un sot qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre;

Homme d'un autre siecle, et ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût;
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses foins, et de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte;
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre par-tout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue;
Il ne vous fera pas grace d'une laitue:
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile.

VALERE.

Oh! vous êtes charmant!... Mais n'aurois-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien!... mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous desiriez : moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez sera toujours très bien;
Ne consultez que vous.

VALERE.

Ecoutez-moi, de grace:
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
Je n'approuverois pas ce début étourdi
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit... Il a la fureur de me croire à son gré;
Mais fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCENE VIII.

CLEON, VALERE, FRONTIN.

FRONTIN, *à Cléon.*

Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.

CLÉON, *à Valere.*

Ne perdez point de temps; que Frontin vous remene.

(*Valere et Frontin sortent.*)

SCENE IX.

CLEON.

Maintenant éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere...
Florise s'en défend; son foible caractere
Ne sait point embrasser un parti courageux.
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valere...
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition.
C'est un fat subalterne; il est né trop timide :
On ne va point au grand si l'on n'est intrépide.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHLOE, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répete, oui, c'est lui que j'ai vu;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu:
C'est Valere lui-même; et pourquoi ce mystere?
Venir sans demander mon oncle, ni ma mere,
Sans marquer pour me voir le moindre empressement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh! non, ce n'est pas lui; vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi, de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper; et nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi.
Si tu le connoissois, si tu pouvois l'entendre,
Ah! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre,
Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,

Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vue :
J'ai voulu l'appeler; je l'aurois dû, je crois :
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix.
Il étoit déja loin... Mais, dis-tu vrai, Lisette?
Quoi! Frontin...

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrete.
Son maître l'attendoit, et je n'ai pu savoir...

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs; d'autres l'auront pu voir;
Demande à tout le monde... Eh! va donc...

LISETTE.

Patience.
Du zele n'est pas tout, il faut de la prudence :
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras;
Raisonnons. C'est Valere; ou bien ce ne l'est pas :
Si c'est lui, dans la regle il faut qu'il vous prévienne;
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine;
On le sauroit : Cléon, dans ses jeux innocens,
Diroit que nous courons après tous les passans.
Ainsi, tout bien pesé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre...
(*à part.*)
Seroit-ce bien Valere?... Eh! mais, en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté :
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage...
Oui, brouiller des parens le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, et digne de Cléon.
Plus le trait seroit noir, plus il est vraisemblable.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté?...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore?

LISETTE.

Vous le savez très bien; je le répete encore:
Vous aimez les secrets; moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN, *à part.*

Ah! comment accorder mon honneur et Lisette?
(*à Lisette.*)
Si je te le disois?...

LISETTE.

Oh! la paix seroit faite;
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir,
Etoit un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non, veuve... ou les deux... Au surplus,
Tu vas bien... M'entends-tu?

LISETTE.

Moi? non.

FRONTIN, *à part.*

Ni moi non plus.
(*haut.*).
Si bien que pour cacher et l'homme et l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir;

Et je t'en aime mieux. Moi, pour te secourir
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valere...
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien! si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux.
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage;
Voici mon dernier mot : je défends ton voyage,
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais. On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars : nous saurons te faire disparoître.

(*Frontin sort.*)

SCENE III.

GERONTE, ARISTE, CLEON, LISETTE.

GÉRONTE, *à Lisette.*

Que fait donc ta maîtresse? Où chercher maintenant?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être; mais elle ne répond guere.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit derniere...

GÉRONTE.

Oh! parbleu! tout ceci commence à m'ennuyer:
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer.
Comment! on ne peut plus être un seul jour tranquille:
Je vois bien qu'elle boude, et je connois son style.
Oh bien! moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison:
A mon exemple ici je prétends qu'on en use;
Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse.
Sans cesse de l'aigreur, des scenes, des refus,
Et des maux éternels auxquels je ne crois plus;
Cela m'excede enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir:
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi! peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit: avec cet avantage

On a de la ressource; et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colere à l'humeur.
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes :
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes;
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon ?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor quel conseil ?...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise.
S'il faut se déclarer pourtant, de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle... En causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux;
Car vous voir bien ensemble est ce que je desire.

GÉRONTE.

Allons, chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver : venez-y; je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car, de façon ou d'autre... Enfin nous allons voir.

(*Il sort avec Cléon.*)

SCENE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur! Vous seul pouvez rétablir cette affaire :
Elle tourne au plus mal ; et si votre crédit
Ne détrompe Géronte, et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien ; ce que je vois me passe :
J'ai beau citer des faits, et lui parler raison,
Il ne croit rien ; il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre :
Il s'agit de soupçons que je puis voir détruits.
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor ; mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître, et le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner! comment, c'est là que vous en êtes?
Ma foi! c'est trop d'honneur, monsieur, que vous lui faites ;
Croyez d'avance, et tout.

ARISTE.

Il s'en est peu fallu

Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi?

ARISTE.

C'est une horreur
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur;
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valere,
Où croyez-vous qu'il soit?

ARISTE.

Peut-être chez sa mere
Au moment où j'en parle. A toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon! il est ici.

ARISTE.

Lui?

LISETTE.

Lui, le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie!

LISETTE.

Oh! toutes ses mesures
Sembloient, pour se cacher, bien prises et bien sûres:
Il n'a vu que Cléon; et l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valere s'est perdu,
Et je l'y crois encor. Comptez que c'est lui-même;

Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême!
Que faire? L'aller voir, on sauroit tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti...
Donne-moi ce qu'il faut ; hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.
(*Elle sort.*)

SCENE V.

ARISTE.

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon.
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse;
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchans sont trahis.

SCENE VI.

VALERE, ARISTE.

VALERE, *à part.*

Ah! les affreux chemins, et le maudit pays!
(*à Ariste.*)
Mais, de grace, monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre:

En ce moment, monsieur, il est fort occupé.

VALERE.

Et Florise?... On viendroit, ou je suis bien trompé.
L'étiquette du lieu seroit un peu légere;
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi! vous êtes...

VALERE.

Valere.

ARISTE.

Eh quoi! surprendre ainsi?
Votre mere vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALERE.

Bon! vieille cérémonie.
D'ailleurs, je sais très bien que l'affaire est finie;
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison:
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne.
Ma mere est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne foi...

VALERE.

Oh! cela...

ARISTE.

Doucement! Cet Ariste, c'est moi.

VALERE.

Ah! monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde

Que je me plains des traits que votre erreur hasarde;
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mere estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractere aimable,
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts...
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos...

VALERE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mere,
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chere.
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours;
Mais mon cœur la respecte et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valere, vous voilà; ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre, et le mal est d'un autre.

VALERE.

(*à part.*) (*à Ariste.*)
Oh! voici les sermons, l'ennui! Mais, s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est?
Il convient...

ARISTE.

Un moment. Si l'amitié sincere
M'autorise à parler au nom de votre mere,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déja fait.

VALERE.

Vous savez?...

ARISTE.

Je le sais.

VALERE.

Ce n'est point un mystere
Bien merveilleux : j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéresse fort;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mere et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille.
Comme il est mon ami...

ARISTE.

Lui?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer?

VALERE.

Ah! très parfaitement.
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur, et pour la vie.
Ah! ne l'est pas qui veut!

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez?

VALERE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer?

VALERE.

C'est juger par des bruits de pédans, de commeres.

ARISTE.

Non, par la voix publique; elle ne trompe gueres.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentimens;
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi, choisissez son commerce ou sa haine...
(*Valere montre un air distrait et impatient.*)
Je sens que je vous lasse, et je m'aperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien;
Mais, malgré vos mepris, votre bien seul m'occupe:
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grace encor qu'attend mon amitié
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui. Vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractere,
De l'usage du monde, et je crois que pour plaire
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui...
(*apercevant Géronte.*)
Géronte vient; allons...

SCENE VII.

GERONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE, *à part.*

Eh! vraiment oui, c'est lui...

(*à Valere.*)
Bonjour, mon cher enfant. Viens donc, que je t'embrasse.
(*à Ariste.*)
Comme le voilà grand!... Ma foi, cela nous chasse.

VALERE.

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE, *à Ariste.*

Parbleu! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela.
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge!...
(*à Valere.*)
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage...
(*à Ariste.*)
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon :
C'est tout comme autrefois; je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE.

Oh! non pas; je te prie,
N'apporte point ici l'air de cérémonie :
Regarde-toi déja comme de la maison.
(*à Ariste.*)
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh! j'ai fait un beau bruit: c'est bien moi qu'on étonne!
La menace est plaisante! Ah! je ne crains personne.
Je ne la croyois point capable de cela...
Mais je commence à voir que tout s'apaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle.
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui.

Je vais renouveler connoissance avec lui.
Allez : si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.
(*Ariste sort.*)

SCENE VIII.

GERONTE, VALERE.

GÉRONTE.

Eh bien! es-tu toujours vif, joyeux, amusant?
Tu nous réjouissois.

VALERE, *froidement.*

Oh! j'étois fort plaisant.

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire;
Je t'aime comme un fils, et tu dois...

VALERE, *à part.*

Comment faire?
Son amitié me touche...

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.
(*à Valere.*)
Eh bien?

VALERE.

Assurément, monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés...

GÉRONTE.

Non; ce ton-là m'ennuie :
Je te l'ai déja dit, point de cérémonie.

SCENE IX.

CLEON, GERONTE, VALERE.

CLÉON, *de loin, à Géronte.*

Ne suis-je pas de trop?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon;
Venez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON, *montrant Valere.*

Je ne pouvois trop tôt renouer connoissance
Avec monsieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas, à Valere.*

Comment va?

VALERE, *bas, à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur;
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE, *à Valere.*

J'avois grande raison de prédire à ta mere
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire;
Je m'y connois. Je sais beaucoup de bien de toi:
Des lettres de Paris et de gens que je croi...

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?

Les dernieres, monsieur, les sait-on?

GÉRONTE.

Qui sont-elles?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible au bien de ma patrie:
Eh bien! voyons donc, qu'est-ce? Apprends-moi, je te prie...

VALERE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort;
Mais il avoit Phryné qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise:
Elle est bien, mais, ma foi! d'une horrible bêtise;
Déja depuis long-temps cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas, à Valere.*

Très bien; continuez.

VALERE, *à Géronte.*

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire.
Lucile en est outrée, et ne se montre plus;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus:
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas:
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALERE.

Quoi! vous ne saviez point un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici? L'ignorance profonde!
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde.
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison?
Eh mais! où vivez-vous?

GÉRONTE.

Parbleu! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles,
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh! que m'importe à moi si madame Phryné
Ou madame Lucile affichent leurs folies?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

(*à Géronte.*) (*bas, à Valere.*)
Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valere,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légere,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté;
Mais nous te guérirons de ta frivolité.
Ma niece est raisonnable; et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALERE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai...

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALERE.

On peut vous rendre un homme aimabl ,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs.
On ne vit qu'à Paris, et l'on végete ailleurs.

CLÉON, *bas.*

(*bas, à Géronte.*)

Ferme!... Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait...

VALERE.

La niece est-elle encor jolie?

GÉRONTE.

(*à Cléon.*)

Comment, encor?... Je crois qu'il a perdu l'esprit.
(*à Valere.*)
Elle est dans son printemps; chaque jour l'embellit.

VALERE.

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALERE, *à Géronte.*

Elle avoit de beaux yeux pour des yeux de province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma niece,

Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALERE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle passion :
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc?

VALERE.

Comme on aime;
Sans que la tête tourne. Elle en fera de même...
Je réserve au contrat toute ma liberté;
Nous vivrons bons amis, chacun de son côté.

CLÉON, *bas, à Valere.*

A merveille! appuyez.

GÉRONTE, *à Valere.*

Ce petit train de vie
Est tout-à-fait touchant, et donne grande envie...

VALERE.

Je veux d'abord...

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas, à Valere.*

Dites pour l'achever du mal de la maison.

GÉRONTE, *à Valere.*

Or, écoute...

VALERE.

Attendez; il me vient une idée.

(*il se promene au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.*

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête! Oh! ma foi! la noce est retardée.
Je ferois à ma niece un fort joli présent!
Je lui veux un mari sensible, complaisant;
Et s'il veut l'obtenir, car je sens que je l'aime,
Il faut sur mes avis qu'il change son système...
Mais qu'examine-t-il?

VALERE, *revenant.*

Pas mal... Cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de ma maison?
Elle est belle, en bon air; enfin c'est mon ouvrage :
Il faut bien embellir son petit hermitage.
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici...
Mais, quoi?...

VALERE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre?

VALERE, *d'un air mystérieux.*

Oh! rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espere!...
(à Cléon.) *(à Valere.)*
Sachons ce qui l'occupe... Est-ce donc un mystere?

VALERE.

Non; c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustemens, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre! Eh! dis-moi, je te prie,

Te prennent-ils souvent tes accès de folie?

VALERE.

Parlons raison, mon oncle : oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement.
Avouez, la maison est maussade, odieuse :
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse.
Vous voyez...

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut; mais pas le sens commun.

VALERE, *sans l'écouter.*

Oui... vous avez raison; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile;
Il change de langage.

VALERE.

Ecoutez; faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison?

GÉRONTE.

C'est-à-dire
Après ma mort.

VALERE.

Vraiment, c'est tout ce qu'on desire,
Mon cher oncle. Or, voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a;
La maison est à nous : on ne peut rien en faire;
Un jour je l'abattrois : donc il est nécessaire,
Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin,

Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain.
J'aurai soin...

GÉRONTE.

De partir. Ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE, *à Valere.*

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALERE.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche et me dit des injures!

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, mon cher oncle! Oh! parbleu!
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espece.

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse;
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon.
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALERE, *à Cléon.*

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.
Faites ici ma paix, je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout... Je vais faire ma cour là-haut.

(*Il sort.*)

SCENE X.

GERONTE, CLEON.

GÉRONTE.

A-t-on vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là?

CLÉON.

Si sur les apparences...

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit;
Un de ces merveilleux gâtés par des caillettes;
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes...
Et monsieur celui-ci, madame celle-là;
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre;
Vous vous y connoissez tout aussi bien qu'un autre:
Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit.
Après tout je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup: moi, qui ne le vois guere
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractere.

GÉRONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens.
Avant que de louer j'examine long-temps;
Avant que de blâmer, même cérémonie:
Aussi connois-je bien mon monde; et je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.

Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises, ni bonnes :
Il faut y voir soi-même. Et, par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant? Ce langage m'assomme :
Je vous ai bien suivi; je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot; et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé :
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire.
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphere,
Que de peur d'être absurde on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux; fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre :
Un tel est très méchant, vous disent-ils tout bas;
Et pourquoi? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

SCENE XI.

CLEON, GERONTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE, *au laquais.*

Eh bien! qu'est-ce?

LE LAQUAIS, *lui présentant des lettres.*

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE, *prenant les lettres.*

Donne.

Cela suffit.

(*Le laquais sort.*)

SCENE XII.

CLEON, GERONTE.

GÉRONTE, *à part, regardant ses lettres.*

Voyons... Ah! celle-ci m'étonne...
(*il lit une de ses lettres, bas.*)
Quelle est cette écriture?... Oui-da! j'allois vraiment
(*après avoir lu.*)
Faire une belle affaire!.., Oh! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui. La matiere est féconde :
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on?... Qui?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est.
Quelqu'un, sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre;
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi?... Daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose; mais...

CLÉON.

Voyons; je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras;
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien; sur vous je ne prends nul ombrage.

Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet.
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

(*il lui donne la lettre qu'il a lue.*)

CLÉON, *lit.*

« J'apprends, monsieur, que vous donnez votre « niece à Valere. Vous ignorez apparemment que « c'est un libertin dont les affaires sont très déran- « gées, et le courage fort suspect. Un ami de sa « mere, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le « médiateur de ce mariage, et vous sacrifie. Il m'est « revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valere. « Prenez garde que ses conseils ne vous embarquent « dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de « toute façon. »

GÉRONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur, sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom?

(*il déchire la lettre.*)

GÉRONTE.

Comment! vous déchirez...

CLÉON.

Oui. Qu'en voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi, qu'on en veut à Valere?

CLÉON.

Mais, je n'assure rien. Dans toute cette affaire

Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié.

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système.
N'en croyez point autrui ; jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme ; mais...
Votre écrivain, peut-être... Enfin, sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne.
Soit calomnie, ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés, rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné :
Je renverrai mon fat, et son affaire est faite.
(*apercevant Valere.*)
Il vient... Proposez-lui de hâter sa retraite.
Deux mots... Je vous attends.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

CLEON, VALERE, *entrant d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vîte et à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux.
Géronte vous déteste ; il s'en va furieux.
Il m'attend ; je ne puis vous parler davantage ;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

VALERE.

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah! qu'un premier amour a d'empire sur nous!
J'allois braver Chloé par mon étourderie...
La braver! j'aurois fait le malheur de ma vie.
Ses regards ont changé mon ame en un moment :
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étois pénétré! Que je la trouve belle!
Que cet air de douceur et noble et naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur!
Ma conduite, à mes yeux, me pénetre de honte...
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte?
Il m'aimoit autrefois; j'espere mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon?
Moi! sérieusement amoureux!... Il n'importe;
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé... Si j'avois pu prévoir...
Allons tout réparer... Je suis au désespoir.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHLOE, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi! mademoiselle, encor cette tristesse!
Comptez sur moi, vous dis-je: allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux! et qu'ils savent, hélas!
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas!
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valere.
Il revient; il me voit, il sembloit vouloir plaire:
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentimens...
Le croiras-tu, Lisette? et, qu'y puis-je comprendre?
Cet amant adoré, que je croyois si tendre,
Oui, Valere, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valere me méprise!... Il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très bien; je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre;

Tout est rompu; je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais! tout ceci me passe, et n'est pas naturel.
Valere vous adore, et fait cette équipée!
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant.
Je vous ménagerai cet éclaircissement,
Sans que dans mon projet Florise nous dérange.
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux: tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas? C'est ma chere Lisette,
Mon enfant. On m'écoute, on me trouve parfaite:
Tantôt on ne pouvoit me souffrir; à présent,
Vu que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaieté, d'une folie extrême.
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin...
« Il est délicieux, incroyable, divin. »
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse...
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande: on le dit en fureur;
Mais je compte guérir le frere par la sœur.

CHLOÉ.

Eh! que fait Valere?

LISETTE.

Ah! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés; car vous concevez bien
Que s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.

Ariste est avec lui; j'en tire bon augure.
Pour Valere et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence, ou brouillerie entre eux?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mere descend : allez, soyez tranquille.
(*Chloé sort.*)

SCENE II.

LISETTE.

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste? Et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin? Comment faire? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus signe son nom, et n'est pas écrivain.

SCENE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien! Lisette?

LISETTE.

Eh bien! madame?

FLORISE.

Es-tu contente?

LISETTE.

Mais, madame, pas trop. Ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton;
Tu resteras ici. Je parlois de Cléon :
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante?
J'ai bien vu tout-à-l'heure, et ton goût me plaisoit,
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit.
Conviens qu'il est charmant, et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, madame? Eh, mon Dieu! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien. Vous pensez sensément;
Et si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah! tu l'aimeras donc. Je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui.
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble;
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misere affreuse, ennuyeux à mourir;
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison. Quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir... Mais...

FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien! j'ai cru m'apercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque.
Il me parle souvent, et souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé;
Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE.

Chimere!... Il faut pourtant éclaircir ce nuage.
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui.
Toi, fais causer Cléon, et que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie!

LISETTE.

Oh! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon;
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même:
J'ai l'esprit défiant. Vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer, comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous?

LISETTE.

Ah! rien n'est plus facile.
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style :
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là...
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie;
Il reste à me parler, à me questionner;
(*montrant un cabinet voisin.*)
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras : je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi ;
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien! c'est de ma part une galanterie :
L'éloge des absens se fait sans flatterie.
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh! ma foi! je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste et Valere.*

Encor monsieur Ariste avec son protégé!

Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé;
Mais ils ne sentent rien... Laissons-les.

(*Elle sort avec Lisette.*)

SCENE IV.

ARISTE, VALERE, *paré.*

VALERE.

On m'évite:
O ciel! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi:
Soyez-en sûr. J'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien, et c'est sur quoi je compte.
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALERE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace,
Le connoissez-vous?

VALERE.

Non; mais je vois ce qu'il est.
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connoît?
La conversation deviendroit fort stérile:
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécile.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangere.
Eh! pourquoi s'opposer à son bon caractere?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre.

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule!
Rompre avec un ami!

ARISTE.

Que vous êtes crédule!
On entre dans le monde, on en est enivré;
Au plus frivole accueil on se croit adoré;
On prend pour des amis de simples connoissances;
Et que de repentirs suivent ces imprudences!
Il faut, pour votre honneur, que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez;
Ce préjugé s'étend sur votre vie entiere,
Et c'est des premiers pas que dépend la carriere.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé!

VALERE.

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très estimé.
Il a les ennemis que nous fait le mérite :
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite.
Aux spectacles sur-tout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une piece nouvelle;
Il regne; on l'environne; il prononce sur elle;

Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre.
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre?
L'orateur des foyers et des mauvais propos!
Quels titres sont les siens? l'insolence et des mots,
Les applaudissemens, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens et les dons du génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette présomption,
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre:
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous;
Qu'attendre est pour juger la regle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALERE.

Il est vrai; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connoissez la misere.
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans, qui n'étoient que des sots:
Malgré tous les efforts de leur petite envie,

Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien;
Et, malgré les plaisans, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchans d'un grave caractere,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire :
Examinez-les bien; un ton sententieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance :
Il veut être méchant jusque dans son silence;
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALERE.

Lui refuseriez-vous l'esprit? J'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire.
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite.
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'ame, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
On dit l'esprit commun : par son succès bizarre
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumiere.
La réputation des mœurs est la premiere;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur.
Mon estime toujours commence par le cœur.
Sans lui l'esprit n'est rien, et, malgré vos maximes,

Il produit seulement des erreurs et des crimes...
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté?

VALERE.

Je vois tout le contraire; on le recherche, on l'aime:
Je voudrois que chacun me détestât de même.
On se l'arrache, au moins. Je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois :
Quand il est à Paris il ne peut y suffire.
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on desire?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent;
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre;
Et loin de le proscrire on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami?

VALERE.

On le craint: c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?

Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui?

VALERE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse.
On épuise bientôt une société;
On sait tout votre esprit : vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf; il faut une autre scene
Et d'autres spectateurs : il passe, il se promene
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien.

ARISTE.

Vous le croyez heureux? Quelle ame méprisable!
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable,
Etranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, et par-tout rejeté.
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance.
Un commerce de suite avec les mêmes gens;
L'union des plaisirs, des goûts, des sentimens;
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté :
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.

Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déja malheureux.
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché dont on craint le passage;
Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie :
Voilà le vrai proscrit et vous le connoissez.

VALERE.

Je ne le verrois plus si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé; mais on outre les choses :
C'est donner à des riens les plus horribles causes.
Quant à la probité nul ne peut l'accuser :
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous? Quelle erreur est la vôtre!
Quoi! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme!

VALERE.

Je ne le connois plus s'il n'est point honnête homme.
Mais il me reste un doute : avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité.
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,

J'ai l'esprit de mon siecle, et je suis comme un autre :
Tout le monde est méchant ; et je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant? Oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule ;
Pour chasser ce nuage et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés ; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALERE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ses conseils. Soyez bon, vous plairez.
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient... Calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCENE V.

GERONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE, *à part.*
(*à Valere.*)
Le voilà bien paré! Ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage.

VALERE.
Cessez de m'accabler, monsieur; et, par pitié,
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié.
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie.
Je n'ai qu'une espérance... Ah! m'est-elle ravie?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux:
Voulez-vous mon malheur?

GÉRONTE.
« Elle a d'assez beaux yeux...
« Pour des yeux de province. »

VALERE.
Ah! laissez là de grace
Des torts que pour toujours mon repentir efface:
Laissez un souvenir...

GÉRONTE.
Vous-même laissez-nous...
(*montrant Ariste.*)
Monsieur veut me parler... Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez; vous n'aurez point ma niece.

VALERE.
Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse...

GÉRONTE.

Oh! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons!

VALERE.

Quoi donc?

GÉRONTE.

Je ne dis rien... Mais, sans tant de façons,
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

(*à part.*)

Non, monsieur, j'obéis... A peine je respire...
(*à Ariste.*)
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins;
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

GERONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal : je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure : il peut obtenir votre estime;
Vous avez vos raisons apparemment; et moi
J'ai les miennes aussi; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valere
Vous pouviez ignorer le mauvais caractere.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau; jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous ? Quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espece pareille
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet;
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde ?

ARISTE.

Il est jeune; il peut être indiscret, vain, léger;
Mais quand le cœur est bon tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur
Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur :
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice :
Valere a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice.
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion;
Mais de ce caractere il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse.

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet,
Il lui manquoit ce vice, et le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage :
Ce que je sais de lui...

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE.

Encor!... J'enrage!
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui.

Qu'a-t-il affaire là? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi! me justifier! Eh! de quoi, je vous prie?

GÉRONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais:
Vous ne m'estimez plus si des soupçons secrets...

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon; il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirois ce que je ne veux pas.

(*Il s'en va.*)

SCENE VII.

CLEON, ARISTE.

ARISTE.

M'apprendrez-vous, monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle ame assez noire...

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés; amis de tous les temps,
Vous êtes au-dessus de tous les différens:
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous et moi conseillons.

Moi, j'aime fort Valere, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé pour donner une scene :
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui ?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage :
Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut ?
Il est près de Chloé, qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLÉON.

Oh, bon ! quelle folie ! Etes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? Croyez-vous aux méchans ?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé, qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est ;
On reçoit, et l'on rend ; on est à peu près quitte.
Parlez-vous des propos ? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien ; qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre ;
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre :
Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant ;
Eh bien ! on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois, dans le fond, que des plaisanteries ;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.

L'agrément couvre tout, il rend tout légitime.
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui : pour le fuir tous les moyens sont bons;
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimoit si fort; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule.
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend :
Tout est mal, tout est bien; tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté.
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudroit être fin;
Ces indiscrétions, ces rapports infideles,
Ces basses fausseté, ces trahisons cruelles;
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, et la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caracteres,
L'aisance, la franchise, et les plaisirs sinceres.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira.
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?...
Mais, sans perdre en discours un temps qui nous est cher,
Venons au fait, monsieur; connoissez ma droiture :

Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison; si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore.
Je lui révélerai des choses qu'il ignore;
Vous serez notre juge... Allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication! En faut-il quand on s'aime?
Ma foi! laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans!... ce n'est pas mon avis:
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis;
(*voyant qu'Ariste veut le quitter.*)
Et je crains... Vous sortez?... Mais vous me faites rire...
De grace, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCENE VIII.

ARISTE, CLEON, LISETTE.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas.*

Silence.

SCENE IX.

CLEON, LISETTE.

CLÉON.

Heureusement nous voilà sans témoins :
Acheve de m'instruire, et ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet.
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.
(*elle sort.*)

CLÉON.

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi! L'aventure est parfaite:
Feignons. C'est à Valere assurer son refus;
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse;
Je l'aimois sans oser lui dire ma tendresse.
Sonde encor ses desirs; s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours...

CLÉON.

Quoi?

LISETTE.

Ce goût, pour madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
Je te l'ai déja dit, non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici; je ne saurois m'y plaire:
Ce n'est pas pour monsieur; j'aime son caractere;
Il est assez bon maître, et le même en tout temps,
Bon homme...

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour madame!... Oh! d'honneur. Mais je crains ma franchise;
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement, et je croi...

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux? Tu te moques de moi!
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie;
J'eus Araminte un mois: elle étoit très jolie,
Mais coquette à l'excès; cela m'ennuyoit fort.
Elle mourut; je fus enchanté de sa mort.
Il faut pour m'attacher une ame simple, pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des desirs.
Mais madame Florise!...

LISETTE.

Elle est insupportable.
Rien n'est bien. Autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir;

Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir,
Et pour rester ici j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant:
Tant de prétentions, tant de petites graces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces;
Tout cela, dans le fond, m'ennuie horriblement.
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, et se croit philosophe;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment. Il faudroit pour lui plaire
Tous les menus propos de la vieille Cythere,
Ou sans cesse essuyer des scenes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE.

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire:
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE.

Paix! j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure.
(*elle va voir dans le cabinet voisin.*)

CLÉON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est, ma foi! partie
De rage apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien?

LISETTE.

On me cherchoit... Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur, souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien; j'oblige pour l'honneur.
(*à part, en sortant.*)
Ma foi! nous le tenons.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire
Achevons de brouiller et de noyer Valere.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

ENTRE donc, ne crains rien, te dis-je : ils n'y sont pas.
Eh bien ! de ta prison tu dois être fort las ?

FRONTIN.

Moi ! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chere,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geôliere,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra...
Mais si mon maître enfin...

LISETTE.

Supprime ce nom-là.
Tu n'es plus à Cléon ; je te donne à Valere :
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire.
Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marierons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée ?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée.

Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion.
En gens congédiés je crois bien me connoître;
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître.
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valere l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité.
Veux-tu lui rester seul, et que ta probité...

FRONTIN.

Mais le quitter!... jamais je n'oserai lui dire...

LISETTE.

Bon !... Eh bien! écris-lui... Tu ne sais pas écrire
Peut-être?

FRONTIN.

Si, parbleu!

LISETTE.

Tu te vantes?

FRONTIN.

Moi? non.
Tu vas voir.

(il s'approche d'un bureau, et écrit quelques mots.)

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement; mais tant mieux. Mande-lui sans mystere
Qu'un autre arrangement, que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin, t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi! sans compliment, je demande mes gages.
(*lui donnant ce qu'il vient d'écrire.*)
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi.
Valere, c'en est fait, te prend à son service:
Tu peux dès ce moment entrer en exercice;
Et, pour que ton état soit duement éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valere
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mere;
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre;
J'en meurs de peur. Adieu.
(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

LISETTE.

Ne crains rien. Va m'attendre.
Je vais t'expédier.

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos, vraiment,
J'oubliois...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre et te parler.
(*Frontin sort.*)

SCENE II.

LISETTE.

J'ai de son écriture.
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelles raisons Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon. En tout cas je ne rends cette piece
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCENE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *bas à Ariste.*
Monsieur, pourrois-je vous parler?

ARISTE.
Je te suis dans l'instant.

(*Lisette sort.*)

SCENE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler.
En vérité, madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colere ou de haine.
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mere,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point, au reste; et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard, pour mon malheur, je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée!

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystere,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire :
Je le crains... C'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre?

Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre.
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les faussetés,
Vus de près ne sont rien ; et toute cette espece
N'a de force sur nous que par notre foiblesse.
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talens, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé !
Non, il faut s'épargner tout égard, toute feinte,
Les braver sans foiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les graces, les talens,
Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchans.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré ; ses discours ne sont rien :
Il vient de couronner l'histoire de sa vie.
Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux.
Autant qu'il faut de soins, d'égards, et de prudence,
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité,
Pour déférer un traître à la société ;

Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi,
Sans me cacher: je veux qu'il sache que c'est moi.
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois et me nomme.

FLORISE.

Non; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous, sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir, et dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici. Tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frere:
Cléon, plus que jamais, a le don de lui plaire;
Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien: nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois... Sortons; je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

(*Elle sort avec Ariste.*)

SCENE V.

GERONTE, CLEON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre;

Votre premier conseil est le seul qui soit bon.
Je n'oublierai jamais cette obligation.
Cessez de me parler pour ce petit Valere ;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusoit tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis : c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal, sans aucune tenue...
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot ;
Un fou n'est pas mon fait : voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous ; je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon-homme Ariste ?
Ma foi ! mon vieux ami n'a plus le sens commun ;
Plein de prévention, discoureur importun,
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire
Où je suis pour ma part : il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt. Vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même ;
Rien n'y fait : il soutient son absurde système.
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentimens qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne ;
Car, moi, je suis si loin d'écrire sur personne,
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin,
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain :
Il m'étoit revenu que, dans des brouilleries,
On l'avoit employé pour des tracasseries.
On peut nous imputer les fautes de nos gens,

Et je m'en suis défait de peur des accidens.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystere
De l'écrit contre vous; et peut-être Valere,
Qui refusoit d'abord, et qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mere une lettre anonyme...
Au reste... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui. Ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh! vous êtes trop bon : je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore!... Oh! laissez-les venir :
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer, d'une façon très claire,
Que je romps tout accord; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCENE VI.

CLEON.

Que je tiens bien mon sot! Mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué?...
Elle consent, dit-on, à marier Chloé...
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes...
Mais je l'ai subjuguée... Un mot, quelques fleurettes
Me la ramèneront... ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé; je me suis réjoui.

SCENE VII.

CLEON, FLORISE.

CLÉON.

Vous venez à propos : j'allois chez vous, madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame?
Qu'avez-vous? Vos beaux yeux me semblent moins sereins;
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les-moi, de grace;
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez...

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment! belle Florise, et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quelle étoit mon erreur! Quand je vous adorois
Je me croyois aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginois;
Mais je vois à présent que je me suis trompée.
Par d'autres sentimens mon ame est occupée.
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute;
Tranquillisez mon cœur. Vous l'éprouvez sans doute?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps,
Ou vous amuseroit par l'air des sentimens;
Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON, *se jetant à ses genoux, et de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle!
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se levant et éclatant de rire.*

Ma foi! si vous voulez
Que je vous parle aussi très vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincere,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer : vous me croyez quitte;
Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien! allez, monsieur : que vos talens sur nous
Epuisent tous les traits qui sont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.

Vous êtes démasqué; vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle!
Sans nous en aimer moins nous nous quittons tous deux.
Epargnons à Géronte un éclat scandaleux;
Ne donnons point ici de scene extravagante;
Attendez quelques jours, et vous serez contente:
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois mal-aisé...

FLORISE.

Oh! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCENE VIII.

CLEON, GERONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE, *à Florise.*

Eh bien! Qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
(*montrant Cléon.*)
Si monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE, *à Florise.*

Oh! qu'on me laisse en paix;

Ou si vous me poussez, tel ici qui m'écoute....

ARISTE.

Valere ne craint rien. Pour moi, je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE.

Je m'entends; il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez.
Ainsi que l'amitié, la vérité m'engage...

GÉRONTE.

Et moi, je n'en veux pas entendre davantage.
Dans ces miseres-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture...
(*montrant Cléon.*)
C'est Frontin, le valet de monsieur que voilà...

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin! Je savois tout cela :
Belle nouvelle!

ARISTE.

Eh quoi! votre raison balance?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE.

Un valet, un coquin!...

VALERE.

Connoissez mieux les gens :
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALERE.

Que dites-vous, monsieur? Et quel nouveau mystere...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti; je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoyé! Moi, je l'ai pris. Qu'il vienne...
(au laquais.)
Qu'on appelle Lisette, et qu'elle nous l'amene.
(le laquais sort.)

GÉRONTE.

(à Valere.) *(à Cléon.)*
Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous.
Il étoit à monsieur même en servant chez vous;
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON, *à Valere.*

Valere, quelle est donc cette plaisanterie?

VALERE.

Je ne plaisante plus, et ne vous connois point.
Dans tous les lieux au reste, observez bien ce point,
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Mais, vraiment, il est brave: on me mandoit que non.

SCENE IX.

CLEON, GERONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOE, LISETTE.

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fait de Frontin? Et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non : ce n'est plus un mystere.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valere.
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux!

CLÉON, *à Lisette.*

Comment! malgré mon ordre il étoit en ces lieux!
Je veux de ce fripon...

LISETTE.

Un peu de patience,
Et moins de complimens : Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon.
(*montrant Valere.*)
Il vous quitte d'ailleurs; et monsieur en ordonne.
Mais, comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet, qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis;

Mais...

(*elle tire de sa poche un paquet de papiers.*)

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit; j'en sais tout le mystere.

CLÉON, *très vivement.*

Mais, madame, c'est vous... Songez...

FLORISE, *à Géronte.*

Lisez, mon frere.
Vous connoissez la main de monsieur? Apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés;
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire!... Corbleu!... Voilà donc de vos œuvres!
Ah! monsieur l'honnête homme, enfin je vous connois:
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON, *ironiquement.*

C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise...
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

(*Il sort.*)

SCENE X.

GERONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOE, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.*

Oh! l'on ne vous craint guere...

Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractere;
Mais, morbleu! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma sœur, faisons la paix... Ma niece auroit Valere
Si j'étois bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
Je vous l'ai déja dit, un conseil ennemi...

GÉRONTE.

(*à Valere.*) (*à Ariste.*)
Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts, ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchans,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU MÉCHANT.

EXAMEN

DU MÉCHANT.

Nous avons remarqué, dans la Notice sur Boissy, que les poëtes dramatiques du dix-huitieme siecle manquoient en général de cette justesse de pensée, de cette vérité d'expression, enfin de cette pureté de style, qui sont les fruits d'une instruction solide, d'une grande habitude de méditation et d'un travail obstiné. Les chefs-d'œuvre de Destouches et la Métromanie avoient fait renaître les beaux jours du théâtre françois; mais dans les ouvrages de La Chaussée et dans ceux de Boissy, la décadence fut sensible. L'esprit romanesque de l'un, la négligence et le vague que l'on reproche à l'autre, n'avoient pas empêché leurs pieces de réussir : cependant les connoisseurs observoient avec peine que ces deux poëtes formoient chacun une école qui ne pourroit manquer d'être nombreuse par la grande facilité que leur genre présentoit aux talens médiocres. En effet, tous les drames qui répandirent bientôt la tristesse et l'ennui sur la scene comique furent des imitations de La Chaussée; et ces comédies, vuides de conceptions et de vues morales, remplies d'un jargon insipide et vague, sortirent de l'école de Boissy. Il n'est pas nécessaire d'observer que les éleves enchérirent sur les défauts de leurs maîtres : ceux-ci s'étoient fait estimer, même des bons juges, par des beautés réelles; ceux-là ne durent leurs succès passagers qu'au goût dépravé du siecle.

L'art de la comédie parut se relever lorsque Gresset

donna le Méchant. Cet ouvrage, supérieur sous presque tous les rapports, donna l'idée du parti que l'on pouvoit tirer sur la scene des travers et des ridicules d'un siecle où la confusion des rangs, l'extension de l'esprit de société, avoient fait disparoître les nuances tranchantes qui se faisoient remarquer dans les mœurs du siecle précédent, et avoient ainsi privé la comédie de ses ressorts les plus puissans. Gresset surmonta cette difficulté, sans tomber dans l'écueil que ce nouveau genre présentoit, et que Boissy n'eut presque jamais l'art d'éviter. La comédie du Méchant n'offre point la peinture de ces travers légers qui se succédoient dans le monde avec une étonnante rapidité; elle ne se borne pas non plus à rappeler quelque anecdote fugitive et à imiter le ton de telle ou telle société. Remplissant le but que l'art se prescrit, cet ouvrage embrasse l'ensemble des mœurs du dix-huitieme siecle : les portraits n'échappent à aucun des spectateurs; la morale alors en usage est développée dans toutes ses applications; et les nuances fortes et prononcées sont parfaitement en rapport avec la perspective théâtrale.

Lorsque cet ouvrage parut, il essuya un grand nombre de critiques. M. de La Harpe raconte que quelqu'un dit à un des censeurs les plus aveugles : *Vous serez peut-être vingt ans sans avoir le pendant de cette piece.* Cette prédiction ne s'est que trop réalisée. Les principaux reproches tomberent sur le caractere de Cléon : on prétendit que ce n'étoit pas là *le Méchant*, et que l'auteur avoit peint tout au plus un *tracassier*, personnage équivoque que l'on ne trouvoit pas propre à remplir le principal rôle dans une comédie. Il suffira de quelques réflexions pour démontrer la fausseté de cette critique. Quel homme dé-

signe-t-on ordinairement dans le monde par l'épithete de méchant ? Ce n'est sûrement pas celui qui se seroit déshonoré par des bassesses, et qui auroit commis des crimes que les lois punissent : un tel homme ne seroit point admis dans la société, et y seroit appelé d'un autre nom. Le méchant, tel qu'on se le figure, et tel que Gresset l'a peint, est l'homme qui se fait un jeu de troubler la tranquillité des familles, qui corrompt les jeunes gens ou par ses exemples ou par ses leçons, qui ne rend des soins aux femmes que pour les afficher et les perdre, et qui, n'ayant aucune retenue dans ses discours, se permet les calomnies les plus atroces quand elles lui fournissent la matiere d'un bon mot. Il faut convenir que l'indulgence du siecle a été grande pour ces sortes de personnages, lorsqu'on s'est borné à les nommer *tracassiers*. C'est un trait caractéristique qui ne doit pas échapper à l'observateur.

Les personnages qui entourent le Méchant sont très propres à faire ressortir son caractere. Géronte, riche propriétaire, a une bonhomie qui contraste parfaitement avec la méchanceté de Cléon : son seul travers est de se croire un caractere prononcé ; son seul défaut est d'avoir trop de goût pour l'esprit gai mais dangereux d'un faux ami. On sent quel ascendant le principal personnage doit avoir sur lui. Florise étoit un caractere absolument neuf : ayant perdu les moyens et non le desir de plaire, il est très naturel qu'elle se livre aux flatteries de Cléon ; elle a tous les travers et tous les ridicules d'une femme qui croit inspirer de l'amour, quand elle n'a plus que la faculté de le sentir : sa répugnance pour sa fille est un trait plein de vérité : on doit peu s'étonner qu'une amante aussi folle soit une mauvaise mere : elle est punie de la maniere la

plus cruelle, et la méchanceté de Cléon révolteroit si elle s'exerçoit de la même maniere sur une autre femme. On voit que ce personnage étoit absolument nécessaire pour le développement du caractere principal. Le jeune Valere n'entre pas moins heureusement dans l'action; le séjour de Paris l'a gâté; mais il a un fonds de bonté qui se montrera s'il a le bonheur de trouver un ami vertueux. Livré à Cléon, il pousse plus loin que lui la médisance et les plaisanteries mordantes; comme cela devoit être, le maître plus circonspect est surpassé par son éleve. Chloé est tendre et réservée: on peut regretter que son caractere ne soit pas plus développé. Il semble que Gresset auroit pu faire réconcilier les amans en présence des spectateurs; ces scenes agréables, dont Moliere a donné plusieurs exemples, sont toujours en possession de plaire au public. Jusqu'à présent on voit que Cléon n'a que des victimes autour de lui; aucun de ces caracteres foibles ne peut résister à son dangereux ascendant; l'auteur lui a opposé le sage Ariste: ce personnage, vertueux sans pédantisme, ne poussant pas trop loin la rigueur de ses principes, et dérobant ses amis aux embûches du Méchant, est neuf et théâtral; l'espoir du spectateur est fixé sur lui: c'est de lui qu'on attend le dénouement des intrigues de Cléon.

La contexture de cette piece est moins heureuse que la conception des caracteres. Pour que l'intrigue d'une comédie de caractere soit parfaite, il est nécessaire qu'elle ne puisse convenir qu'au sujet qu'on a voulu traiter. Celle du Tartufe est dans ce genre un modele inimitable: les ressorts employés dans cet admirable ouvrage ne pourroient nullement servir dans une autre piece; la fable est conçue avec tant d'art pour l'objet que s'étoit proposé

Moliere, que toutes les parties qui la composent se rapportent à cet objet unique, et qu'il seroit impossible d'en rien détacher sans que le plan général en souffrît. Nous avons remarqué que la fable du Glorieux approchoit, quoique de loin, de ce degré de perfection; il n'en est malheureusement pas ainsi de celle du Méchant. Les ressorts peuvent convenir à tout autre sujet: on en voit la preuve dans les imitations fréquentes qui en ont été faites. Dans cette partie de l'art dramatique, les conceptions les moins susceptibles d'être imitées sont ordinairement les meilleures.

Ce léger défaut n'ôte presque rien au mérite de la comédie du Méchant; il ne peut être senti que par des connoisseurs exercés. Cette piece est le dernier chef-d'œuvre comique du dix-huitieme siecle: à l'avantage de présenter tous les développemens dramatiques que le sujet fournissoit, elle joint celui d'offrir une peinture fidele des mœurs brillantes et dépravées qui ont suivi la régence. Cet avantage, qui manque à la Métromanie, supérieure sous d'autres rapports, assure à l'ouvrage de Gresset un succès durable soit à la représentation, soit à la lecture.

En admirant l'excellente logique qui regne dans cette comédie, nous sommes forcés de convenir que l'auteur a fait une faute bien grande, qu'aucun critique jusqu'à présent n'avoit remarquée. Valere, après avoir vu Chloé, doute encore de la méchanceté de Cléon; dans une scene fort longue, et trop longue puisqu'elle devroit être inutile, il le défend contre les accusations d'Ariste. Cela est contre le caractere des amans. Cléon avoit dit à Valere que Chloé n'étoit pas belle: il l'avoit assuré qu'elle étoit bête; il avoit accusé les mœurs de cette jeune personne: aussitôt que

Valere l'a revue, qu'en la voyant il s'est livré à l'amour, tout est expliqué pour lui; il doit connoître le caractere de Cléon : telle est la marche naturelle du cœur humain. Il est étonnant que cette observation ait échappé à Gresset; il est certain qu'il a perdu des développemens heureux à ne l'avoir pas faite.

FIN DE L'EXAMEN DU MÉCHANT.

LA
COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE LA NOUE,

Représentée, pour la premiere fois, le 23 février 1756.

naire, tandis que l'auteur est sur la scene, tandis que son esprit y brille et vous occupe, l'homme se dérobe, se cache sous une grille impénétrable à vos regards ; ses amis seuls sont admis au spectacle des différentes passions qu'il éprouve, pendant que vous balancez le succès de son ouvrage : ici l'homme et l'auteur, tout est sous vos yeux. Privé de toutes les ressources de l'amour-propre, j'ose, messieurs, me livrer à vous à découvert et sans réserve; j'ose vous fournir une de ces situations intéressantes, du moins par leur rareté, et plus capable, je l'espere, d'exciter votre générosité que d'armer votre censure.

Je ne vous parle point de ma piece; vous l'allez voir : puissiez-vous vous souvenir que c'est un genre bien difficile, qu'il nous est impossible d'atteindre à la perfection des anciens modeles, et que je me tiendrai trop heureux si j'ai pu parvenir à cette médiocrité louable qui trouve toujours grace devant vous, non pour avoir mérité la louange, mais du moins pour avoir évité le blâme !

ACTEURS.

JULIE, jeune veuve, coquette.
ORPHISE, tante de Julie.
CLITANDRE.
LE VIEUX COMTE LISIMON.
LE MARQUIS, neveu de Lisimon.
ÉRASTE.
LA PRÉSIDENTE.
ROSETTE, suivante de Julie.
UN LAQUAIS.

La scene est à Paris, dans un salon commun aux appartemens d'Orphise et de Julie.

BIBLIOTECA · LUCCHESE

LA COQUETTE CORRIGÉE.

Perin del *Gault de St Germain direx.*

Que de biens je vous dois !... Vous, mon cher bienfaiteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs et mon cœur.

Acte V. Sc. VI.

BIBLIOTECA NACIONAL DE MADRID

COQUETTE CORRIGÉE,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

LA

COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Ah! Clitandre, c'est vous? ma joie en est extrême.
Je devois envoyer chez vous ce matin même :
Je voulois vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux
De pouvoir deviner et remplir tous vos vœux.
Mais, madame, avant tout, dites-moi, je vous prie,
Quel est le but, l'objet de la plaisanterie
Que l'on me fait, et dont vous êtes de moitié?

ORPHISE.

De moitié! moi, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, vous. Notre amitié
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent ;
Lisez.

(*il donne un billet à Orphise.*)

ORPHISE, *regardant la signature.*

(*à part.*)

Julie!... Enfin mes projets réussissent.

(*lisant.*)

« Vous ignorez sans doute que c'est à moi à ré-
« pondre de la conduite de mon aimable tante :
« peu s'en faut qu'elle ne m'ait fait confidence des
« sentimens qu'elle a pour vous, et je prétends ju-
« ger par moi-même si vous les méritez. Ainsi,
« monsieur, préparez-vous à subir l'examen le plus
« sévere ; et sur-tout faites provision de bonnes rai-
« sons pour justifier, à votre âge, et votre éloigne-
« ment pour les nieces, et votre goût déterminé
« pour les tantes. JULIE. »

(*à Clitandre.*)

Quel éclaircissement exigez-vous de moi ?
Ce billet est très clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc ? Je n'osois avouer ma défaite,
Et de mes sentimens ma niece est l'interprete :
Je la remercierai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne sauroit s'augmenter,
Clitandre : j'aime en vous cet heureux caractere
Qui vous rend à la fois agréable et sincere;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les états,
Que la science éclaire, et ne surcharge pas,
Dont l'essor libre et pur, parcourant chaque espace,
Badine avec justesse et raisonne avec grace...
(*voyant qu'il veut parler.*)
Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu...

ORPHISE.

La vérité l'a fait.
Mais je sais que votre ame est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore;
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit :
C'est assez me flatter, je voudrois être instruit.
Cette lettre...

ORPHISE.

Est l'effet de mon heureuse adresse.
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma niece.

CLITANDRE.

Quoi! ce projet encore occupe votre esprit?
Votre niece l'ignore, ou sans doute elle en rit.
Mais pour l'exécuter quel rare stratagême?...

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi! Julie?

ORPHISE.

Oui, vous-même.
Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre niece est-il fait pour l'amour?

ORPHISE.

Je connois comme vous cette ardeur vagabonde
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde.
Je sais qu'elle est coquette, et qu'à tout l'univers
Sa vanité voudroit faire porter ses fers,
Envahir tous les cœurs, briller sans concurrence,
Déifier enfin sa beauté qu'on encense :
Si je l'accuse ici ce n'est point par humeur;
Je l'aime, et je voudrois assurer son bonheur.
Quand son époux mourut, victime de mon zele,
Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle:
Je n'ai point revêtu l'air farouche et grondeur,
Ni d'une surveillante affecté la rigueur;
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe:
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie.
Sous ce titre en tous lieux j'accompagne ses pas;
J'écarte les dangers, je préviens les éclats;
Ne pouvant l'arrêter, je la suis : ma prudence
Préside à sa conduite, en bannit l'indécence;
Et, toujours occupée à régler ses desirs,
Je parois seulement partager ses plaisirs.

CLITANDRE.

Je sais jusqu'à quel point vous êtes estimable.

Mais Julie après tout n'est pas si condamnable :
Tout la porte au plaisir, sa fortune, son rang.
De ses brillans défauts son âge est le plus grand;
Et, quoique du devoir elle étende la chaîne,
Elle résiste encore au torrent qui l'entraîne.
Mais pesez vos desseins. Qui? moi, la réformer!
Je ne connois en moi rien qu'elle puisse aimer :
Je le sens à regret, mais j'ose vous le dire,
Le moindre petit-maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non : tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes,
Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes;
Mais en les soumettant elle échappe à leurs traits,
Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent; mais songez donc, madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flamme,
Je pourrois le premier en être consumé.
Pour braver tant d'attraits suis-je assez bien armé?
Veuve, et très jeune encor, riche, spirituelle,
Fiere de vingt talens, aimable autant que belle,
Mes yeux long-temps fixés sur tant d'appas divers,
Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers;
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois, Clitandre :
Lorsqu'à tant de beautés vous craignez de vous rendre,
Ce n'est là qu'une excuse, un honnête détour.

La vertu seule a droit d'allumer votre amour.
Jusqu'à ce jour ma niece a conservé la sienne ;
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne :
Vous pensez comme moi sur cet article-là.
D'un danger si pressant, de grace, arrachons-la :
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincere.
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.
Déja plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des desirs inquiets d'obtenir ce bonheur ;
Déja depuis long-temps ma raison en alarmes
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin,
Je la fuis à regret, et l'admire de loin.
Ainsi, vous le voyez, l'épreuve est dangereuse.

ORPHISE.

Elle vous aimera : son sort est d'être heureuse.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre, et vous me ravissez
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe ?

ORPHISE.

Oh ! je vais vous le dire ; écoutez-moi, de grace.
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir,
Je conduis mon projet sans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chere Julie
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'asservir les cœurs soumis à d'autres lois.

Un amant, quel qu'il soit, la trouvera rebelle;
Mais qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle;
Et pour se l'attacher il n'est feintes, détours,
Ruses dont son orgueil n'emprunte le secours.
Elle attaque, on résiste; elle presse, on lui cede;
Mais un est-il soumis, un autre lui succede.
Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez; mais que vos feux voilés,
Remplissant tous les vœux d'une amante sincere,
Couvroient votre bonheur des ombres du mystere;
Que je la défiois de troubler vos plaisirs,
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos desirs;
Et que votre conquête à ses yeux interdite
Supposoit dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor, et ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions.
J'ai feint de badiner; l'atteinte étoit portée:
Lorsque vous paroissiez je l'ai vue agitée,
Suivre par-tout vos yeux, peser tous vos discours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,
Et toujours cependant employer tous ses charmes
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient,
Les siens en même temps sur moi se confondoient:
A cent petits égards votre amitié fidele
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle;
Ses soupçons balançoient, ils se sont appuyés,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Eh bien! si notre amour eût été véritable,

Le moyen d'excuser ce trait abominable?

ORPHISE.

Il ne l'est point : pourquoi le prendre au sérieux?

CLITANDRE.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.
Penseroit-elle à moi si sa maligne adresse
N'y trouvoit le plaisir d'enlever ma tendresse?
A qui?... Fort bien! Riez...

ORPHISE.

Je ris de ce courroux.
Son caractere est-il une énigme pour vous?
Sa fierté vous défie : allons, entrez en lice;
En vous faisant aimer confondez sa malice:
Entraînez, séduisez, humiliez son cœur,
Et forcez son orgueil à connoître un vainqueur...
(*le voyant hésiter.*)
Quoi donc? vous balancez! Quelles sont vos alarmes?
Vous le savez, Julie étincelle de charmes;
La nature a versé sur elle avec plaisir
Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir.
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiete;
Mais qu'elle aime une fois et la voilà parfaite :
Un véritable amour au sein de la vertu
Va fixer pour jamais son cœur trop combattu.
Ces mêmes qualités qui causent notre flamme
Un honnête homme aimé les transmet dans notre ame.
De mille sots amours son cœur s'est garanti;
Sans le vôtre comment peut-il être assorti?
Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire?
Son sort est de plier sous un digne adversaire,

Et le mien est de voir heureux et réuni
Ce que j'ai de plus cher, ma niece et mon ami.

CLITANDRE.

Je cede, et vais tenter cette grande entreprise;
Mon penchant m'enhardit, votre espoir m'autorise...
Mais, pour me mettre au fait, quel est l'amant du jour?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Eraste et son amour?

ORPHISE.

Le vieux comte le chasse; et ce choix ridicule
Cache un plus noble feu, qu'elle se dissimule...
Voyez-la, parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux:
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir... On vient, et je vous quitte.
Adieu, mon cher neveu.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

CLITANDRE.

C'est aller un peu vîte.
Il s'en faut que sa niece et moi soyons d'accord.
Allons, sans nous flatter, secondons son effort.

SCENE III.

ERASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Eraste chez Julie! Est-ce là ta promesse?
Qu'y viens-tu faire? dis.

ÉRASTE.

Abjurer ma foiblesse;
Du plus sanglant reproche accabler à tes yeux
L'objet le plus perfide et le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort?

ÉRASTE.

Qui, moi? Je la déteste.

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ÉRASTE.

Oh! je te le proteste:
Ce n'est plus un amour masqué par le dépit,
Qui s'irrite et s'apaise après un peu de bruit;
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire:
Je cours l'exécuter, et je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir;
Mais j'en augure mal, puisque tu veux la voir.
Qui gronde une volage, est encore fidele:
Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle.
Cours chez Lucile; un mot va te rendre innocent.

Ton amour pour Julie, éteint presque en naissant,
Est encore ignoré de cette fille aimable;
Ce secret révélé te rendroit plus coupable.
Va : je l'ai disposée à te bien recevoir.

ÉRASTE, *tirant de sa poche une lettre.*

Tiens, reconnois Julie et le trait le plus noir.
Hier, détestant Julie et sa flamme inconstante,
Je me fais annoncer chez ta belle parente.
Dans ses yeux, où son ame étaloit sa grandeur,
Je lis en rougissant mon crime et son ardeur :
Je tombe à ses genoux, muet et plein d'alarmes...
Je reçois mon pardon, arrosé de ses larmes.
Attendri, pénétré d'amour et de remords,
Pour me justifier je fais d'heureux efforts;
Lucile s'y prêtoit, et sa bouche timide
Me traitoit de volage, et non pas de perfide...
C'est dans ce même instant qu'un démon envieux
M'accable, la détrompe et l'insulte à mes yeux.

(*il donne le billet à Clitandre.*)

CLITANDRE, *lisant.*

« De grace, madame, débarrassez-moi d'Eraste.
« L'hommage qu'il s'avise de me rendre afflige votre
« amour-propre, sans flatter le mien; et vous de-
« vriez prendre un peu plus de soin de conserver
« vos conquêtes. Il m'a menacée de retourner à vous;
« soyez, je vous prie, assez généreuse pour ne me le
« point renvoyer. JULIE. »

ÉRASTE.

Eh bien ! que diras-tu ?

CLITANDRE.

Que Julie est sincere;
Qu'il faut, pour ton honneur, l'oublier et te taire.

ÉRASTE.

Me taire! Oh! la coquette apprendra désormais
A respecter l'amour, à le laisser en paix,
A voir d'autres beautés partager son empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire;
Et je veux préserver de ses fers odieux
Cent crédules amans que séduiroient ses yeux...
Je l'attends...Lorsqu'au gré du courroux qui m'amene
Mes discours insultans auront bravé sa haine,
Je cours, dans vingt maisons, des plus vives couleurs
Peindre sa fausseté, ses travers, ses noirceurs;
Et, livrant au public l'esprit dont elle brille,
J'imprime ses billets, et je les apostille.

CLITANDRE.

Tu lui feras justice, et, pour moi, j'y consens.
Les besoins du courroux sont des besoins pressans;
Contente-les, mon cher... Quand tu seras tranquille,
Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

ÉRASTE.

Oh! Lucile est trop bonne : elle m'a défendu
De la voir, d'éclater; mais...

CLITANDRE.

Je l'avois prévu.
Résiste à ses conseils, va, cours te satisfaire,
Dépêche; car demain tu n'en voudras rien faire.

ÉRASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois-moi.
Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie? et pourquoi ta vengeance
La veut-elle punir de ta propre imprudence?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux?
Ton infidélité n'étoit pas dans ses yeux,
Elle étoit dans ton cœur; seul il fit l'injustice,
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.
Ton dépit, ton courroux n'est encor qu'imprudent;
Il devient criminel si tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire, et tu plus à Julie :
Ne fût-ce que deux jours, elle fut ton amie;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi;
Regards, billets, discours, signes de toute espece,
Du plus profond secret supposoient la promesse.
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier.
Des devoirs de l'amant sois quitte; elle est volage.
Le secret en est un dont rien ne te dégage;
Elle est femme, elle rompt de perfides liens;
Sois homme, tes sermens doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique,
Et, sans frein, sans pudeur, déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits;
Laissons cette vermine orgueilleuse et sans ame
Se parer des débris de l'honneur d'une femme :
Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot;

L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

ÉRASTE.

Mais enfin quand Julie...

CLITANDRE.

Eh! finis. Ta colere
N'a pas le sens commun...Monsieur cherchoit à plaire,
Auprès d'une coquette il n'a pas réussi;
C'en est fait, pour jamais son honneur est noirci!

ÉRASTE.

Quoi! tu n'approuves pas...

CLITANDRE.

J'admire ma bêtise
D'opposer des raisons à semblable sottise!
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour.
Une femme coquette! Ah! bon Dieu, quel prodige!
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige;
Et des belles sur-tout le scrupuleux troupeau
Va frémir au récit d'un forfait si nouveau!

ÉRASTE.

Mais je prétends, au moins...

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile :
Elle t'aime; aime-la : la vengeance est facile.
Que tardes-tu? dis-moi. Bientôt ton successeur...

ÉRASTE.

Quel est-il?

CLITANDRE.

Lisimon.

ÉRASTE.

Lisimon?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur!
Sa tante me l'a dit.

ÉRASTE.

Qui? ce vieux militaire,
Estimable, il est vrai, mais si peu fait pour plaire;
Que, depuis quatre mois, le Marquis son neveu,
Malgré tant de leçons, a façonné si peu?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ÉRASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie?
C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise copie;
Véridique, borné, par conséquent mutin,
Qui voudra de l'amour... Oh! parbleu! mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

CLITANDRE.

Il paroît.

SCENE IV.

LE COMTE, ERASTE, CLITANDRE.

LE COMTE, *à Eraste, en l'embrassant.*

Eh! bonjour, mon très cher.

ÉRASTE, *à Clitandre.*

Quel transport!

Il m'étouffe!

CLITANDRE.

Oh! jadis on embrassoit bien fort.

ÉRASTE.

Et sur-tout son rival?

LE COMTE.

Moi, ton rival?

ÉRASTE.

Sans doute.

(*à Clitandre.*)

Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE, *à Eraste.*

Ecoute.

Tu railles; mais, crois-moi, dans mes jours libertins
Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins:
Je savois les réduire; et plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ÉRASTE.

Bon! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais, Eraste, à ton air moitié triste et moqueur,
On diroit qu'un congé... mais de la bonne espece...

ÉRASTE.

Il est vrai.

LE COMTE, *à part.*

Bon! Julie a rempli sa promesse...

(*à Eraste.*)

La perfide! As-tu fait, dis-moi, bien du fracas?
Eh bien! conte-moi donc ton pitoyable cas?
Julie...

ÉRASTE.

Oh! s'il vous plaît, vous le saurez d'un autre;
Et vous-même bientôt nous conterez le vôtre.

LE COMTE.

Le mien?... Pauvre jeune homme! il est désespéré...
(*à Eraste.*)
Crois-moi, c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE.

Pour toujours?

LE COMTE.

Oui, malgré votre surprise extrême,
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je.

CLITANDRE, *à Eraste.*

Oh! oh! c'est tout de bon.
Eraste, qu'en dis-tu?

ÉRASTE.

Que monsieur a raison.
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse:
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse.

LE COMTE.

Comme on blâme les gens que l'on ne connoît pas!
Savez-vous que Julie, avec tous ses appas,
Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette,
Rien qu'une écervelée?... Oui, je vous le répete;
J'ai connu mon erreur en la voyant de près:
Sa candeur, son bon sens égalent ses attraits.

Je l'entretins hier une heure en confidence;
Je fus, je l'avouerai, charmé de sa prudence,
De sa sincérité, là... de sa bonne foi.
Allez lui demander, elle m'estime, moi!
(*Eraste et Clitandre rient ensemble.*)
Vous riez?... Oh! parbleu! messieurs de la jeunesse,
Vous irez faire ailleurs admirer votre espece!

SCENE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, ERASTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Bonjour, mon oncle... Eh bien! nous avons réussi;
Vous êtes en faveur?... Eraste... ah! te voici.
Tu n'es plus à Julie, et j'ai rompu ta chaîne:
Demain le Président te cede Célimene;
Nous avons d'hier au soir pris nos arrangemens.

ÉRASTE.

Pour d'autres que pour moi conserve tes présens.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir; mon oncle prend ta place,
Tu lui cedes Julie?

ÉRASTE.

Oh! de fort bonne grace.

LE MARQUIS.

Eh! oui, mon cher, eh! oui; c'est comme il faut agir.
Regretter une femme! il en faudroit rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole?
Une vous quitte? Eh bien! une autre vous console.

On se convient? Tant mieux! entiere liberté.
On se déplaît? Bon soir! chacun de son côté.

ÉRASTE.

Vos conseils sont fort bons, et j'en vais faire usage...
(*à Clitandre.*)
Clitandre, je t'attends pour finir ton ouvrage.

CLITANDRE.

Une affaire m'arrête, et je veux l'achever.
Chez Lucile à l'instant je vais te retrouver.

(*Eraste sort.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Ceci pour vous, mon oncle, est un exemple utile;
Quand votre tour viendra, soyez aussi docile.

LE COMTE.

Mon tour ne viendra point, entendez-vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais...
Il faut bien que Julie un jour...

LE COMTE.

Eh! non, jamais:
Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise,
Encor faut-il qu'un jour...

LE COMTE.

Eh! non, son ame est prise;

Son cœur sera constant, le temps le fera voir,
Et j'en crois les sermens que je vais recevoir.
(*Il entre chez Julie.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *riant.*

Les oncles sont plaisans !

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincere :
A la suite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois pour Julie et vous quelque embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin, n'est-ce pas ?
Tant mieux ! nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie ?...

LE MARQUIS.

Eh ! qu'importe ?
Elle n'a point encore eu de scene un peu forte ;
Il la faut aguerrir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin ?

LE MARQUIS.

Non ; sa vocation
L'emporte : la nature en a fait un chef-d'œuvre.
C'est le meilleur esprit ! qui tracasse, manœuvre,

Médit, seme le trouble, aime à tout diviser;
Qui brouilleroit l'état, le tout pour s'amuser;
De révolutions, de conquêtes avide,
Qui voudroit envahir tout l'empire de Gnide.
Son ame est tout à jour, son cœur est un miroir
D'où l'amour disparoît dès qu'il s'est laissé voir;
Petit monstre charmant, lutin indéchiffrable,
Qu'il faudroit étouffer s'il n'étoit adorable;
Qui, blâmant, approuvant, raisonnant au hasard,
Vous étonne, vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois, et sous ma discipline,
De nos cercles brillans ce sera l'héroïne.

CLITANDRE.

Oui, c'est un bon sujet : sans doute elle ira loin.
Mais, dites-moi, quel est l'objet de votre soin?
De vous en faire aimer?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable!
Si de m'aimer deux jours je la croyois capable,
Je l'abandonnerois. J'ai des principes, moi,
Mais solides, constans. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord est d'armer une belle
Contre cent préjugés dont on les ensorcelle.
Ces noms tant répétés de décence, de mœurs,
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs;
Je les livre à la soif de briller et de plaire :

Elles aiment le bruit; oh! je leur en fais faire.
Une scene bruyante amene un autre éclat;
Tantôt c'est un caprice, et tantôt un combat;
On noircit, on caresse, on brouille, on raccommode;
Et, livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi
De braver le public et de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talens merveilleux égalent vos lumieres;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolieres?

LE MARQUIS.

Il faut en convenir, et je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zele est payé.

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre système,
Il n'est point infaillible; et Julie elle-même,
Malgré son naturel et malgré vos talens,
N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ses progrès sont lents.
Depuis un certain temps, certaine retenue
Sur le dernier degré l'arrête suspendue;
Pour atteindre au sommet il ne lui faut qu'un pas :
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.
Oh parbleu! nous verrons. Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer, vaincront sa résistance.
Je leur prête ce soir ma petite maison;
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme d'une autre aime à presser la course;
Et c'est pour les former ma derniere ressource...
La voici.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, CLITANDRE, LE COMTE, JULIE, *entrant en petite-maîtresse, et regardant beaucoup Clitandre pendant toute la scene.*

JULIE, *au Comte, qui lui donne la main.*
Pourquoi non? cela peut s'arranger.

LE COMTE.
Vous m'écrirez?

JULIE.
Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS, *à Julie.*
Vous sortez?

JULIE.
Oui, vraiment. J'ai hâté ma toilette.
Je ne veux pas du Comte épuiser la fleurette :
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.
Ah! madame! les miens
Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS.
Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE, *à Julie.*
Chacun de vos attraits mérite un diadême...
(*au Marquis et à Clitandre.*)
Comme elle est rayonnante!

JULIE.
Il suffit pour un jour...

(*au Marquis.*)

Je sais presque à présent comme on faisoit l'amour
Au temps de mon aïeule... Adieu : je vais en ville.

LE MARQUIS.

Si matin en visite?

JULIE.

Oui, chez une imbécille,
Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer.
Dans la même monnoie, oh! je vais la payer ;
Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice
Où seule... Enfin je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on?

JULIE.

Eh! oui; c'est le meilleur :
Qu'en dites-vous? Je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Eh! mais, oui; ce seroit un service à leur rendre.
Damon, en vérité, devroit être confus;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours... c'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi, j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah! madame, on se dit...

JULIE.

Mon cher Comte, entre nous,

Je doute que jamais je l'apprenne de vous.
(*Elle sort en donnant la main au Marquis et au Comte, et en faisant une révérence à Clitandre.*)

SCENE IX.

CLITANDRE.

Avec quelle finesse elle a tendu le piege!
Vingt regards... pas un mot. Je veux à son manege
Opposer... Mais on vient... C'est Rosette: tant mieux.

SCENE X.

CLITANDRE, ROSETTE.

ROSETTE.

Monsieur, par ordre exprès, ne quittez point ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponse est jolie!
Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure; mais...

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE, *lui montrant un billet.*

Rends ce billet...

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.

Quelque esprit, quelque amour que vous puissiez y mettre,
Tête-à-tête on dit mieux que ne dit une lettre.

CLITANDRE.

Mais, vraiment, ce billet je ne l'ai point écrit;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse;
Mais il n'est pas pour moi. Tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant;
Je le sais bien.

CLITANDRE.

Eh! non.

ROSETTE.

Ciel! quel entêtement!
Je sais son secret.

CLITANDRE.

Soit; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous savez fort mal vivre au moins, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc : vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse ; et je ne puis tarder.

SCENE XI.

ROSETTE.

Oui! c'est donc là le ton de ces gens raisonnables ?
De ces gens qu'on estime ? Ah! qu'ils sont haïssables!
Quel accueil! Par ma foi, les femmes n'ont pas tort,
Quand il s'en rencontre un, de le chasser d'abord.
Heureusement l'espece en est rare, et nos belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice a Julie aussi de s'adresser
A ces gens dont la tête est faite pour penser ;
Dont le cœur froidement réfléchit et médite?
C'est bien fait : elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Mais je n'y comprends rien. Quoi! tout de bon, Clitandre,
Malgré mon ordre exprès, n'a pas voulu m'attendre?

ROSETTE.

Pour la premiere fois, non sans étonnement,
Madame, j'ai vu fuir à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté; ma moindre récompense
Etoit de voir briller la joie et l'espérance:
Souvent avec orgueil j'en admirai l'effet;
Mais sur monsieur Clitandre il a manqué tout net.
Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Voici la lettre...

JULIE.

Comment?

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé l'air, le ton étoit joint...
Vous rougissez, je crois?

JULIE.

L'aventure est nouvelle.

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zèle:
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit;
Il a cru me piquer en rendant cet écrit:
Il veut me voir venir... Oui-dà, cet artifice
Peut-être surprendroit un cœur encor novice;
Mais il devroit me croire assez d'habileté
Pour m'honorer d'un piege un peu moins usité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice ni piege;
Il ne vous aime point, voilà tout son manege.

JULIE.

Il ne m'aime point?

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penses-tu bien?

ROSETTE.

Vous êtes adorable... Oui; mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces goûts bornés et terre-à-terre,
Plongés dans l'épaisseur de leur petite sphere?
Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau:
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage;
Ils n'ont pas pour vous voir les organes qu'il faut;
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente:
Je veux pour quelques jours l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah! quelle trahison!
Ils s'aiment sans votre ordre?

JULIE.

Oh! j'en aurai raison.

ROSETTE.

Quoi! tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zele
Persécute en tous lieux, détruit l'amour fidele,
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis
Vous divisez au loin les cœurs les mieux unis;
Quoi! dans votre maison, et sous vos yeux, madame,
Deux cœurs osent brûler d'une constante flamme?
Armez-vous, combattez, courez les désunir;

Oui, fût-ce votre mere, il faudroit la punir.

JULIE.

Depuis un certain temps, soit orgueil ou franchise,
Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.
Fiere de son héros, elle m'a mille fois
Vanté, sans le nommer, le prix de certain choix...
Que je faisois grand bruit, tandis que d'autres charmes
Captivoient certains cœurs au-dessus de mes armes...
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait
Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet;
C'est ce même Clitandre, ou je suis fort trompée.
Oh! je la punirai de s'être émancipée :
Ce jour même ses tons seront humiliés,
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira; mais les nieces prudentes
Aiment bien mieux tromper qu'humilier leurs tantes.
Consultez-vous : tromper... c'est un plaisir si doux;
Mais je n'approuve pas le second, entre nous.
Clitandre est de ces gens (il a su m'en convaincre)
Qu'il n'est ni glorieux, ni facile de vaincre :
Des préjugés, des tons qui vous sont inconnus...,
De la raison enfin, n'attendez rien de plus.

JULIE.

De la raison, dis-tu? Peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête!
Leur esprit, il est vrai, gendarmé contre nous,
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts;
Nous dédaigne de loin. Sommes-nous en présence?
Un seul geste, un coup-d'œil, un mot de préférence,

Notre juge bientôt réforme ses arrêts :
On veut nous décider; on nous voit de plus près,
On nous voit... vainement on résiste à sa chûte;
Le cœur brûle, tandis que la raison dispute.
Clitandre, par exemple, eh bien ! je mets en fait
Qu'il a secrètement lu dix fois mon billet...
Tu n'as pas pénétré dans son ame surprise?
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise,
Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux;
Mais un mot d'entretien le met à mes genoux.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez, tentez donc l'entreprise.
Il doit être venu sur les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon! tu m'avertiras. Ma tante... Ah! la voici.

(*Rosette sort.*)

SCENE II.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ma niece, comment donc! vous voilà seule ici?
Vos sujets rassemblés, et pleins d'impatience,
Murmurent hautement d'une si longue absence.
Julie, allez régner. Un peuple tout entier
Attend, et devant vous se vient humilier;
A son empressement ne soyez point rebelle:
Vénus s'honoreroit d'une cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux et nombreux, j'en conviens;

Mais mon aimable tante aime à cacher les siens :
Contente de régner sur un cœur sans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc! sur un cœur, moi, je prétends régner?

JULIE.

Je voudrois le connoître afin de l'épargner...
Car si j'allois lui plaire?... Allons, en confidence,
Dites... J'ai mes raisons.

ORPHISE, *à part.*

Elle est folle, je pense!

(*à Julie.*)

Va, remplis l'univers de tes succès brillans,
Etale ton esprit, ton savoir, tes talens.
Si j'aimois, ma fierté te mettroit à pis faire :
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah! vous me défiez! je ne réponds de rien.
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ORPHISE.

Je ris de sa menace; et son humeur trop vaine
Dans les nœuds qu'on lui tend l'embarrasse et l'entraîne :
J'ose tout espérer.

SCENE IV.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ah! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux :
Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage.
On va pour vous gagner mettre tout en usage.
Voyez-la : profitez d'un instant si flatteur,
Et de sang-froid sondez le chemin de son cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre;
Le renvoi du billet, le refus de l'attendre,
Dont vous m'avez instruite, ont par leur nouveauté
Si puissamment surpris son esprit agité
Que, fuyant de sa cour la cohue ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire,
Tenant avec Rosette un comité secret;
Et, sur ce que j'ai vu, vous en étiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'est pas temps encor d'écouter l'espérance.
De grace affermissez plutôt ma résistance :
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour
Est inconstant, perfide, incapable d'amour,
Qui, joignant contre moi les attraits à la ruse,
Va rire si j'échappe, et me perd s'il m'abuse.
Avec ces sentimens, qu'il me faut inspirer,
Assez de coups encor me restent à parer.
J'y ferai de mon mieux, et j'ose bien vous dire
Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

SCENE V.

CLITANDRE, ORPHISE, ROSETTE.

ORPHISE.

Paix... J'aperçois Rosette.

ROSETTE, *à part.*

Ah! le voilà venu.

ORPHISE, *à Rosette.*

Veux-tu me parler?

ROSETTE.

Moi? Nou; mais...

ORPHISE.

Que cherches-tu?

ROSETTE.

Rien... Mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût;
Et sans moi d'ordinaire elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui; mais dans un instant...

ORPHISE.

Que fait-on?

ROSETTE.

Les parties
Dans les regles de l'art viennent d'être assorties..
A l'ombre d'un faux jour, les belles, par nos soins,

De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins;
Les laides, au contraire, en face des croisées,
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amans dos-à-dos, aux deux bouts du logis,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis.
Pour madame, elle a pris, après mainte épigramme,
Deux seigneurs les mieux faits, et la plus laide femme.
Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir;
Du magique reflet calculant le pouvoir,
Elle a si prudemment distribué les places
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces,
Tandis que, par l'effet du même arrangement,
Elle est vue et se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE, *à Clitandre.*

Et verra-t-on monsieur?

CLITANDRE, *à Orphise, apercevant venir quelqu'un.*

Voici quelque visite.

ORPHISE.

Tant pis.

ROSETTE.

Elle est pour nous.

SCENE VI.

CLITANDRE, LE COMTE, ORPHISE, ROSETTE.

ROSETTE, *au Comte.*

Venez, on vous attend.

LE COMTE, *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend; car dans un autre instant
J'aurois à vous parler d'une affaire importante;
Mais quand la niece attend on peut quitter la tante.

ROSETTE.

Venez donc.

LE COMTE, *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre : serviteur.

(*il entre chez Julie avec Rosette.*)

ORPHISE.

Il ne jouira pas long-temps de sa faveur.
Je rentre aussi.

(*Elle entre chez Julie.*)

SCENE VII.

CLITANDRE.

Je tremble, oh! oui, je suis sincere,
Je connois le danger; puissé-je m'y soustraire!

SCÈNE VIII.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Mais rien n'est si galant que votre procédé.
Ah! qu'en un autre temps je vous aurois grondé!
Passons : pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépends du moment, et celui-ci m'amuse;
Car, voulant vous parler, vous sachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu.
Il est au désespoir... Je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux Comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux Comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais, de grace, pourquoi me nommer son rival?
Il vous aime, dit-on?

JULIE.

Sans doute. Et vous?

CLITANDRE.

Madame...
Jamais...

JULIE, *avec gaieté.*

Ah! vous voulez déguiser votre flamme;
Vous voulez m'adorer sans que j'en sache rien?
Eh! cessez d'affecter ce modeste maintien.

Vous m'aimez, tout est dit... Eh bien! mon cher Clitandre,
D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre.

CLITANDRE, *étonné.*

Tout est dit? Permettez...

JULIE.

Allons, regardez-moi;
Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Eh bien donc?

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout?

CLITANDRE.

Les beaux yeux! la charmante figure!

JULIE.

Fort bien! continuez.

CLITANDRE, *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *gaiement.*

Non, non, vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.
Vous m'aimerez, monsieur, vos soins sont superflus.

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense?

JULIE, *minaudant.*

Mais... vous pouvez compter...

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance;

Je le sais. Répondez, de grace, à votre tour:
Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour

JULIE.

La belle question!

CLITANDRE.

Il est bon que je sache
Quelle idée à ce mot parmi vous on attache:
Car vous le présentez ici sous un aspect,
D'une aisance, d'un ton qui m'est un peu suspect;
Et je ne voudrois pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment! en est-il deux? Il est, je crois, par-tout
Tel que nous le sentons; consonnance de goût,
Union d'agrément, habitude amusante,
Qu'un caprice détruit et qu'un coup-d'œil enfante;
Le ressort, le lien de la société,
Qui d'objets en objets voltige en liberté;
Qui, pour briller au jour, a quitté les ruelles,
Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses ailes.

CLITANDRE.

Je meurs si j'entends rien à tout ce jargon-là!

JULIE.

Eh! mais...

CLITANDRE.

Quoi! vous croyez que l'amour soit cela?

JULIE.

Oui vraiment; aujourd'hui l'on n'en connoît point d'autre:
Arrangeons-nous pourtant; voyons quel est le vôtre?
Détaillez-moi...

CLITANDRE.

Le mien, toujours mal défini,
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti;
Et, sans vous offenser, je présume, madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une ame.

JULIE.

Ah! vous m'allez vanter cet être suranné,
De mysteres, de pleurs, d'ennuis environné;
Ce tyran des plaisirs de nos antiques belles
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fideles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour;
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour.
Clitandre, croyez-moi, suivez cette méthode;
Elle est plus usitée et beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié!
Vous vous rendez enfin?

CLITANDRE, *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié.

JULIE.

Qui! moi, faire pitié?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais, Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre:
Sans trop d'orgueil j'ai cru, jusques à ce moment,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi, c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre;
Car enfin ce bonheur que vous venez de peindre,
Examinez sa source et pesez sa valeur;
Il est dans votre tête, et non dans votre cœur.
Dans la foule et le bruit une bouillante ivresse
De l'erreur à l'excès guide votre jeunesse;
Au milieu des travers, des écarts, des éclats,
Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin? l'indulgente nature
Les a mis près de vous dans leur juste mesure;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

JULIE.

(*à part.*) (*à Clitandre.*)
Mais vraiment, il raisonne! A merveille, Clitandre!...
A vos discours pourtant je ne saurois me rendre:
Car enfin ces plaisirs à moi me semblent doux;
Je les sens; j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi! tant pis pour vous.

JULIE.

Ah! grace pour celui de briller et de plaire:
Tout autant que la vie il nous est nécessaire;
Et j'aimerois autant me passer de beauté
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.
Là, descendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaisir doit enivrer son ame,
Quand d'un cercle brillant les vœux et les regards
Sur elle concentrés tombent de toutes parts;

Quand sur mille témoins de sa toute puissance
Elle verse l'amour, le dépit, l'espérance :
Elle parle, l'éloge aussitôt retentit ;
Elle jette un coup-d'œil, on espere, on pâlit ;
Autour d'elle à son gré tout s'émeut, tout s'arrête ;
Elle forme un orage, ou calme une tempête ;
De mille passions elle excite les flots :
Tous les cœurs sont troublés ; le sien reste en repos.

CLITANDRE.

Le sien reste en repos ? l'aimable perspective
Que vous nous présentez ! Quoi ! l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh ! vous ne passez rien ; allez-vous quereller ?
Je dis que c'est pour nous un besoin de briller.

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y consens ; et laissez-moi, madame,
Chercher d'autres plaisirs inconnus à votre ame :
Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,
Des appas, des vertus, c'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modele.

CLITANDRE.

Parmi vous de l'amour ?

JULIE.

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends ; de cet amour voltigeant, cavalier,
Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier ?
Non, j'ai le goût vulgaire ; et cet amour, madame,
Est trop de qualité pour entrer dans mon ame.

De vos doctes leçons je ne puis essayer :
En donnant tout mon cœur j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous la fadeur pastorale ;
Mais je hais encor plus le bruit et le scandale :
L'honnête me suffit ; et, dût-on me blâmer,
J'estime ce que j'aime, ou je cesse d'aimer.

JULIE.

Vous voulez me piquer ? je ne prends point le change ;
J'ai mon projet en tête, et rien ne me dérange.
Voyons-nous plus souvent ; vous êtes fait pour nous :
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

SCENE IX.

CLITANDRE, LE MARQUIS, LE COMTE, JULIE.

LE COMTE, *à Julie et à Clitandre, les surprenant.*
Parbleu ! je m'en doutois.

JULIE, *riant.*
Quoi ! tout de bon, cher Comte ?

LE COMTE.
Cher Comte !... Déloyale ! Ah ! rougissez de honte.

JULIE.
Moi, rougir ?

LE MARQUIS, *au Comte.*
Eh bien donc ! mon oncle, qu'avez-vous ?

LE COMTE.
Laissez-moi.

LE MARQUIS.
Quoi ! déja de l'aigreur, du courroux !

LE COMTE.

Oui, ventrebleu!

LE MARQUIS.

Mon oncle....

LE COMTE.

Oh! ne vous en déplaise,
Mon neveu, laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est pas bien. Eh! que vous a-t-on fait?

LE COMTE.

(*Montrant Julie.*)
Le plus damnable tour!... Tantôt sur son billet
J'arrive... en minaudant la perfide m'appelle :
« Cher Comte, je reviens; prenez mon jeu, dit-elle. »
Je le prends comme un sot; et pendant ce temps-là
(*Montrant Clitandre.*)
On vient faire l'amour à monsieur que voilà.

LE MARQUIS, *riant.*

Tout de bon?

LE COMTE.

Oui, morbleu!

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

Le tour est impayable!

LE COMTE.

Peste l'impertinent!

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux.

LE COMTE.

Au diable l'étourdi!

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici :
Allons, modestement prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage!
Et je me vengerai d'un si sanglant outrage...
Toujours en l'air, toujours trahissans et trahis,
Faites un monde à part, et soyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une coquette
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.
(*Il sort.*)

SCENE X.

CLITANDRE, LE MARQUIS, JULIE.

JULIE.

Sa colere est brutale.

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,
D'honneur.

CLITANDRE, *à Julie.*

Madame a dû s'en amuser aussi?

JULIE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me surprendre:
En moins d'un jour Eraste, et mon oncle, et Clitandre!
C'est aller au plus grand... Mais Clitandre, entre nous,
Est trop neuf dans le monde, et peu digne de vous.

Je veux le présenter à notre Présidente;
Après, votre union sera bien plus décente.

JULIE.

(*Montrant Clitandre.*)
Laissez là vos projets... Monsieur est occupé;
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé:
Il soupire, il adore...

LE MARQUIS.

Et qui donc?

JULIE.

Une belle
(*à Clitandre.*)
Qui sans doute l'attend... Venez, amant fidele.

CLITANDRE.

Non, je ne puis...

JULIE, *au Marquis.*

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame, en ce moment...

JULIE.

Suivez-moi, je le veux.
(*Clitandre lui donne la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Eh bien! mon cher Clitandre, est-ce en vain que j'espere,
Et ma Julie encor peut-elle vous déplaire?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que, fuyant à propos,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos.
Votre niece m'attaque avec trop d'avantage;
Et risquer tout pour rien n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE.

Clitandre, vous rêvez?

CLITANDRE.

Non, c'est la vérité;
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc! l'aimeriez-vous?

CLITANDRE.

Je ne sais; mais, madame,
Je ne veux plus avoir à disputer mon ame.

Le dangereux objet! Et quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté!
Son manege attrayant vous tourne, vous épie,
Applaudit quelquefois, plus souvent contrarie :
Elle vous fuit, vous cherche, et s'apaise, et s'aigrit;
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit.
Unissant avec art le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite et son œil vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid :
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,
Elle enchante, ravit; tantôt douce et naïve,
Sa grace au fond du cœur porte le sentiment.
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement;
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture
Prennent l'expression de la simple nature.
Oui, madame, vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'étoit qu'un jeu, qu'un amour imité;
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude;
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé,
Et même en ce moment à peine est-il calmé.

ORPHISE.

Oui; pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes:
Elle s'est présentée avec toutes ses armes,
Elle vous a traité comme un digne ennemi;
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature.
Sa vanité parloit, vous en sentiez les coups;

Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous :
Elle s'en indignoit bientôt ; mais sa colere
N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincere.
Ce choc de sentimens, cet art si compliqué,
Supposez-la sensible, et tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, madame, je vous prie :
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez-vous-en à moi.
Son penchant se déclare ; et c'est de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connois ; mes soins l'ont tant étudiée !
A-t-elle pu cacher ses mouvemens confus ?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus ?
Quand de vos entretiens j'abrégeois l'intervalle,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale ?
Quand, tout-à-l'heure encor, je vous ai fait sortir,
Son dépit à mes yeux s'est-il pu démentir ?
De notre tête-à-tête à présent inquiete,
Elle hâte son monde, et presse la retraite ;
Un instant va la voir arriver sur nos pas :
Qu'est-ce que de l'amour si cela n'en est pas ?
Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serois-je la victime ?...
La fuir... Il n'est plus temps... Ah ! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jeté !
Aidez-moi donc du moins.

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête.
Tourmentez bien son cœur; j'attaquerai sa tête.
Servons-nous de son art : en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.
Critiquez, exigez, fatiguez sa souplesse;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse :
C'est un puissant mobile, et son cœur est à nous,
Si nous venons à bout de le rendre jaloux...
La voici ; commençons.

SCENE II.

ORPHISE, JULIE, CLITANDRE.

ORPHISE, *à Julie, en feignant beaucoup d'embarras.*

Comment! c'est vous, ma niece?
J'ai cru que...jusqu'au soir...La foule qui vous presse...
S'est bien vîte écoulée.

JULIE, *riant à moitié.*

Ah! ma tante! en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas sitôt? J'ai de bons yeux.

ORPHISE.

Moi, ma niece!... Pourquoi?... Je parlois à Clitandre.

JULIE.

Eh oui! vous lui parliez; vous aimez à l'entendre :
Rien n'est si naturel... Mais quelqu'un m'a conté
Que d'un objet nouveau son cœur étoit tenté :
Prenez-y garde au moins, et ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon, bon! tous ces discours sont des bruits téméraires.
J'estime fort Clitandre, et tu le sais fort bien.
Heureuse qui possede un cœur tel que le sien!

JULIE.

Vraiment, c'est un trésor!

ORPHISE, *d'un air affectueux.*

Oui, ma chere Julie!
Pour l'amour de ta tante aime-le, je t'en prie.
(*Elle sort.*)

SCENE III.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Pour l'amour de ma tante il faut donc vous aimer?

CLITANDRE.

Oui, madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer;
Je vous eusse adoré beaucoup plutôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est temps encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre
A quelle occasion cet ordre m'est donné?
Il seroit trop plaisant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné!... Quoi, madame?

JULIE.

Oh! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sottise :
Ses amis devroient bien lui faire envisager
Qu'à son âge il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encore.

JULIE.

Oui, oui, pour une tante;
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente!...
Car, vous en conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
Pour moi, je l'avouerai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de beautés que le temps ne détruise;
Je le sais : cependant, en honnête mari,
J'ai mon système, moi; système assez hardi,
J'en conviens : par exemple, Orphise est fort aimable,
Et le sera long-temps; car elle est estimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment :
Belle, mais sans orgueil, à d'autres soins livrée,
A cesser d'être jeune elle s'est préparée;
Aux nobles sentimens elle a formé son cœur,
Et pour son caractere elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumieres;
Elle a même accueilli des vertus roturieres,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité!
Après un certain temps que l'hymen nous éprouve,

La beauté perd, dit-on; tout cela se retrouve.
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus et deux graces de moins.

JULIE.

Etre jeune!... être belle!... oui, c'est un double crime
Dont...

CLITANDRE.

Non; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté de tout temps soumit tout à ses lois,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits;
Mais sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler!
Mais pour vous plaire à qui faut-il donc ressembler?

CLITANDRE.

A vous, madame.

JULIE.

A moi?... Le compliment m'honore;
Mais dans un autre temps il eût mieux fait d'éclore.
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun temps il ne pouvoit blesser;
Ce ton de dignité m'annonce le contraire;
Soit.

JULIE.

Avec ces façons aspirez-vous à plaire?
Vous auriez très grand tort. La contradiction,
L'esprit guindé, l'humeur, sont mon aversion;
Et c'est tout ce qu'en vous, monsieur, j'ai vu paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillés?

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien! sur votre cœur je n'avois qu'à compter!

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatienter.

CLITANDRE.

Moi?... Vous vous amusez; j'en prends ma part.

JULIE.

Courage!
Vous m'indignez, au moins!... Votre air, votre langage,
Tout conspire, monsieur, je vous le dis tout net,
(*minaudant.*)
A vous faire haïr... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Bon! ce n'est rien encore; et si jamais, madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon ame,
Vous essuieriez vraiment bien d'autres vérités.
Mon esprit est pétri de contrariétés,
Je vous en avertis. Ce qu'en vous on admire
Seroit précisément l'objet de ma satire.
Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but à but, restons sans intérêt.

JULIE.

Eh quoi! ma façon d'être est donc bien haïssable?

CLITANDRE, *d'un ton pénétré.*

Non... il ne tient qu'à vous de devenir aimable...
Mais vous le seriez trop en suivant mes avis.

Continuez plutôt; gâtez cent dons exquis;
Vous-même de nos cœurs armez la résistance,
Et de vos propres mains bornez votre puissance;
De la nature en vous défigurez les traits,
D'un attirail sans fin surchargez ses attraits;
Du bon sens, du plaisir conjurez la défaite;
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite:
C'est fort bien fait à vous: je dois le souhaiter,
Et quel cœur sans cela pourroit vous résister?

JULIE, *embarrassée et sérieuse.*

Quoi! sérieusement, vous me trouvez à plaindre?

CLITANDRE.

Très sérieusement. Incapable de feindre,
J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE, *plus gaie.*

Pour devenir aimable, eh bien! que faut-il faire?

CLITANDRE.

Vous me le demandez! Vous n'êtes pas sincere:
Le cœur vous le diroit si vous l'écoutiez bien;
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire,
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

SCENE IV.

JULIE, CLITANDRE, LE MARQUIS.

(*Le Marquis, dans le fond, les écoute un moment.*)

CLITANDRE, *à Julie.*

Moi seul?

JULIE.

Assurément. Ce que vous m'avez dit
Me frappe, et je prétends en faire mon profit.

CLITANDRE.

Vous ne feriez pas mal... Mais bon! c'est une adresse.
Pensez-vous tout cela?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE, *avec émotion.*

Ah, traîtresse!
Vous voilà.

JULIE, *très tendrement.*

Qu'avez-vous?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,
Ce ton...

JULIE.

Que savez-vous s'il ne part pas du cœur?

CLITANDRE, *hésitant.*

Je sais que contre vous il est bon d'être en garde.

(*le Marquis éclate de rire.*)

JULIE, *étonnée, au Marquis.*

Que faites-vous donc là, Marquis?

LE MARQUIS.

Je vous regarde,
(*à Clitandre.*)
J'écoute et j'applaudis... Eh bien! tu conviendras
Qu'on ne peut mieux jouer ce que l'on ne sent pas?
C'est pousser le talent jusques à l'excellence.
Quel air de sentiment, de vérité, d'aisance!
Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur,
C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur.
(*à Julie.*)
Parbleu! vous l'avez mis à deux doigts de sa perte.

JULIE, *à demi-déconcertée, et finissant par rire.*

Ne me louez pas tant, cela me déconcerte...
J'étois en train d'aimer... Cela se gagne, au moins.

CLITANDRE.

Et vous ne savez plus aimer devant témoins?

JULIE, *minaudant.*

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne pas le dire?
(*à Clitandre.*)
Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyre;
Habitude, et rien plus... et sa bouche et ses yeux
N'ont jamais su que dire : « Aimez-moi; je le veux. »
C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente
S'échappe à volonté.

CLITANDRE.

La remarque est savante.

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est.

JULIE.

Oh! taisez-vous, Marquis :
Convient-il que par vous mes secrets soient trahis?
Quoi! si j'ai des raisons pour engager Clitandre,
S'il en a pour m'aimer...

LE MARQUIS.

J'en ai pour le défendre.
Ecoutez-moi, tous deux... toi, Clitandre, sur-tout.
Que vas-tu faire? avec de l'esprit et du goût,
Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde.
Posons le fait : Julie, après t'avoir joué,
Te livrera par-tout comme un homme échoué;
Nos belles apprendront ta ridicule histoire;
Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire?
Quelle femme osera subir ton déshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur?
Tu n'en trouveras point; je te le dis d'avance :
Ceci, comme tu vois, est de grande importance.
Julie est, entre nous, trop habile pour toi;
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Eh! ne peut-on savoir à qui monsieur le donne?

LE MARQUIS.

A la digne Baronne. Oh! la bonne personne!
Au plus léger discours d'abord elle prend feu,
Et ne vous laisse pas le temps du désaveu.
A la célérité dont sa flamme s'annonce,

Avant que d'y penser vous avez fait réponse.
De toute autre on pourroit détailler les exploits;
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix.
Un effet malheureux s'attache à son mérite :
Jamais on ne la prend, et toujours on la quitte...
(à Clitandre.)
Voilà du bon, du sûr, où tu n'échoueras pas :
Par degrés à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise !...

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise,
Et notre Présidente ?... Ah ! j'oubliois, vraiment :
J'ai donné ta parole, ici, dans ce moment...
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE, *à Julie.*

Pour parvenir à vous la route est détournée;
Mais, puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la.
Pour gagner votre cœur...

JULIE, *piquée.*

Ah ! vous l'avez déja.
(montrant le Marquis.)
Votre docilité pour ses avis m'enchante !...
(riant, au Marquis.)
Bon ! il n'en sera rien. Il adore...
(Clitandre jette un coup-d'œil à Julie.)

JULIE, *rencontrant le regard de Clitandre, à part.*

Imprudente !
Taisons-nous.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! parbleu! j'aime la nouveauté.
De la discrétion? Qui? vous, de la bonté!
Fi donc! point de quartier. Sans gêne, sans scrupule,
Il faut, dès qu'il paroît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'amour est celui qu'il faut moins épargner,
Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi? Je l'en défie!

CLITANDRE, *au Marquis.*

Eh! Marquis, à quoi bon cette plaisanterie?
(*à Julie.*)
Rassurez-vous, madame: oui, malgré vos attraits,
On peut vous desirer; mais vous aimer! jamais.
C'est là le résultat, je crois, de vos usages;
C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages,
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.
(*Il sort.*)

SCENE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Ce Clitandre est maussade!

LE MARQUIS.

Eh! point trop; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal.

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne
Le sentiment, le cœur...

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Eh bien! laissons-le aimer;
Que vous importe?

JULIE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux... Oh! ça, Julie,
Je vous ai pour ce soir mise d'une partie:
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, et lui donnons Floris.

La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente; et nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant;
Qu'en pensez-vous?

JULIE.

Oui-dà! le tour est amusant.
Je veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh! non pas: point de tante.
Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante?

JULIE.

Mais la décence...

LE MARQUIS.

Encore! on n'y peut plus tenir;
Et ce terme est ignoble à faire évanouir.
Laissez là pour toujours et le mot et la chose.
Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose?
Par un début d'éclat vous nous éblouissez;
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez:
« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine;
« Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne. »
Point, ce sont des égards, de la discrétion;
Une tante par-tout qui nous donne le ton:
Après six mois d'épreuve on dit décence encore;
Oh, parbleu! finissez, ou je vous déshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat; et qu'en attendant mieux,

SCENE VI.

JULIE.

La leçon du Marquis n'est pas édifiante.
Moi, brouiller deux époux, et rompre avec ma tante!
Cette double noirceur n'émeut point mes desirs.
Hier encor pourtant c'étoient là mes plaisirs...
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule?...
Quelle misere!... Eh mais! ma crainte est ridicule.
C'est le monde, après tout, que ces malices-là...
J'ai beau faire, une voix se fait entendre là...
N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte?...
Cela se pourroit bien... Mon cœur balance et flotte...
Non, il n'est pas content. Pour le calmer faisons
Ce que je n'ai point fait encor, réfléchissons.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ROSETTE.

(*Julie est très agitée dans cette scene.*)

ROSETTE.

Vous paroissez enfin! vous m'avez alarmée.
Pourquoi donc si long-temps demeurer enfermée?
On vous attend par-tout; et seule en un réduit,
Sans livres, sans papier, vous attendez la nuit!
Quel prodige a causé cette humeur solitaire?

JULIE.

Sais-tu depuis tantôt ce que je viens de faire?
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir! vous?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et, de grace, sur quoi?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.
Bon! c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non, indécise, errante,
Et d'idée en idée...

ROSETTE.

Ah! madame, entre nous,
Cela ne vous sied point. J'aperçois du courroux,
De l'aigreur...

JULIE.

Que veux-tu? c'est ce maudit Clitandre.
Qu'on ne m'en parle plus, au moins! Je vais le rendre
A ma tante.

ROSETTE.

A propos, en est-ce fait? Son cœur
Est à vous? Son amour doit être une fureur;
Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.
A-t-il été bien sot en vous rendant les armes?

JULIE.

Oui; nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment...

JULIE.

Oh! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE.

Est-ce que le succès?...

JULIE.

Eh bien! ma bonne tante
Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante?
Je la devine.

ROSETTE.

Eh quoi?

JULIE.

C'est son Clitandre encor:
Elle craint que je n'aille envahir son trésor...
Le beau trésor!...Un homme!Oh! j'ai repris mes forces.
Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces,
Impitoyablement leur plaire, les charmer,
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.
Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire,
Je l'humilierai tant!

ROSETTE.

Vous êtes en colere?

JULIE.

Oh! oui, je suis piquée.

ROSETTE.

Eh! madame, pourquoi?

JULIE.

Mais ma tante, à propos, je ris de son effroi.
Qu'une tête de femme aisément se démonte!

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

En vérité, mon sexe me fait honte...

Mais je le vengerai... Reprenons nos plaisirs,
Et faisons-nous un jeu d'irriter les desirs,
De les tromper, de rire, en faisant le supplice
Des cœurs qui de leurs feux me voudront voir complice;
C'est là le vrai bonheur, et je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais depuis fort long-temps vous goûtez ce plaisir :
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible?

JULIE.

Oh! pourquoi?...Je ne sais... mais ma tante est visible.

ROSETTE.

Elle vient : croyez-moi, rendez-lui son héros.

(*elle sort.*)

JULIE.

Qu'il l'adore à jamais, et nous laisse en repos.

SCENE II.

ORPHISE, JULIE.

JULIE, *affectant de la gaieté.*

Ah! je vais donc savoir le secret de ma tante;
Je brûle dès long-temps d'être sa confidente.
Traitons ceci gaiement... Vous soupirez, je croi?
C'est affaire de cœur. Allons, nommez-le moi.

ORPHISE.

Il n'est pas temps encor... Mais, ma chere Julie,
Je crains de t'affliger...

JULIE.

Pourquoi donc, je vous prie?

M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes sujets?
Quitte à rendre : achevez toujours, à cela près.
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.

Ma niece,
Tu ne saurois pour toi douter de ma tendresse;
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop su mériter.
Mais, ma chere Julie, enfin, quoique je t'aime,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même;
Ainsi quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que dès demain peut-être il faut nous séparer.

JULIE.

Nous séparer! qui, nous?

ORPHISE.

Oui, ma niece.

JULIE, *riant à demi.*

Ah! ma tante...
Mais réfléchissez donc... Vous êtes effrayante!
Vous, à qui je dois tant? vous, dont l'œil et le soin
Ont su me garantir...

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon Dieu! j'en ai besoin plus que jamais peut-être.
A mon âge le monde est un terrible maître.
Votre absence est déja peut-être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelque égarement.
Ne me le cachez point : si j'ai pu vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ORPHISE.

Toi, me déplaire?

JULIE, *malignement.*

Eh mais!... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus!

JULIE.

Tenez, pour le cacher vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore...

JULIE.

Vous feignez. Je sais ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins c'est sans que je le sache.

JULIE, *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat?

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état,
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez...

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je.

JULIE.

Comment! vous marier?

ORPHISE, *riant à demi.*

Oui... cet aveu t'afflige?

JULIE, *baissant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux?

Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux;
Et c'est presque en avoir que savoir le connoître.

JULIE, *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître!

ORPHISE.

Un maître! y penses-tu? Non, non, j'ai mieux choisi:
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami,
Un cœur noble, sensible, un esprit doux, affable,
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable,
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné,
Qui, content de l'état auquel il s'est borné,
A voulu ne devoir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence;
Un homme rare enfin : toi-même assurément,
Quand tu le connoîtras, m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom?

ORPHISE.

C'est un secret pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, sans doute vous adore?

ORPHISE, *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur;
Il m'estime beaucoup; il connoît tout mon cœur,
Il en paroît content. Adieu. J'ai quelque affaire.
Cet aveu me pesoit quoiqu'il fût nécessaire :
Tandis qu'un digne époux va borner mes desirs,
Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.

(*Elle examine, en s'en allant, Julie consternée.*)

SCENE III.

JULIE.

C'est ce Clitandre... Eh quoi! son idée ennuyeuse
Me poursuivra par-tout?... Non, je suis furieuse;
Ce maudit homme est né pour me désespérer.
Et ma tante, à son tour... pour me contrecarrer,
Qui se jette à sa tête... Oh! doucement, Orphise,
Je vous empêcherai de faire une sottise:
Il ne vous aime pas, et vous le savez bien.
C'est une charité de rompre ce lien;
(*appelant.*)
Je m'en charge, et bientôt... Rosette, holà, Rosette!

SCENE IV.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Eh bien! que vous plaît-il?

JULIE.

Que sais-je?

ROSETTE.

La toilette?
Sortez-vous?

JULIE.

Laisse-moi. Je suis au désespoir!

ROSETTE.

Comment donc? Quel chagrin?

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, madame?

JULIE.

Ni lui, ni personne.

ROSETTE.

Eh! madame,
Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre ame?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler :
J'ai le cœur oppressé... je ne saurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler... Ceci redouble mes alarmes.

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort, certainement.
Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Eh! que vous a-t-il fait?

JULIE.

Il m'enleve ma tante.

ROSETTE.

Un rapt! Ah! juste ciel! l'affaire est importante;
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enleve? Il a séduit son cœur,
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah! tant mieux! la chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête?

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête...
Mais non... le repentir me les rendra tous deux.
Bientôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs feux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques,
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort,
Et m'appeler en tiers pour maudire leur sort.
Je les attends; sur-tout cet orgueilleux Clitandre
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre
(*à part.*)
A devenir aimable... Ah! mon oncle, tout doux!
Oui, je le deviendrai... pour un autre que vous :
Vous verrez clair alors dans votre ame inquiete,
Et pour votre tourment je veux être parfaite.

ROSETTE.

Ah! je vous reconnois.

JULIE.

Je ris de la douleur
Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

SCENE V.

JULIE, ROSETTE, UN LAQUAIS.

JULIE, *au laquais.*

Qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur Clitandre.

ROSETTE, *à Julie.*

Attendez, laissez faire;
Je m'en vais le traiter...

JULIE.

Non, qu'il entre au contraire.

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers.

(*elle sort avec le laquais.*)

JULIE.

Mais, vraiment,
On me croiroit quittée au tour que cela prend...
Oh! je le préviendrai : mon bonheur le ramene,
Et de ses procédés il va subir la peine.

SCENE VI.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE, *avec hauteur et ironie.*

Quoi! sitôt de retour? Je ne l'espérois pas.
Seriez-vous donc déja digne de mes appas?
Jusque-là vous deviez éviter ma présence,
Et c'étoit m'annoncer une assez longue absence.
Voyons; instruisez-moi de vos succès brillans.

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talens.
Je venois...

JULIE.

Avouez, mon cher monsieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,
Vous avez cru tantôt pousser mon cœur à bout,
M'inspirer du desir pour cette rare estime
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime :
Le dessein étoit grand, et j'ai vraiment regret
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet;
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire,
Que savoir raisonner ce n'est pas savoir plaire.

CLITANDRE, *à part.*

Son ton est bien changé! Qu'est-ce donc qui l'aigrit?...
(*à Julie.*)
Madame, c'est toujours ce que je me suis dit.

JULIE.

Quoi! vous vous seriez dit que, par pur badinage,

Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage?
Que dans vos procédés, toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs?
Que de vos argumens l'énergie et la suite
M'a beaucoup amusée, et ne m'a pas séduite?...
Non, malgré la raison et tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là.
Moi, je vous le devois pour éclaircir votre ame,
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflamme,
Et pour vous empêcher de caresser l'erreur
Qui pourroit vous flatter d'avoir touché mon cœur...
Eh quoi! de l'embarras?...

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse.
Cette témérité, dont ici l'on m'accuse...
N'est pas bien avérée.

JULIE.

Oh! niez, j'y consens :
Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prends.

CLITANDRE, *à part.*

Elle m'accablera : songeons à nous défendre...
(*à Julie.*)
Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre?...
Eh! non, je l'attendois : ce sont là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux.

JULIE.

Vous croyez?...

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,
Ce courroux, ce dépit, sont toutes impostures?

JULIE.

Mais, monsieur, je vous dis...

CLITANDRE.

Bon! bon! ne feignez plus,
Et riez avec moi de vos efforts perdus.
Ne vous lassez-vous pas d'être toujours la même?
Eh! pour vous faire aimer, faut-il du stratagême?

JULIE, *outrée.*

Du stratagême? Eh! mais... où donc en voyez-vous?
Non, jamais à tel point je ne fus en courroux.
Monsieur, soyez bien sûr que ruse ni finesse
Ne veut surprendre ici votre chere tendresse;
Que mes yeux, mon cœur, tout conceurt à démentir
Ce prétendu dessein de vous assujettir.
M'entendez-vous enfin?

CLITANDRE, *tendrement.*

Dangereuse Julie,
Combien par ce courroux vous êtes embellie!
Combien sa véhémence ajoute à vos appas!

JULIE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis.

CLITANDRE, *soupirant.*

Non, vous ne m'aimez pas.
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire,
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, monsieur! Qui vous en a chargé?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé.
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable.
L'amour, vous le voyez, l'auroit rendu coupable;
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié.
La mienne, désormais sincere et de durée,
Même en dépit de vous, vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, monsieur, dois-je à votre bonté?

CLITANDRE.

Eraste, qui tantôt dans sa vivacité
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage,
Enfin par mes conseils est devenu plus sage.

JULIE.

Et qu'en vouloit-il faire?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE, *effrayée.*

D'imprimer?... Ah! monsieur!

CLITANDRE, *lui rendant un paquet de lettres.*

Il s'est laissé calmer.
Les voici.

JULIE.

D'imprimer!...

CLITANDRE.

Il vous écrit, je pense.

JULIE, *ouvrant une lettre séparée des autres.*

Voudroit-il excuser une telle impudence?

(*lisant.*)

« Je ne sais si vous remercierez beaucoup Cli-
« tandre du prétendu service qu'il croit vous rendre
« en m'empêchant d'imprimer vos lettres... »

(*interrompant la lecture.*)

Quel monstre!

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE, *continuant de lire.*

« Le public auroit sans doute applaudi à la légè-
« reté de votre style, à l'agrément de vos expres-
« sions; et vous auriez obtenu par mon moyen une
« célébrité rare et prompte, à laquelle vous semblez
« aspirer, et dont sa maladresse vous prive encore
« pour quelque temps. »

(*après avoir achevé de lire.*)

Les hommes sont affreux!

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux :
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh! j'en suis bien certaine, et je vous rends justice.
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs;
Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y pensez-vous?

JULIE.

Pour m'être trop livrée...
Ah! Clitandre, un éclat m'auroit désespérée...
J'en tremble encor. Comment pourrai-je m'acquitter?

SCENE VII.

CLITANDRE, JULIE, LA PRESIDENTE, LE MARQUIS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à la Présidente, à la porte.*
Madame, on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE, *gaiement.*
Tu veux me résister?

LE LAQUAIS.
Madame, je vous dis...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant et entrant.*
Eh! laisse-nous, de grace.
(*Le laquais sort.*)

SCENE VIII.

CLITANDRE, JULIE, LA PRESIDENTE, LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE, *allant à Julie.*
Avant de la gronder il faut que je l'embrasse...
Qu'elle est bien! quel éclat! quelle fleur de beauté!
Mais, ma chere, il y faut joindre un peu de bonté.
Il est des procédés que l'on doit se défendre.
Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre,
J'en reçois les honneurs, je l'attends bonnement;
Et lui seul est admis dans votre appartement:
Vous vous en emparez, sans le dire à personne;

Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne,
Vous attirez à vous ses soins et son amour :
Mais c'est là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE.

Comment donc?

LE MARQUIS, *à Julie.*

En effet, cela n'est pas honnête ;
Car enfin à quoi bon ces petits tête-à-tête?
Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir ;
Mais madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colere ;
Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS.

Oui, voilà le mystere.
Quand on s'est assuré le succès de ses soins
(*à la Présidente.*)
On lui laisse le choix... Vous l'allez perdre, au moins.

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre! Y pensez-vous? Non, Marquis, la prudence
Interdit à madame ici la concurrence :
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que plus on me résiste,
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté
De jouir pleinement de notre volonté.

Céder ce qui nous plaît, entre nous, c'est sottise.
(*à Julie.*)
Mais cette liberté vous est aussi permise,
Julie; il faut vouloir. Usez des mêmes lois.
Allez-vous, par foiblesse, abandonner vos droits?
Car vous pourriez avoir, en dépit de madame,
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame.
Clitandre vous plaît-il? Parlez, expliquez-vous;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *à toutes deux.*

Voyons; à l'amiable
(*riant.*)
Arrangez-vous... Ceci va faire un bruit du diable.
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE, *à part.*

Cette leçon est vive; attendons-en l'effet.

JULIE, *très sérieuse au Marquis.*

Marquis, de vos bontés je suis reconnoissante;
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante,
(*à la Présidente.*)
Soyez-en sûr... Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs sur qui vos droits pourront s'étendre:
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez sans éclat, et donnez-moi la paix.

LE MARQUIS, *à la Présidente.*

Elle est piquée au vif.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! tant mieux... Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire, et mon ame est ravie
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je crois, sont foiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi! n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble?
Même société tous les jours nous rassemble;
Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux:
Nous courons allumer par-tout les mêmes feux;
Mais, pour vous distinguer de la même maniere,
Quoi! ne courez-vous pas dans la même carriere?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Eh! sans doute... Après tout, quelle est la différence?
(*montrant la Présidente.*)
Quoi! parce que madame a pris un peu l'avance?
L'une est formée, et l'autre...

LA PRÉSIDENTE.

Oh! nous la formerons.
Deux ou trois mois, et puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose étoit possible: en ce moment peut-être
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE, *au Marquis.*

Songeons à disparoître.
(*à Clitandre.*)
Vous, dont j'admire ici les tranquilles façons,

Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons.
On m'a de votre cœur engagé les prémices :
Je veux bien diriger vos feux encor novices.
Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir?
Venez donc; au public il faut nous faire voir.

CLITANDRE.

Vous m'aimez donc beaucoup?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi? si je vous aime!
(*au Marquis.*)
Que répondre à cela? j'en ris malgré moi-même.

LE MARQUIS, *riant.*

Parbleu! la question est neuve, et me ravit:
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit?
(*à Clitandre.*)
Oui, tu peux exiger beaucoup sans qu'on te blâme;
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE.

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut sur notre ton former votre entretien...
Çà, donnez-moi la main... Vous hésitez, je pense!
N'osez-vous de madame enfreindre la défense?
(*Clitandre s'empresse à lui donner la main.*)

SCENE IX.

JULIE, CLITANDRE, LA PRESIDENTE, LE MARQUIS, ROSETTE.

ROSETTE, *à la Présidente.*

Chloé veut vous parler, madame.

LA PRÉSIDENTE, *au Marquis.*

Eh! mais vraiment,
Il se fait tard, Marquis; joignons-la promptement.

LE MARQUIS.

Quoi! laisser seule ainsi cette pauvre Julie?...
Sa tante décemment lui tiendra compagnie.

(La Présidente sort en riant, et emmene Clitandre et le Marquis.)

SCENE X.

JULIE, ROSETTE.

JULIE, *à part.*

Quelle femme! quel front! venir jusque chez moi
Réclamer?... C'est un tour du Marquis, je le voi...
Mais Clitandre la suit... seroit-il bien capable...
Non; c'est lui faire tort : Clitandre est estimable...
(à Rosette.)
Suis-le; je veux savoir la fin de tout ceci.
(Rosette sort.)

SCENE XI.

JULIE.

Oui, oui, son impudence aura mal réussi...
Eh! qui seroit tenté d'une semblable femme?
D'une femme qui vient, sans pudeur... Je la blâme,
Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit
J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit...

Même ardeur de briller, même fureur de plaire;
De l'esprit, des talens même emploi téméraire.
Ah! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près
Le vice revêtir ses véritables traits!...
J'aurois pu ressembler à cet affreux modele!
On auroit dit de moi ce que je pense d'elle!
J'en frissonne... Tout semble exprès se réunir
Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir.
Ces lettres, cet exemple, et Clitandre et ma tante...

SCENE XII.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Eh bien donc?

ROSETTE.

Le Marquis, Chloé, la Présidente,
Sont à rire là-bas. Clitandre est déja loin.

JULIE, *à part.*

Son départ me console, et j'en avois besoin...
Que dis-je? dans mon cœur je tremble de descendre;
Juste ciel! que je crains d'y retrouver Clitandre!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, ROSETTE.

ROSETTE.

Oui, madame, en secret elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit; je l'attends.

ROSETTE.

Je vais la consoler;
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a... la fievre, la migraine,
Tout ce qu'on peut avoir... la mort au fond du cœur.

ORPHISE.

Tu me fais peur.

ROSETTE.

Tant mieux : c'est mon dessein. La peur
Vous rendra sûrement tendre, compatissante;
Et nous voulons mourir, ou toucher notre tante.

ORPHISE.

Me toucher ou mourir; quelle énigme est-ce là?

ROSETTE.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée?

ROSETTE.

Quelle nuit, juste ciel! j'en suis épouvantée.
J'ignore d'où provient un si grand changement;
Mais sa tête, son cœur, tout est en mouvement.
Depuis hier au soir je la plains, la console;
Je n'en ai pu tirer une seule parole.
Elle, dont le babil appeloit le sommeil,
Elle, dont la gaieté prévenoit le réveil,
Qui songeoit, en riant toute la matinée,
Aux plaisirs qui devoient composer sa journée;
Qui, de trente billets, partis dès le matin,
Nous commentoit le texte ou plaisant ou malin:
Elle reçoit hier visite d'une amie;
Un caprice la prend, et c'est une autre vie.
Le soir on ne sort point; on se couche de nuit;
Bientôt on se releve, on s'afflige sans bruit.
J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre.
Impitoyablement on biffe, on met en cendre
Un porte-feuille entier de chansons et d'écrits...
Médisans, mais divins. C'étoit de tout Paris
Une histoire charmante, un recueil d'anecdotes,
De détails... de portraits finis... avec des notes.

ORPHISE.

Tu le regrettes fort?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusoit.

ORPHISE.

Après ?

ROSETTE.

Je suis entrée; elle écrivoit, lisoit,
Déchiroit, soupiroit, nommoit la Présidente...
« L'indigne! disoit elle... Et puis : Ma chere tante,
« Soyez heureuse!... Et puis, rêvant profondément :
« Il m'a désabusée; il fera mon tourment !
« N'y pensons plus; allons. » Témoin de ses alarmes,
J'ai vu de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes;
Les autres en dedans retomboient sur son cœur.
Ah! madame, c'étoit la plus belle douleur,
La plus vraie!... Un ensemble et si noble et si tendre!
Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre.
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaieté;
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.
Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire:
Quiconque pleure ainsi devroit ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh bien enfin?

ROSETTE.

Enfin elle a, sans sourciller,
Contremandé marchande, et peintre, et bijoutier;
Et, ce qui met le comble à mes terreurs secrètes,
Ah! madame, elle veut...

ORPHISE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Payer ses dettes!

(*Orphise rit.*)

Vous riez?... Croyez-moi, cet effort plus qu'humain
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.

(*Orphise continue de rire.*)

Encor? j'attendois mieux d'un cœur comme le vôtre:
Mais non, femme jamais n'en a su plaindre une autre.
Je vais dire à Julie...

ORPHISE.

Oh! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, madame... Une tante insulter à ses maux!

SCENE II.

ORPHISE, ROSETTE, JULIE, *dans le fond.*

ROSETTE, *apercevant Julie.*

La voici; je lui vais...

ORPHISE.

Non; j'ai tort. Mais Rosette,
Je vais la consoler, que rien ne t'inquiete.

(*Rosette en s'en allant baise tendrement la main de Julie.*)

SCENE III.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

C'est un miracle au moins de te voir si matin.
Qu'est-ce? tu n'as pas pris encor ton air mutin?
D'une mauvaise nuit j'aperçois quelques traces.
Eh! fi donc! hâte-toi de rappeler les graces.
J'ai fort heureusement de quoi te dissiper;
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper:
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,
Dont notre Présidente est, dit-on, l'héroïne,
T'amusera beaucoup, on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là.

ORPHISE.

Pourquoi donc? Hier encor n'étiez-vous pas amies?
Quelque rivalité vous aura désunies:
Tu l'éclipses par-tout; on te cherche, on la fuit;
Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit!...

JULIE.

Eh! voilà justement ce qui me désespere.
C'est ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire;
Ce fracas indécent, fantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours paya de son honneur.

ORPHISE.

Ma niece, quels discours!

JULIE.

Ah! mon cœur les prononce.

Je reconnois enfin mes erreurs; j'y renonce.
Ne me parlez donc plus de ces sociétés,
De ce ramas confus d'esprits; de cœurs gâtés;
De ces hommes sans frein, de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil
En poussant tous les cœurs contre le même écueil.
L'abyme de trop près vient d'effrayer ma vue;
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue.
Oublions le passé qui me force à rougir;
L'avenir est à moi, je saurai l'ennoblir.

ORPHISE.

Ma niece, ton dépit m'étonne, je l'avoue.
Tes nouveaux sentimens méritent qu'on les loue;
Mais combien tiendront-ils? Un chagrin passager
T'inspire pour un temps ce courage étranger:
Crois-moi, n'affiche point cette réforme austere;
Bientôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non, ma tante, jamais.

ORPHISE.

Si cette émotion
Du moins étoit l'effet de quelque passion;
Si quelque amour secret, sincere et véritable,
Suppléoit cette vie éclatante, agréable,
Je dirois : Pourquoi non? son cœur s'est arrangé;
Une plus douce erreur l'occupe, et l'a changé;
Car la raison ne peut d'un cœur tel que le nôtre
Chasser une folie enfin que par une autre:
Mais bien loin que l'amour... Comment donc! tu rougis?

Acheve; tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Eh bien!... Il est trop vrai.

ORPHISE.

Tu me vois transportée.
Quoi! tout de bon? Oh! oui, ton ame est agitée...
Julie! Ah! quel bonheur! Nous allons toutes deux
Dans le sein de l'hymen passer des jours heureux...
(*malignement.*)
Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien hier au soir observer le silence?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits.
N'importe, de bon cœur j'applaudis à ton choix:
Quel est-il? Dis-moi donc... Tu te tais?... Ma surprise...

JULIE.

O mon aimable tante! O respectable Orphise!
Votre bonté m'accable, et ma confusion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE, *très tendrement.*

Non, tu ne connois pas encor, ma chere niece,
Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse;
Le sang et l'amitié, réunis dans mon cœur,
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.
De tous mes sentimens je te croyois plus sûre.
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure;
Et si mon zele ardent ne peut la soulager,
Ma chere enfant, du moins je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez! C'en est trop; le remords me surmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte.

Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un sincere aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre?
J'aime... Puis-je le dire?... Oui... j'adore Clitandre.

ORPHISE, *souriant.*

Clitandre? Oh! doucement, ma niece, entendons-nous:
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble cependant; vous êtes jeune, aimable...

JULIE.

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous saviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai tâché d'échauffer pour moi tous ses transports!
Combien de mes desirs l'orgueilleuse foiblesse
Pour vous voler son cœur a déployé d'adresse!
A combien de détours j'ai pu me rabaisser,
Pour entrer dans son ame et pour vous en chasser!
Aujourd'hui j'en rougis... Hier, vous le dirai-je?
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piege:
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs;
Ma malice en riant vous préparoit des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages.
C'est faire à la raison de trop cruels outrages;
Mes yeux se sont ouverts, vous devez me haïr:
Daignez me pardonner, et laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher? me fuir? Non, ma chere Julie,
Non; et c'est tout de bon que je suis ton amie.
D'abord quitte cet air lugubre, chagrinant,
Et comme tu disois, traitons ceci gaiement.
Premièrement il faut entretenir Clitandre:

Peut-être contre toi n'a-t-il pu se défendre;
Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur
A faire son supplice, ainsi que mon malheur?

JULIE.

Qui? moi, vous disputer?...

ORPHISE.

Eh! laissons ce scrupule;
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non, soyez moins crédule:
Il vous estime tant!

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien;
Mais pour savoir s'il m'aime, il n'est qu'un sûr moyen;
Le voici: je prétends, j'exige, et je t'ordonne
D'offrir à ton amant ton cœur et ta personne;
De tenter, d'épuiser sans crainte, sans remords,
Pour l'attacher à toi les plus pressans efforts:
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse;
S'il cede, eh bien! je fais le bonheur de ma niece.

JULIE.

Vous voulez que moi-même?...

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE, *apercevant Clitandre.*

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'en fuis.

ORPHISE.

Reste : voici le temps d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

SCENE IV.

CLITANDRE, JULIE, ORPHISE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Vous nous voyez ici dans un grand embarras;
Ma nièce voudroit...

(*Julie la retient par la robe.*)

(*bas, à Julie.*)

Non, je ne lui dirai pas...

(*à Clitandre.*)

Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle:
En vérité... je crois qu'il s'est fait un miracle.
Ma niece a du chagrin; son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sais quels desirs...

(*à Julie.*)

Parle; n'est-il pas propre à cette confidence?

(*à Clitandre.*)

Oh! oui... Pour l'obtenir employez la prudence.
Son bonheur et le vôtre, et sûrement le mien...
Je vous laisse. Sur-tout ne vous gênez en rien.

JULIE, *bas.*

Vous sortez?

ORPHISE.

Oui, vraiment.

JULIE, *bas.*

Ma tante!

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(*bas à Clitandre, en sortant.*)

Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.

SCENE V.

CLITANDRE, JULIE.

CLITANDRE.

Elle se divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici vos embarras,
Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose,
Si d'un vif intérêt la pureté, l'ardeur
Peuvent vous rassurer, ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi?

JULIE.

Je veux savoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.

Si pour savoir le vôtre il faut être indiscret,
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non; mais avouez-moi que vous aimez ma tante.

CLITANDRE.

Oui, madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez... Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, madame, à cet aveu?
Quoi! suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis est-elle trop âgée?

JULIE.

Ah! de grace, oubliez des travers et des torts
Dont je ne puis assez vous montrer de remords:
Coupable trop long-temps, quand je cesse de l'être,
Que je cesse à vos yeux du moins de le paroître.
J'aime Orphise: mon cœur humilié, confus,
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,
Soutiendroit, je le sais, fort mal sa concurrence.
Elle est digne de vous, soyez sa récompense;
Payez-la des bontés, des tendres sentimens
Qu'elle opposa toujours à mes égaremens;
Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime,
Que je ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule, puis-je acquitter tant de soins généreux?
Joignez mon cœur au vôtre, et portez-lui nos vœux.

CLITANDRE.

Savez-vous que c'est là du sentiment, madame?
Etendroit-il enfin son pouvoir sur votre ame?

Si je n'étois instruit, je croirois bonnement...

JULIE.

Quoi! vous m'accuseriez d'un vain déguisement?
Vous, Clitandre! Ah! du moins quand la vertu m'anime,
Pour prix de mes efforts donnez-moi votre estime!
Mon cœur ne connoît plus ni la ruse ni l'art;
A ce grand changement peut-être avez-vous part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumiere
Dont l'éclat imprévu vous étonne et m'éclaire;
Et contre les soupçons que vous osez garder
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE, *étonné.*

Julie, à la raison vous vous seriez rendue!...
Non, vous ne feignez point et votre ame est émue.
Ces sentimens, ce ton d'intérêt, d'amitié,
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié.
Voilà les qualités, les graces séduisantes,
Qu'hier je préférois à vos graces brillantes :
C'est en les unissant toutes pour vous parer,
Qu'à régner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

JULIE, *soupirant.*

Quoi! si j'avois été... ce que je m'en vais être...
Si la raison plutôt dans mon cœur eût pu naître,
Et si, telle qu'Orphise, et modeste, et sans art,
J'eusse fui des erreurs que je connois trop tard;
Quoi! seule, sans apprêt, dans cet état paisible,
J'aurois pu me flatter de vous rendre sensible?

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie? Ah! mon cœur tout entier...

JULIE, *très agitée et très attendrie.*

Clitandre... c'est assez. J'ose ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fut une Julie...
Quoi ! j'aurois pu toucher !... Ah ! je suis trop punie,
Cher Clitandre !

CLITANDRE.

Julie !

JULIE.

Il n'est plus temps... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

JULIE.

Oubliez... un indiscret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds : non, l'amour le plus tendre...

JULIE.

Aurois-je eu le malheur de vous toucher, Clitandre ?
Orphise vous perdroit !... Quel prix de ses bontés !

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

SCENE VI.

CLITANDRE, ORPHISE, *dans le fond*, JULIE.

JULIE, *apercevant Orphise.*

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas ?

ORPHISE, *vivement et attendrie.*

Embrasse-moi, ma niece.
Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh ! ma tante, il se trompe, et son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'ame,
Tu veux sacrifier ton bonheur et ta flamme,
N'étoient qu'un piege adroit, qu'un appât séducteur,
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur;
Sûre qu'en présentant le mérite à ta vue,
Ce monde où tu nageois, qui t'a long-temps déçue,
Te paroîtroit bientôt, ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise! est-il bien vrai ? Je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE.

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.
Si malgré vos erreurs mon cœur étoit à vous,
Jugez de ses transports dans un moment si doux.

JULIE, *à Orphise, en l'embrassant.*

Quoi! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage,
Et je puis sans remords en goûter l'avantage!
(*à Clitandre.*)
Que de biens je vous dois!... Vous, mon cher bienfaiteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs et mon cœur.

FIN DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

EXAMEN

DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

C'EST à la Coquette corrigée que commence véritablement la décadence de l'art de la comédie, préparée, comme nous l'avons observé, par La Chaussée et Boissy. A la force comique de nos chefs-d'œuvre succedent une délicatesse ou une sensibilité affectées : la peinture énergique et vraie des caracteres est remplacée par des esquisses de portraits dont les nuances légeres ne peuvent être senties que par une certaine classe de spectateurs; le vice a perdu ses traits difformes : on croiroit manquer au bon ton si, comme Moliere, on frappoit les ridicules; tout est pallié, tout est excusé, pourvu que, dans les expressions, il ne se trouve rien qui choque une sorte de décence convenue. Le germe de tous ces défauts se fait remarquer dans la Coquette corrigée : les quatre premiers actes offrent, au lieu de comique, les développemens de cette morale que la régence avoit mise à la mode. Le Marquis, que l'auteur s'est efforcé de faire ressortir, n'est point un personnage ridicule; c'est un homme dont les succès dans le monde ne peuvent qu'encourager les jeunes étourdis qui voudroient l'imiter. Le dernier acte est sur le ton du drame; le repentir subit de Julie a un apprêt et une affectation qui s'éloignent absolument du naturel que doit avoir la comédie.

Il ne faut pas conclure de ces observations que la Coquette corrigée soit un ouvrage dépourvu de beautés. La Noue connoissoit bien la scene; il avoit de l'imagination

et de l'esprit ; son style étoit élégant et agréable, quoique un peu négligé : entraîné par la mode du siecle à s'exercer dans un mauvais genre, il en a du moins tiré tout le parti possible. Dorat et ses autres imitateurs ont enchéri sur ses défauts ; ils ont poussé plus loin que lui la manie de peindre ces caracteres prétendus brillans qui n'existerent peut-être jamais que dans leur imagination ; mais ils n'ont pas eu cette justesse d'idées, cette élégance de versification et cette connoissance du théâtre qui distinguent La Noue des poëtes médiocres.

Nos grands poëtes comiques n'ont jamais supposé qu'un caractere pût se corriger ; ils ont senti que la leçon la plus forte pouvoit tout au plus détruire quelques défauts, mais qu'elle ne changeoit pas le fond d'un caractere prononcé. L'Avare, le Misanthrope, sont mis à une multitude d'épreuves : leur caractere reste intact, et à la fin de la piece il est plutôt renforcé qu'affoibli. La Noue, en peignant une coquette, a cru qu'il pouvoit la corriger sans choquer les regles de la vraisemblance. De quels moyens s'est-il servi pour parvenir à ce but? D'abord il a pensé que l'amour pouvoit seul lui ôter cette envie démesurée de plaire, et ce desir insensé de multiplier des conquêtes dont elle ne veut que s'amuser en conservant toujours son cœur libre. Sans doute, l'amour peut jusqu'à un certain point suspendre dans une femme son penchant à la coquetterie ; mais on sait que cette passion ne dure pas long-temps : aussitôt qu'elle sera éteinte, la Coquette, que l'on a crue corrigée, ne reprendra-t-elle pas son premier genre de vie ? C'est une réflexion toute naturelle que La Noue ne donne pas à l'homme raisonnable, celui qui inspire de l'amour à la coquette. Il peut être aveuglé par le goût qu'il a pour Julie ; mais on voit qu'il paiera cher la gloire de l'avoir un

moment fixée. Comme il est le personnage le plus intéressant de la piece, cette observation ne peut manquer de nuire à l'effet dramatique. La jalousie qu'Orphise inspire à Julie est encore un ressort dont se sert le poëte pour développer dans la Coquette le penchant qu'elle a pour Clitandre : il est très propre à accélérer la marche de la piece et à mettre en action le personnage de Julie ; mais ne doit-il pas redoubler la défiance sur la durée de sa conversion? On sait que la jalousie vient aussi souvent de l'amour-propre que de l'amour : une niece qui se croit vaincue par sa tante doit être piquée ; les chagrins qu'elle éprouve ne sont-ils pas plutôt le résultat du dépit que celui d'un véritable repentir?

On a très bien observé que le moyen de corriger la Coquette, tiré des lettres qu'Eraste veut imprimer et apostiller, n'est point vraisemblable. Il est sans exemple qu'un homme de bonne compagnie ait tenu une pareille conduite : la suite de cette monstrueuse indiscrétion eût été plus honteuse pour lui que pour celle dont il auroit voulu se venger d'une maniere aussi lâche.

Le dernier moyen est plus vrai et plus moral. Julie voit dans une femme de sa société l'état d'abjection où peut faire tomber l'excès de la coquetterie. La Présidente passe, à la vérité, toutes les bornes de la bienséance ; mais l'auteur avoit besoin de cette exagération pour rendre plus forte la leçon qu'il vouloit donner à Julie. Cette situation est fort bien exprimée par les deux vers suivans :

J'aurois pu ressembler à cet affreux modele !
On auroit dit de moi ce que je pense d'elle!

Les caracteres de cette comédie ont le défaut que nous avons déja reproché à l'auteur ; ils offrent le tableau d'une

espece de société dont le spectateur n'a aucune idée. Celui du Marquis paroît, sous ce rapport, le plus défectueux. La maniere dont il veut faire adopter ses principes à Julie mérite d'être remarquée :

Oh ! parbleu ! nous verrons. Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer, vaincront sa résistance.
Je leur prête ce soir ma petite maison.
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme d'une autre aime à presser la course ;
Et c'est pour les former ma derniere ressource.

Quelles sont les femmes qui font des parties semblables ? Peut-on croire que La Noue a pris, comme il l'annonce, ses modeles dans la premiere classe de la société, quelque corrompue qu'elle pût être alors ? Que l'on compare les peintures qui remplissent le rôle du Marquis avec celles que fait le Méchant ; en observant la différence qui existe dans le ton employé par les deux poëtes, on ne pourra croire qu'ils aient voulu peindre la même époque.

Le rôle d'Orphise est noble et décent ; il fait un contraste heureux avec celui de la Coquette. On desireroit que ce personnage agît plus et parlât moins : il semble que l'auteur auroit pu profiter de la jalousie que la tante inspire à la niece, pour mettre la premiere dans des situations plus comiques.

Cette piece jouit d'un grand succès à la représentation ; elle le doit à un style piquant et agréable, et à des développemens spirituels et délicats. Les juges les plus séveres la liront toujours avec plaisir, parce que, dans un genre que le bon goût réprouve, elle est la seule piece où l'on trouve des beautés réelles.

FIN DE L'EXAMEN DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

LE

JALOUX SANS AMOUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES,

D'IMBERT,

Représentée, pour la premiere fois, le 8 janvier 1781.

NOTICE

SUR IMBERT.

BARTHÉLEMI IMBERT naquit à Nismes en 1747. On ne connoît pas l'époque précise à laquelle il vint à Paris; il paroît qu'il y fut attiré comme tous les jeunes gens qui se sentent des dispositions pour les lettres.

Au moment où il entra dans le monde, Dorat obtenoit beaucoup de succès, sur-tout dans quelques cercles où l'on étoit convenu de prôner ses ouvrages. Il est à propos de parler ici avec détail de l'espece d'école qu'avoit formée ce poëte; elle n'eut que trop d'influence sur les travaux de M. Imbert. Dorat affectoit une philosophie nonchalante et épicurienne très convenable pour l'époque à laquelle il écrivoit; l'indifférence qu'il montroit pour la gloire, indifférence qui cachoit un amour-propre très vif, écartoit de lui l'envie qui s'attache à ceux qui réussissent dans la société ou dans les lettres. Une gaieté forcée, mais qui se démentoit rarement; une fatuité sans conséquence, puisqu'on n'avoit aucune foi aux indiscrétions du personnage; une prétention continuelle au persifflage, qui lui faisoit peu d'ennemis, parce qu'il

n'avoit ni beaucoup de finesse, ni beaucoup de méchanceté, mais qui lui concilioit un grand nombre d'admirateurs parmi les femmes et les jeunes gens; un jargon que l'on prenoit alors pour le bon ton, et qui consistoit à se mettre au-dessus de toutes les convenances, à ne jamais raisonner avec méthode, à employer jusqu'à la satiété de certains mots auxquels on s'étoit accordé pour donner un sens détourné : tous ces travers qui, dans un autre temps, auroient été regardés comme d'énormes défauts, assurerent les triomphes de Dorat à une époque où tout ce qui étoit sérieux et sensé fatiguoit, et où l'on ne trouvoit de distraction que dans ces jeux d'esprit qui ne demandent aucune attention, et qui ne paroissent destinés qu'à flatter une fausse délicatesse.

De cet état de langueur où la société et la littérature étoient plongées, il semble au premier coup-d'œil, qu'il devoit y avoir loin à l'état de fermentation que l'on remarqua presque à la même époque. Pour un observateur ordinaire, ce contraste sera inexplicable; mais il perdra toute son invraisemblance aux yeux d'un observateur exercé. En effet, ce goût dégradé qui étoit né de l'abandon des grandes idées du siecle précédent, pouvoit et devoit se diriger aussi vers tout ce qui étoit capable de le tirer de sa léthargie. Il importoit peu qu'un ouvrage fût bon; s'il étoit ex-

traordinaire, s'il réveilloit quelque sensation forte, il réussissoit. L'homme blasé recherche également et les voluptés qui lui semblent les plus délicates, et les plaisirs les plus grossiers. C'est ce qui explique la réunion, en apparence si singuliere, des rêveries philosophiques et politiques qui parurent à la fin du dix-huitieme siecle, avec les productions frivoles dont nous venons de parler; c'est ce qui explique en même temps le succès d'une multitude de pieces où les défauts de Dorat étoient surpassés, s'il est possible, à l'époque la plus terrible de la révolution.

Il étoit très facile d'imiter Dorat. Dans son école, on n'exigeoit ni l'instruction solide, si nécessaire aux gens de lettres, cela eût passé pour de la pédanterie; ni la réserve qui prouve qu'un auteur respecte ceux qui le lisent, on eût regardé cela comme une maniere sévere et ennuyeuse; ni enfin ce naturel de pensées, cette franchise d'expression qui distinguent les bons poëtes; cela auroit paru trop sérieux et trop classique: il suffisoit d'avoir l'air de ne douter de rien, de se croire tout permis, de faire des excursions dans tous les genres de littérature, et de protester dans ses préfaces que l'on n'avoit aucune prétention. Si l'on joignoit à cette méthode, dont le maître avoit donné l'exemple et le précepte, un peu d'esprit et beaucoup de fatuité, on étoit sûr de réussir. « L'auteur, disoit-

« on, est un homme du monde; on ne doit pas le « juger comme un homme de lettres : les gens de « lettres ont peut-être plus de régularité dans leurs « ouvrages, mais ils ennuient; les gens du monde, « au contraire, quand ils laissent courir leur plume « au gré de leur brillante imagination, amusent « même par leurs défauts. » Il ne faut pas s'étonner si beaucoup de jeunes gens trouverent plus commode d'imiter Dorat que de se livrer à des études profondes qui, en dernier résultat, ne leur auroient procuré aucun avantage présent.

M. Imbert partagea cette erreur, excusable à l'époque où il débuta dans les lettres. Doué d'un esprit plus naturel que celui de Dorat, il eut le malheur de vouloir suivre un modele au-dessus duquel il eût été digne de s'élever. Livré au monde et au plaisir, il négligea les moyens de perfectionner son talent et d'étendre son instruction. Aussi ses ouvrages sont-ils presque tous tombés dans l'oubli; et quoiqu'il eût annoncé, au jugement des connoisseurs les plus séveres de son temps, un talent distingué dans son premier poëme, il ne reste plus de lui qu'une comédie dont le jeu des acteurs a seul perpétué le succès. Cependant dans ses ouvrages les moins connus aujourd'hui on remarque quelques morceaux que les amateurs éclairés doivent regretter. Nous avons extrait

ces morceaux trop rares de la volumineuse collection de ses œuvres, et nous chercherons à les faire entrer dans cette notice, persuadés que, d'un côté, le lecteur nous saura gré de les lui avoir conservés, et que de l'autre ils pourront servir de leçon aux jeunes gens qui, avec des dispositions heureuses, négligent l'étude et le travail qui seuls promettent des succès durables; ils verront qu'il ne faut pas se fier à de semblables dispositions; et que quelques morceaux estimables ne suffisent pas pour faire vivre un ouvrage d'ailleurs mal conçu et mal exécuté.

C'étoit sur-tout dans leurs préfaces que les imitateurs de Dorat déployoient l'esprit de son école. Ils prenoient avec le public un ton leste et cavalier; loin de justifier leurs défauts, ils affectoient d'en convenir; mais on distinguoit dans cette prétendue franchise un tout autre motif. Cette espece d'indifférence avoit pour objet de cacher leur dépit s'ils ne réussissoient pas, et leur vanité s'ils étoient plus heureux. M. Imbert imita trop souvent cette légèreté. Dans tout autre temps, il auroit révolté les lecteurs qui exigent avec raison le respect de ceux qui invoquent leur attention et leurs suffrages; mais alors tout étoit permis, pourvu que l'on fût court et piquant. Nous donnerons quelques exemples de cette suffisance que jamais les auteurs n'ont eue qu'à cette époque;

ils serviront plus que tout ce que nous pourrions dire à faire connoître l'esprit du temps. « Il m'a pris « envie, dit M. Imbert, de publier des contes phi- « losophiques en prose. Je n'en donne que quatre « aujourd'hui, pour sonder, comme on le dit, le « goût du public; il est bon de savoir si on se con- « vient. Les succès littéraires sont une espece de lo- « terie : j'en dois espérer davantage; j'aurai pris « quatre billets pour un. » On a peine à se figurer qu'un auteur ait pu employer un pareil ton avec ses juges : qu'importe au public que M. Imbert *ait eu envie* de faire des contes philosophiques? Les relations qu'un écrivain doit avoir avec ses lecteurs peuvent-elles se comparer aux liaisons de société? Il ne s'agit pas de savoir si le public conviendra à l'auteur, mais si l'auteur pourra mériter les suffrages du public. La comparaison avec les billets de loterie montre le mépris que M. Imbert affectoit pour ses lecteurs; le hasard seul lui paroît décider du sort des ouvrages d'esprit : singuliere époque que celle où l'on pouvoit sans dangers s'égayer ainsi aux dépens de ses juges!

M. Imbert indique ensuite le signe auquel il reconnoîtra si ses contes ont réussi ou non : « Je me « croirai sûr de leur disgrace, non pas si l'on en dit « du mal, mais si l'on n'en dit rien. En littérature, « il ne faut pas s'alarmer du bruit que fait le public,

« mais de son silence. » Cette derniere idée est vraie dans le fond ; mais devoit-elle être exprimée de cette maniere ? Ce n'est pas le public qui fait du bruit quand l'ouvrage est bon, ce sont les mauvais critiques, dont les censures tombent bientôt dans l'oubli. L'auteur ne doit jamais défier ces critiques, à moins qu'il ne soit sûr, ce qui est impossible, qu'il a fait un ouvrage parfait.

Jusqu'à présent, M. Imbert affiche la plus grande indifférence pour la gloire ; mais bientôt ses prétentions se développent ; il les exprime avec ce ton de fatuité qui lui étoit ordinaire : « Je ne refuserai point, « dit-il, si la porte m'en est ouverte, d'aller m'asseoir « au temple de mémoire ; mais il me faut si peu de « place, si peu, qu'en vérité je ne devrois ni gêner « ni alarmer mes voisins. » N'est-on pas étonné de cette douce résignation avec laquelle l'auteur ira s'asseoir au temple de mémoire ? Mais il n'y veut gêner personne ; il ne demande qu'une petite place : peut-on être plus aimable et plus modeste ?

La figure favorite de M. Imbert dans ses écrits en prose, c'est la comparaison : il ne l'emploie pas toujours à propos ; mais elle est piquante, cela suffit. « Un auteur, dit-il dans une autre préface, un auteur « a beau *protester d'insouciance* en matiere de succès, il ne trouve que des incrédules : on croit en-

« tendre une coquette qui, le matin, tandis qu'on « épuise sur elle toute la magie de la toilette, assure « en minaudant qu'elle n'a nul dessein de plaire. « Quiconque se fait imprimer cherche des lecteurs, « comme tout prédicateur veut un auditoire. » Ce rapprochement d'une coquette et d'un prédicateur n'est-il pas bien heureux? On auroit pu reprocher à l'auteur de l'avoir tiré d'un peu loin; mais il avoit le mérite de la nouveauté; et l'on vouloit du *nouveau* à quelque prix que ce fût.

Malgré tous ces défauts, M. Imbert avoit, comme nous l'avons observé, de la justesse dans l'esprit. Quelquefois il pense très raisonnablement; mais l'expression et la tournure portent toujours le caractere du temps. Il croyoit avec raison que ses contemporains étoient très inférieurs aux écrivains du grand siecle : il leur reproche d'affecter une originalité qui ne donne lieu qu'à des conceptions absurdes. « On demande, dit-il, pourquoi nous pré- « tendons si fastueusement au génie; c'est que nous « n'avons que de l'esprit. L'homme de génie *ne s'en* « *doute point* : il n'a pas besoin, si je puis m'expri- « mer ainsi, d'agiter ses ailes pour s'enlever; il se « trouve porté où il doit aller : il ne dit point, fai- « sons un ouvrage de génie; il travaille comme il « sent; et l'ouvrage *c'est du génie*. Nous croyons

« aujourd'hui mériter ce *titre* en nous éloignant du « ton de nos prédécesseurs : il semble que nous crai- « gnions de leur ressembler. Eh ! messieurs, ne nous « tourmentons point; la postérité ne nous confondra « pas avec eux : nous voulons être originaux, nous « le sommes; et je crois que c'est tant pis pour nous. » Indépendamment du ton beaucoup trop leste de ce jugement, on doit y remarquer des fautes de langue tout-à-fait inexcusables *L'homme de génie ne s'en doute point* ne veut pas dire, *l'homme de génie ne se doute point qu'il a du génie ;* on n'a jamais dû dire d'un ouvrage, *c'est du génie ;* et l'on n'a surtout jamais dû ajouter que l'on mérite *ce titre*. Ces ellipses étoient alors très à la mode : il y avoit dans le langage une impropriété et une négligence d'expressions que l'on prenoit pour du naturel.

Nous avons dit que le début de M. Imbert donna des espérances qu'il n'eut pas le bonheur de justifier. Son premier ouvrage fut le poëme du Jugement de Pâris, où l'on trouve une imagination agréable, des fictions heureuses, et de jolis vers. Le sujet est très connu : nous donnerons une idée du plan. Pâris n'est pas un berger tel que la fable nous le représente ; il a été élevé à la cour de son pere, et s'est distingué par tous les talens agréables que peut avoir un jeune homme choisi pour décerner la pomme à l'une des

trois déesses, il est d'abord ébloui de leur beauté. Le poëte profite de cette occasion pour faire la description des charmes différens de ces trois immortelles : l'idée est heureuse ; mais peut-être n'est-elle pas rendue d'une maniere assez poétique. Nous citerons ce morceau. Cependant Pâris suspend son jugement jusqu'à ce que les déesses se soient offertes à ses regards dépouillées d'une parure qui peut le tromper : telle est la matiere du premier chant. Le second offre les réflexions de Pâris lorsqu'il est retiré dans son palais : pensant au bonheur d'Adonis, et oubliant les suites funestes de ce bonheur, il se résoud à ne donner le prix qu'à celle des déesses qui opposera le moins de résistance à ses desirs ; on lui raconte une aventure de Diane qui ne sert qu'à confirmer son espérance : l'épisode est bien amené, et remplit le vuide de ce chant. Dans le troisieme le poëte revient à son sujet : les trois déesses paroissent alternativement devant son héros ; Junon lui offre la puissance, Minerve la sagesse et la valeur, Vénus le plaisir : un jeune homme du caractere de Pâris ne balance point. Il y a dans ce chant un épisode qui mérite d'être remarqué : lorsque Pâris a exprimé à Junon ses vœux téméraires, la déesse lui répond en annonçant tous les malheurs qui menacent Troie s'il cede à l'amour : ce morceau, presque

héroïque, trouvera sa place dans les citations. Enfin le quatrieme chant présente les amours de Vénus et de Pâris : le jeune homme lui donne le prix; et les deux autres déesses se retirent furieuses. Le poëte auroit pu réserver pour ce moment les prédictions de Junon ; mais il a très bien senti qu'un ouvrage de ce genre ne devoit pas finir d'une maniere triste.

On voit qu'il n'y a que très peu de reproches à faire à la conception et à la marche de ce poëme. On auroit pu desirer que l'auteur se fût conformé à la fable qui offre Pâris comme un berger; il semble que les transports de ce jeune homme en voyant les trois déesses dont il est le juge, auroient été plus vifs et plus naturels. Nous avons promis la description que fait le poëte de ces beautés différentes :

Junon paroît : fastueuse beauté
Qui s'embellit d'une grace nouvelle;
Le diamant, dans l'or pur incrusté,
Mêle ses feux à la pourpre immortelle :
Sa noble écharpe, à replis onduleux,
Ceint la déesse, et retombe avec grace;
Divin tissu dont la splendeur efface
Le coloris de cet arc lumineux
Qui peint la nue et les airs qu'il embrasse :
Reine superbe, elle a le front paré
D'un diadême où l'éclat d'un or pâle
Ranime un fond tendrement azuré,

Et dans ses mains brille un sceptre d'opale.
Pallas, ornée avec simplicité,
N'est pas moins belle avec moins d'opulence;
Dans ses regards une douce fierté,
Dans sa parure une sage élégance
Balance bien, Junon, ta majesté :
Un voile blanc, monument de sa gloire,
Sert ses attraits en marquant sa pudeur;
Voile charmant où d'un doigt créateur
De son triomphe elle marqua l'histoire :
L'œil étonné voit sa lance d'airain
Frapper la terre avec un long murmure,
Et l'olivier qui jaillit de son sein
Agite encor sa bruyante verdure.
A son oreille on suspendit en nœuds
Des boucles d'or errantes et captives;
Et des brillans d'un verd foible et douteux
Ceignent son front, façonnés en olives.

Il y a dans cette description plusieurs détails ou peu exacts ou trop minutieux. D'abord il eût été beaucoup plus naturel de chercher à peindre le genre de beauté de chaque déesse que de s'appesantir sur leur parure : cette peinture auroit donné une idée de leurs caracteres, et auroit mieux rempli le but du poëte qui étoit de bien faire connoître les trois déesses rivales. Pourquoi Junon s'embellit-elle *d'une grace nouvelle?* C'est probablement par le desir de plaire au

jeune prince : le poëte auroit dû le dire. On ne comprend pas bien ce que c'est que *l'éclat* d'un *or pâle* qui ranime *un fond tendrement azuré*. Quand cette peinture auroit quelque justesse, elle seroit beaucoup trop minutieuse. Le commencement du portrait de Minerve ne laisse rien à desirer ; mais on doit blâmer la scrupuleuse exactitude du poëte à exprimer ensuite tous les attributs de la déesse. L'olivier qui *jaillit du sein* de la terre et qui *agite sa verdure bruyante* ne présente pas une image agréable ; la couronne de brillans *façonnés en olives* n'est pas plus heureusement imaginée. Le tableau de Vénus est beaucoup mieux fait :

Sous ses habits avec art négligés,
Vénus paroît dédaigner l'artifice ;
Les fleurs, le myrte ornent l'humble édifice
De ses cheveux en boucles partagés :
L'une des sœurs qui veillent auprès d'elle,
(C'est Aglaé) d'abord après le bain,
Sous le tissu d'une gaze infidele
Avoit caché les trésors de son sein ;
Mais des odeurs l'essence la plus pure
Avoit déja parfumé ses atours,
Quand on plaça la divine ceinture
Qui sert d'asyle et de trône aux Amours :
Parmi les plis de ce magique ouvrage
Erre toujours un essaim de plaisirs,

Les ris, les jeux, le charmant badinage,
Les vœux secrets, les détours innocens,
Le feint courroux et les agaceries,
Pieges adroits qui surprennent les sens
Et livrent l'ame aux douces rêveries.

Cette description de la ceinture de Vénus, imitée d'Homere, est très bien placée. On ne pourroit critiquer dans ce morceau que le mauvais effet de l'épithete *feint* avec *courroux*, et *l'humble édifice des cheveux* de Vénus. Nous avons indiqué les principaux défauts du style de M. Imbert; nous serons à l'avenir moins scrupuleux à les faire remarquer.

La prédiction de Junon à Pâris offre des beautés d'un genre plus relevé; la déesse menace Pâris au moment où elle sollicite son suffrage : cette conception est juste et conforme à l'idée que l'on a du caractere de Junon :

Songe du moins que tu vas mériter
Toute ma haine ou ma reconnoissance;
Oui, mon orgueil, que tu dois respecter,
Près du salaire a placé ma vengeance :
Au fier Hector le trône doit échoir;
Dis un seul mot, et, malgré sa naissance,
Je l'en écarte et je t'y fais asseoir.

Junon ensuite montre à Pâris le sort qui le menace s'il ne lui décerne pas la pomme :

Mais si par toi je me vois dédaignée,
Vois par quel coup je saurai te punir :
Jeune mortel, apprends ta destinée,
Sois avec moi témoin de l'avenir.
Sujet oisif sous la loi paternelle,
Bientôt errant de climats en climats,
Tu vas montrer tes frivoles appas,
Et promener ton hommage infidele.
Un prince ami t'accueille avec bonté,
T'ouvre à la fois ses trésors et son ame;
Trompant les dieux que ta bouche réclame,
La foi, l'hymen et l'hospitalité,
Vil seducteur, tu lui ravis sa femme.
Crains le courroux que tu viens d'allumer.
Neptune en vain, pour toi prompt à s'armer,
Pousse ta nef triomphante et légere :
Tu cours à Troie, et ta flamme adultere
Est le flambeau qui doit la consumer.
Vingt rois ligués que la vengeance anime
Cherchent Pergame avec mille vaisseaux;
Le sang troyen doit expier ton crime,
Le sang troyen déja coule à grands flots :
Je vois le Xanthe entraînant dans sa course
Des chars brisés, des coursiers écumans,
Le Simoïs refoulé vers sa source
Par des monceaux de cadavres fumans.

Le poëte peint la mort d'Hector; ensuite les menaces de Junon s'adressent à Pâris :

Mais c'en est fait; Pyrrhus, en t'immolant,
Venge à la fois ta patrie et la Grece;
Et ne crois pas que ton corps tout sanglant
Soit arrosé des pleurs de ta maîtresse;
Dans les enfers ton ame en s'envolant
N'emportera que des cris d'alégresse.
On croit déja que les dieux outragés
Par ton trépas annoncent leur clémence;
Ton pere même, épuisé, sans défense,
Pleurant ses fils par toi seul égorgés,
Bénit ta mort et maudit ta naissance.
Tout est vengé; mais Junon ne l'est pas:
Tu ne vis plus, ton crime vit encore;
Priam enfin n'attend que le trépas
Dans son palais que la flamme dévore;
Du sang d'un fils encore ensanglanté
Bientôt le sien rejaillit sur sa fille;
Priam n'est plus, et sa triste famille
Traîne ses jours dans la captivité.

Cette prophétie est fort bien amenée; mais on desireroit qu'elle fût moins positive; il doit toujours y avoir dans ces sortes de prédictions quelque chose de vague et de mystérieux qui laisse de l'incertitude à celui qui écoute: Junon, en parlant aussi clairement à Pâris, ne doit-elle pas l'effrayer au point qu'il n'osera pas donner la pomme à Vénus?

Ce poëme est un des ouvrages les plus achevés de

M. Imbert : il lui valut une réputation précoce, toujours dangereuse pour les jeunes gens. Enivré de son succès, il crut pouvoir s'élever au-dessus des critiques, et négliger les moyens de se perfectionner. Nous aurons lieu d'observer combien il dut se repentir de cette confiance aveugle.

Avant de passer à ses autres ouvrages, nous nous arrêterons un moment sur un poëme qui lui fit moins d'honneur, mais où l'on reconnoît les traces du talent qu'il avoit d'abord annoncé. Nous croyons devoir ici intervertir l'ordre des temps pour ne pas séparer deux ouvrages du même genre.

L'ancien fabliau de Griselidis est très connu; l'intérêt que le fond de cette histoire touchante avoit inspiré décida plusieurs auteurs modernes à l'imiter. Perrault en fit un petit poëme dans le temps de Louis XIV; mais cet auteur n'avoit pas la grace et la délicatesse que la fable exigeoit. Les imitateurs en prose étoient oubliés; le sujet pouvoit donc être regardé comme neuf par un poëte qui sauroit en tirer parti. M. Imbert se borna sagement à quatre chants: voici comment il arrangea sa fable. Un marquis de Saluce cede aux prieres de ses barons qui l'engagent à se marier : près de son château existe un villageois qui a une fille regardée avec raison comme un modele de douceur et de piété filiale; c'est Griselidis : le

marquis la demande à son pere et l'épouse. Par un caprice que l'on a peine à concevoir, il veut mettre à l'épreuve cette douceur qu'on lui a tant vantée. Griselidis lui donne une fille : il feint d'être irrité, l'enleve à sa mere; et lui fait croire qu'elle en est privée pour toujours. Elle supporte ce malheur avec résignation : bientôt après elle accouche d'un fils : elle croit qu'au moins cet enfant lui restera; vain espoir! son cruel époux en dispose comme de sa fille. Le temps des épreuves n'est pas encore fini; plusieurs années après le Marquis a l'air de se repentir d'avoir épousé une paysanne; il la répudie, et lui ordonne de préparer tout pour la réception d'une nouvelle épouse : Griselidis obéit, et ne se plaint pas; seulement elle dit au Marquis ces paroles touchantes :

Mais, je vous prie, au nom de la tendresse
Qu'en ce grand jour l'hymen va couronner,
A celle-ci daignez, sire, épargner
Tout ce que l'autre a souffert de détresse :
Plus délicate et peu faite à souffrir,
Son cœur sans doute, aussi tendre, aussi sage,
Contre ses maux auroit moins de courage;
Sans le vouloir vous la feriez mourir.

Ces vers renferment le sentiment le plus tendre et le plus délicat. Le Marquis cede enfin à la douceur

et à la vertu de Griselidis; il met fin aux épreuves, et lui rend sa fille et son fils.

Les détails de ce poëme sont en général simples et naturels; c'est l'ouvrage de M. Imbert où l'on remarque le moins de traces des défauts que nous lui avons déja reprochés. Les noces de Griselidis sont peintes avec beaucoup de grace. Comment une paysanne pourra-t-elle paroître à la cour sans être ridicule? Le poëte surmonte très heureusement cette difficulté:

Pour la parer, quand d'une main fidele
L'art s'est vingt fois autour d'elle exercé,
Il faut la voir, timide autant que belle,
Toute tremblante et songeant au passé:
Elle rougit de sa splendeur nouvelle
Comme on rougit de se voir éclipsé;
Et cependant vous croiriez voir en elle
De la surprise et non de l'embarras.
Cette parure à ses jeunes appas
Semble étrangere et pourtant naturelle...
On ne sauroit définir en ce jour
Quel nouveau charme embellit son visage;
De l'état vil enfin qu'elle a quitté
La candeur seule est tout ce qui lui reste:
Une autre eût pu, sous son luxe emprunté,
Etre plus humble, elle n'est que modeste.

D'après les citations que nous avons faites on peut

juger du talent de M. Imbert pour les récits poétiques. Il s'y exerça moins heureusement en mettant en vers une grande quantité de vieux fabliaux recueillis par M. Legrand d'Aussy. La plupart de ces contes perdent beaucoup à être traités par un poëte moderne; la naïveté qui en fait le charme principal disparoît presque toujours sous la plume de M. Imbert; ses récits ne sont pas assez rapides, et le bel esprit joint à la peinture des anciennes mœurs ne peut faire qu'un effet désagréable. Ces contes en général sont fort libres; mais la gaieté qui regne dans les originaux en atténue en quelque sorte le danger : racontés d'une maniere plus sérieuse par M. Imbert, ils peuvent être considérés comme un recueil que l'on doit éloigner des mains des jeunes gens. Cette raison nous empêchera d'en désigner aucun.

Les contes en prose de cet auteur sont beaucoup plus décens. M. Marmontel, avant de recueillir les siens, les avoit mis dans le Mercure, où ils avoient eu beaucoup de succès : M. Imbert suivit cet exemple; mais il n'avoit pas, comme son prédécesseur, le talent de varier ses narrations; son style n'étoit ni assez rapide ni assez élégant, et la partie dramatique, si importante dans ce genre d'ouvrage, étoit absolument négligée. Les Contes de Marmontel sont loin de retracer les mœurs du temps : l'auteur qui ne fréquentoit que la

finance, n'avoit pas alors une idée juste de la haute société; il la peint presque toujours comme elle est présentée dans les romans de Crébillon fils, qui ne la connoissoit pas davantage; mais Marmontel s'étoit formé une maniere qui n'appartient qu'à lui; sans intéresser beaucoup ses lecteurs, il les amuse par des aventures variées; il passe avec adresse sur les détails ennuyeux, et s'arrête avec complaisance sur tout ce qui peut lui fournir des tableaux agréables. Sa diction d'ailleurs est élégante et claire; c'est ce qui a valu tant de succès à son ouvrage dans les pays étrangers. M. Imbert, avec des défauts beaucoup plus considérables que ceux de Marmontel, étoit loin de les racheter, comme lui, par le style et l'art de la narration : aussi ses contes sont-ils absolument oubliés.

Ses fables ont eu le même sort; elles n'ont ni grace ni naïveté. L'auteur ne sait pas donner une importance comique aux animaux qu'il met en scene, ressort que La Fontaine a si heureusement employé, et dont il peut être regardé comme l'inventeur; M. Imbert se borne presque toujours à présenter de froides moralités. Une de ses fables les moins défectueuses est celle où il met en action la maxime attribuée à Charles IX de ne pas trop enrichir les gens de lettres. Elle est intitulée : *la Femme et ses Poules*.

La femme qu'ici tu verras,
Lecteur, quoique avancée en âge,
Prenoit encor ses plaisirs ici bas,
Sans scandale pourtant; mais tout le voisinage
En a ri, dit-on, plus d'un jour.
Elle avoit dans sa basse-cour
Des poules, nombreuse famille
Qu'elle adoroit; c'étoit ses dernieres amours.
Aucun autre intérêt n'occupoit ses discours.
Lui parloit-on de marier sa fille?
Elle parloit de ses poules; toujours
Sur ce chapitre elle babille :
Elle n'aime, n'entend et ne voit que cela;
Et mes poules par-ci, puis mes poules par-là.
Dans un fin tablier voiturant leur pitance,
Elle venoit dès le matin
Les appeler, faire pleuvoir le grain;
Plus d'une mangeoit dans sa main :
Aussi les œufs venoient en abondance.
Mais ce grain qu'à toute heure on alloit leur porter
Engraissa tant cette troupe si chere,
Qu'elle cessa de pondre, et ne fit que chanter.

De nos gens à talens c'est le sort ordinaire;
Sans récompense ils ne sauroient rien faire,
Mais trop payés, ils cessent d'enfanter.

Cette fable, l'une des meilleures de M. Imbert, est inférieure même à celles de La Motte, le récit

est sec et froid, et la moralité n'est pas amenée avec assez d'art.

L'auteur, aveuglé sur le mérite de ses contes, crut que le défaut de développemens avoit nui à leur succès ; il résolut de faire un roman, genre d'ouvrage dans lequel il ouvriroit un champ plus vaste à son imagination. Les Egaremens de l'amour parurent bientôt, car M. Imbert avoit le malheur de travailler avec beaucoup de rapidité. La fable de ce roman n'a aucune vraisemblance, et le résultat moral qu'elle présente ne peut qu'être dangereux : on en jugera par l'idée que nous allons donner de cet ouvrage. Un jeune Anglais, appelé Milfort, a épousé depuis quelques années une femme dont il étoit fortement épris, et qui s'est brouillée avec sa famille pour s'unir à lui ; il vit heureux avec elle, lorsqu'il aperçoit par hasard une Françoise dont il devient éperduement amoureux : il ne néglige aucun moyen de la séduire ; enfin il parvient à s'en faire aimer. Dans un rendez-vous qu'elle lui a donné il est près de triompher d'elle, lorsqu'il lui échappe ces mots : *Si je pouvois disposer de ma main !* la Françoise s'arrache à l'instant de ses bras, le traite de perfide, et lui interdit pour jamais sa vue. On a aperçu facilement l'absurdité de cette conception : une demoiselle qui donne à son amant un rendez-vous noc-

turne, et qui jusqu'alors n'a exigé de lui aucun engagement, peut-elle espérer qu'il l'épousera ? Est-ce dans le moment où un jeune homme va satisfaire une passion violente qu'il peut penser à un lien qui l'empêche de disposer de sa main ? Il y a là-dedans un mélange de dépravation et de fausse sensibilité qui étoit alors très à la mode. Cependant Milfort est désespéré d'avoir perdu par son indiscrétion une occasion qu'il ne retrouvera peut-être jamais. Il se venge sur sa femme dont il est aimé, et qui est vertueuse : il la relegue dans une campagne. Elle y habite depuis quelque temps, lorsqu'il apprend qu'elle est malade; le bruit de sa mort a même couru : alors Milfort conçoit une idée atroce et qui ne peut venir qu'à un scélérat consommé; il se rend dans le château de sa femme, la menace de la faire périr et de se tuer ensuite si elle ne consent pas à confirmer le bruit de sa mort. La terreur la fait céder; elle part la nuit dans un carrosse fermé, et se rend dans un château solitaire qui passe pour appartenir à un autre qu'à Milfort. Son mari prend le deuil, renoue sa liaison avec sa maîtresse, et l'épouse bientôt. Quelque temps après les deux femmes se rencontrent; Milfort meurt, presque entre leurs bras, du repentir d'avoir fait le malheur de l'une, et du chagrin de ne pouvoir plus posséder l'autre.

On a dû remarquer l'absurdité, l'invraisemblance et la dangereuse morale de ce roman. Milfort en est le héros ; il commet un crime qui dans tout état policé seroit puni d'une peine capitale : cependant l'auteur fait ses efforts pour fixer sur lui tout l'intérêt ; il cherche à pallier l'atrocité de sa conduite par un ton sentimental à l'abri duquel on étoit alors convenu de cacher les penchans les plus honteux et les vices les plus infâmes.

Le succès passager des Egaremens de l'amour engagea M. Imbert à s'exercer encore dans ce genre : il chercha à prendre la maniere de Voltaire dans deux contes auxquels il donna le titre de *Réveries philosophiques* : c'étoient véritablement des rêveries ; il n'y avoit ni intérêt ni gaieté. L'auteur en avoit promis la suite ; le peu de succès qu'obtint le commencement l'empêcha de continuer.

Jusqu'alors M. Imbert n'avoit pas travaillé pour le théâtre : il entra dans cette nouvelle carriere en 1779, époque à laquelle la France avoit à se plaindre du gouvernement anglois. L'auteur fit une piece de circonstance qui fut représentée aux Italiens, et qui ne réussit pas : cependant on y remarqua quelques traits heureux et une facilité de dialogue qui pouvoient donner des espérances. Lorsque la comédie françoise ouvrit la nouvelle salle, M. Im-

bert fut chargé de la piece d'inauguration : cet ouvrage, aujourd'hui oublié, réussit dans la nouveauté; on y trouve une scene fort singuliere dont nous rapporterons quelques passages. L'auteur s'éleve contre le mauvais goût; et, ce qui doit paroître fort extraordinaire, il désigne clairement Dorat, avec lequel il étoit lié, et dont il avoit partagé les préjugés littéraires. Un auteur comique est introduit devant Apollon; il s'exprime ainsi sur son art :

La salle me paroît un peu vaste pour moi.
Mes vers ont un je ne sais quoi,
Une harmonie et douce et tendre;
Sans les crier il faut les faire entendre.
Mon style aisé, plein de douceur,
Ne fatigue jamais (car c'est à quoi je veille)
Ni la poitrine de l'acteur,
Ni l'oreille du spectateur;
Mon vers... c'est du miel pour l'oreille.
Je viens donc voir si les décorateurs,
Si les peintres pourront assortir leurs couleurs
Aux tirades que je compose,
Imiter la fraîcheur qui distingue, je croi,
Mes madrigaux; il me faudroit à moi
Une salle couleur de rose.

Cette critique n'attaque pas seulement le poëte auquel nous l'avons appliquée, elle désigne aussi un grand nombre de comédies qui furent données

dans le même temps, et qu'il est inutile de rappeler.

L'Amant Sylphe, représenté à une fête de Fontainebleau, suivit de près l'ouvrage dont nous venons de parler. Il y a de la délicatesse et de la grace, mais le fond en est trop léger. Cette piece n'a jamais été reprise.

Le Jaloux sans amour, que l'auteur donna dans le même temps, n'eut d'abord aucun succès : on reprocha à cette piece une marche trop lente, des nuances trop délicates, et une prétention au bon ton et à l'esprit qui y jette beaucoup de froideur. Cette comédie, corrigée par M. Imbert, fut reprise quatre ans après, et réussit au-delà de ses espérances. Il y a dans l'histoire du théâtre plusieurs exemples de cette trop grande sévérité du public qui rejette au premier abord des ouvrages auxquels il accorde ensuite son suffrage; mais on a toujours remarqué que son injustice ne dure pas long-temps, et qu'il revient de lui-même aux productions qui renferment des beautés réelles. Il y avoit, ainsi que nous l'avons indiqué, plusieurs motifs pour ne pas admettre le Jaloux sans amour; mais quelques traits de caractere bien saisis, une situation dramatique rendue parfaitement par un acteur célebre, ont en quelque sorte motivé l'indulgence peut-être excessive que l'on a eue depuis pour cet ouvrage.

Il paroît que ce succès détermina M. Imbert à se consacrer entièrement au théâtre. Dans l'espace de quatre ans, il composa une comédie et une tragédie qui furent l'une et l'autre représentées en 1789, et qui n'obtinrent aucun succès. Ces deux ouvrages, sur-tout le premier, ont des beautés supérieures à celles des autres ouvrages dramatiques de l'auteur : on ne peut attribuer leur chûte qu'aux circonstances qui donnoient alors au public beaucoup d'indifférence pour toutes les pieces nouvelles où il ne trouvoit pas des allusions. Il est juste de s'étendre sur ces deux derniers ouvrages de l'auteur qui sont actuellement peu connus.

Dans la Fausse Apparence ou le Jaloux malgré lui, M. Imbert voulut peindre un mari qui n'a aucun penchant à la jalousie, dont la femme est vertueuse, et qui cependant, par une combinaison de circonstances fort singuliere conçoit des soupçons qui semblent fondés. Ce personnage a un côté comique; ses efforts pour repousser toutes les apparences qui compromettent sa femme doivent produire de l'effet, et sont absolument neufs au théâtre. Quelques détails sur l'intrigue sont nécessaires pour faire connoître les ressorts que le poëte a employés.

Le marquis d'Herfleur est l'époux d'une femme aussi vertueuse que naïve; elle n'a aucune idée du

mal, et ne présume pas que l'on puisse avoir les moindres soupçons sur des démarches innocentes, mais peut-être un peu légeres. La Marquise est très sensible aux maux des autres; il suffit d'intéresser sa pitié pour lui faire faire des imprudences; son caractere est peint avec grace dans les vers suivans :

Tu connois la Marquise; elle a le cœur si bon!
Incapable à la fois de feinte et de soupçon,
Fiere de rendre heureux tout ce qui l'environne,
Elle n'a de bonheur que celui qu'elle donne :
Tout être qu'elle a pu servir ou soulager
Lui peut être inconnu, mais jamais étranger;
C'est pour elle un besoin. Soit vertu, soit foiblesse,
L'ami de ses amis a droit à sa tendresse;
Pour peindre enfin son cœur qu'un seul mot attendrit,
Elle a tant de bonté qu'on la croit sans esprit.

Le Marquis a chez lui une sœur beaucoup plus adroite que sa femme; il l'a destinée en mariage à un vieux comte de Saint-Firmin auquel il a d'anciennes obligations. Dans la même maison le chevalier d'Omval, jeune homme qui se cache après un duel, est amoureux de la sœur du Marquis : celle-ci répond à son amour, et a toujours l'art de mettre en avant sa belle-sœur pour les ruses dont elle se sert afin de rompre le projet qu'on a de la marier avec le comte de Saint-Firmin. La complaisance de la Marquise

lui fait faire des démarches indiscretes qui inspirent des soupçons à son mari : il cherche continuellement à les repousser ; et cette lutte, avec des apparences presque décisives, donne lieu à des situations comiques. On en peut juger par les réflexions suivantes que fait le Marquis :

Eh bien ! demandez-moi si quelque noir génie
Ne vient pas me souffler exprès la jalousie !
C'est inimaginable, et l'on n'y conçoit rien.
Je veux être tranquille en voyant tout en bien ;
On vient changer en mal le bien que je présume :
Je souffle le flambeau, le diable le rallume.
Tantôt avec ma femme un heureux entretien
Avoit mis en repos son esprit et le mien ;
Un entretien nouveau me rend à ma sottise.
Allons, soumettons-nous au sort qui nous maîtrise ;
Et puisque mon destin veut que je sois jaloux...
Mais le suis-je en effet ? Suis-je au nombre des fous ?
Au surplus, qui voudra m'explique ce mystere.
Mais si je suis jaloux, en tout cas, je n'ai guere
Avec les sentimens l'esprit de mon état :
Livrant à l'apparence un éternel combat,
Vers la conviction le vrai jaloux s'empresse ;
Moi, je la fuis toujours, et la trouve sans cesse.

Enfin l'on s'explique ; le Marquis est débarrassé des soupçons qui lui pesent ; il donne sa sœur au chevalier, et tous les personnages se retirent contens.

On voit que cette piece ne méritoit pas le sort qu'elle éprouva : on peut y blâmer, comme dans le Jaloux sans amour, des sentimens alambiqués, des nuances si délicates qu'elles disparoissent au théâtre; mais la marche en est rapide, l'intrigue assez bien tissue, et l'on y trouve des traits comiques.

La tragédie de Marie de Brabant a le mérite d'offrir quelques situations neuves : voici le trait historique sur lequel elle est fondée. Le roi de France, Philippe le Hardi, avoit épousé en secondes noces Marie de Brabant; cette princesse lui avoit déja donné un fils, lorsque Louis, que le roi avoit eu de son premier mariage, mourut empoisonné. Pierre de La Brosse, autrefois barbier de Saint-Louis, et depuis favori de Philippe, qui n'étoit pas aimé de la jeune reine, voulut se servir de cette occasion pour la perdre. Il ne craignoit que la trop grande affection du roi pour son épouse. Afin de ne pas se compromettre, il suscita un accusateur qui déclara que Marie avoit fait mourir le prince. Le duc de Brabant, frere de la reine, envoya un chevalier à son secours : selon l'usage de ce temps-là, le chevalier défia l'accusateur; et celui-ci n'ayant pas osé combattre fut condamné à mort : quelque temps après, la perfidie de La Brosse fut découverte au roi par une religieuse flamande, et il fut pendu.

M. Imbert a fort bien peint les situations pathétiques que présente ce sujet. On voit un prince vertueux, plein d'amour pour sa femme, forcé à la croire coupable par une multitude d'indices qui semblent la condamner. La reine est douce et résignée; on n'auroit aucun espoir pour elle si le duc de Brabant ne prenoit hautement sa défense : La Brosse est un scélérat consommé; contre la vérité historique, l'auteur ennoblit ce personnage en lui supposant un courage qu'il n'avoit pas.

La scene la plus touchante de cette tragédie est celle dans laquelle Philippe, qui croit la reine coupable, mais qui ne lui a pas encore montré ses soupçons, cherche à lui persuader qu'elle doit fuir. Le roi parle du coupable :

On le désigne au moins... et malgré ma colere,
A ma justice encor puisse-t-il se soustraire!
Mais la fuite peut seule en détourner les coups;
Seule, trompant les vœux d'un trop juste courroux,
Elle peut l'arracher au plus honteux supplice.
Un remords seul du ciel désarme la justice;
Mais la justice humaine est sourde au repentir.

MARIE.

Même au coupable, hélas! vous daignez compâtir!

LE ROI.

Oui, qu'il quitte ces lieux où la loi vengeresse

Va changer son trépas en publique alégresse :
C'est moi qu'il a comblé d'un éternel ennui,
Et c'est moi qui prétends le sauver aujourd'hui.
Du plus ardent courroux je me croyois capable,
Je me croyois certain de haïr le coupable;
Mais pour mon foible cœur son juste châtiment,
Loin d'adoucir mes maux, est un nouveau tourment.
Si je venge mon fils j'ai la triste assurance
De pleurer à la fois sa mort et sa vengeance.
Que l'auteur de mes maux, dont je deviens l'appui,
Ait pour moi la pitié que mon cœur sent pour lui;
Qu'il fuie... et j'oublierai que Dieu dans sa colere
M'a fait roi... j'oublierai même que je suis pere.

Le grand défaut de cette piece se trouve dans une intrigue secondaire du neveu de La Brosse avec une femme de la cour de Marie; c'est par eux que la conjuration se découvre : la préparation de ce moyen force l'auteur à faire plusieurs scenes qui semblent d'abord trop séparées du sujet. Ce défaut, joint à celui du style qui est en général sec et froid, empêchera cette tragédie de reparoître au théâtre.

On a pu, d'après les détails dans lesquels nous sommes entrés sur les ouvrages de M. Imbert, juger de son talent littéraire, et remarquer qu'il se seroit élevé beaucoup plus haut s'il eût vécu à une époque où les succès se fussent achetés avec plus de travail. Son principal défaut étoit une indolence qu'il ne

pouvoit surmonter; cette indolence étoit si grande qu'elle l'avoit empêché d'acquérir les connoissances, non seulement indispensables aux gens de lettres, mais nécessaires aux gens du monde. Son ignorance se fait remarquer dans presque tous ses ouvrages; on voit qu'il n'avoit aucun fonds, et qu'il se laissoit entraîner par une imagination vive, mais souvent désordonnée.

Il avoit une facilité extraordinaire pour faire des vers; les improvisateurs italiens peuvent seuls en donner une idée : aussi sa poésie est-elle en général lâche et sans couleur; l'impropriété des termes s'y fait souvent remarquer, les mots parasites y abondent; et les épithetes, qui n'ajoutent rien à la force de la pensée, y sont prodiguées. Il n'est pas donné aux hommes de faire sans peine de bons ouvrages; c'est à force de travail qu'ils approchent de la perfection : une inspiration subite peut leur fournir, il est vrai, quelques beaux traits; mais ces momens heureux sont rares : quel que soit le talent naturel dont on soit doué, si l'on s'abandonne trop à ces sortes d'inspirations, on se méprendra bientôt sur leur nature, et, croyant obéir à l'impulsion du génie, on se livrera à un délire qui ne produira qu'une abondance absolument stérile. M. Imbert a souvent prouvé la vérité de cette observation.

Il portoit dans ses affaires la même nonchalance que dans ses travaux : son défaut d'ordre, joint à un goût très vif pour les plaisirs, le mit souvent dans des situations fort malheureuses. Il étoit libéral et prodigue lorsqu'il avoit eu des succès lucratifs; alors ses amis pouvoient puiser dans sa bourse; tout ce qu'il possédoit étoit à eux. Il eut souvent le malheur de voir qu'il n'auroit pas dû compter sur la reconnoissance de ceux qu'il avoit obligés : cette épreuve souvent renouvelée ne le corrigea pas. Il mourut, en 1790, dans un état peu éloigné de la misere.

PRÉFACE.

De tous les genres dramatiques la comédie est sans doute le plus ingrat. D'illustres exemples pourroient justifier cette assertion. Plus d'une fois nos meilleurs auteurs comiques ont vu leurs chefs-d'œuvre d'abord dédaignés, et n'ont obtenu les honneurs d'un triomphe tardif qu'après l'avoir acheté par le chagrin d'une disgrace. Comme eux, avant d'être heureux, j'ai subi un rigoureux arrêt; et j'avouerai que ce n'est point par là que j'aurois voulu leur ressembler.

Mais je suis trop satisfait du présent pour vouloir le perdre à me plaindre du passé. Des circonstances plus favorables, quelques changemens faits à mon ouvrage, changemens moins considérables qu'heureux, lui ont valu l'accueil le plus indulgent. Sans doute le public, convaincu enfin de l'extrême difficulté de faire une grande comédie de caractere, a cru devoir encourager les efforts qu'on fait pour y réussir; il a senti qu'il devoit quelquefois payer d'un peu d'indulgence l'espoir d'applaudir un jour avec plus de justice.

Voilà ce que mon amour-propre n'a pu se déguiser. Mais je me dissimule encore moins ce que je dois au talent des acteurs qui ont joué ma comédie.

Quel nouvel intérêt le jeu savant et vrai de mademoiselle Contat n'a-t-il pas ajouté à la situation de la Comtesse? Malgré les divers succès que cette charmante actrice a mérités jusqu'ici, je vois qu'on s'accorde à dire qu'elle a montré dans ce rôle des ressources qu'on ne lui connoissoit pas encore: c'est là qu'on l'a vue rire et pleurer en même temps, sans devoir à ses graces ni à sa figure un seul des applaudissemens qu'elle a reçus.

M. Molé m'a montré mon personnage du Jaloux tel que je l'avois tracé, avec les graces nouvelles qu'a su lui prêter la magie de son talent. Mais ce n'est là que le bien qu'il a coutume de faire à tous les rôles qu'on lui confie: ce que je lui dois de particulier c'est qu'il a été le premier à prétendre que ma comédie n'avoit pas eu le sort qu'elle méritoit, et qu'il m'a souvent exhorté à appeler de ce premier jugement.

M. Vanhove, en l'absence de M. Desessarts, a bien voulu s'essayer pour moi dans un genre qui lui étoit peu familier, mais qu'il a prouvé ne lui être nullement étranger. Le succès qu'il a obtenu dans le rôle assez difficile du vieux Marquis a dû lui inspirer un nouveau courage, et donner de nouvelles espérances au public.

Les nuances du caractere du Chevalier ont été

parfaitement saisies et développées par M. Fleury, qui a su faire contraster si habilement la sensibilité d'un cœur honnête, et le ton encore léger d'un homme qui a donné autrefois dans quelques écarts; il n'a pas laissé perdre de vue ce qu'expriment ces deux vers :

> J'ai bien changé mes mœurs; mais, ma foi, jusqu'ici
> Je n'ai pas eu le temps de changer mon langage.

Enfin je dois un tribut d'éloges à mademoiselle Olivier, jeune actrice qui justifie si bien de jour en jour l'adoption flatteuse que le public a faite de son talent; à M. Dazincourt, qui s'est distingué dans des rôles bien plus importans et plus difficiles; et à mademoiselle Joly qui a joué le petit rôle de soubrette avec toute la finesse dont il étoit susceptible.

On me pardonnera sans doute de m'arrêter à des éloges que le public ne sauroit désavouer. L'accueil favorable qu'il vient de faire à ma comédie est une sorte de résurrection : j'en parle avec complaisance comme un convalescent parle de la santé.

Si l'on me pardonne cet épanchement, je reconnoîtrai du moins cette indulgence en renonçant au privilege qu'on nous accorde dans nos préfaces de répondre aux critiques, c'est-à-dire de faire l'éloge

de nos ouvrages. Je garderai le silence, persuadé qu'il est beaucoup plus sage d'employer à faire mieux le temps qu'on perdroit à se défendre.

A MONSIEUR LE COMTE

DE VAUDREUIL,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, MARÉCHAL DE SES CAMPS ET ARMÉES, GRAND FAUCONNIER DE FRANCE.

MONSIEUR,

Mon Jaloux *avoit été assez heureux pour obtenir votre suffrage avant de briguer celui du public. Malheureux par un premier arrêt, c'est votre suffrage encore qui lui avoit inspiré le desir d'en appeler : heureux enfin, il lui reste un devoir à remplir; il vous a dû son courage, souffrez qu'il vous fasse l'hommage de son bonheur.*

Je suis, avec un profond respect,

MONSIEUR,

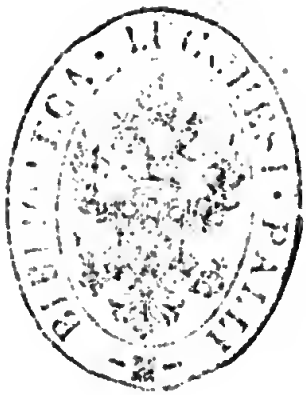
Votre très humble et très obéissant serviteur,

IMBERT.

ACTEURS.

LE COMTE D'ORSON.
LA COMTESSE D'ORSON.
LE MARQUIS DE RINVILLE.
LE CHEVALIER D'ELCOUR.
MADEMOISELLE D'ORSON.
LISETTE.
FRONTIN.
DUMON.

La scene est à Paris, chez le comte d'Orson.



LE JALOUX SANS AMOUR.

Perin del. *Gault de St Germain direx.*

Pour vous l'on cœur a de la jalousie,

Pour une autre il a de l'amour.

Acte III Sc IX.

BIBLIOTECA NACIONAL DE MADRID

Digitized by Google

LE

JALOUX SANS AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Un serviteur fidele et sage,
Mon enfant, fait toujours passer
Les devoirs du service avant ceux du ménage.

LISETTE.

Ainsi donc tu vas me laisser
Sans me dire un seul mot?

FRONTIN.

Si fait, ma chere femme;
Je te dis... bonjour.

LISETTE.

Oui, pour t'enfuir de ces lieux :

Tous tes bonjours sont des adieux.

FRONTIN.

J'attends ici mon maître.

LISETTE, *entendant sonner.*

Et moi, j'entends madame.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

FRONTIN.

Mon cher Frontin, un moment, s'il vous plaît.
Quand dans la tête on a plus d'une affaire,
Il faut se raconter le soir ce qu'on a fait,
Et le matin ce qu'on doit faire.
D'abord aller parler au joaillier Martin ;
Venir de mon message aussitôt rendre compte;
Puis porter à Sophie un billet du matin ;
Puis... Voilà tout, je crois. Monsieur le Comte
Ne me laisse pas vivre en homme désœuvré.
De deux emplois ici je me vois honoré :
Courir après Sophie, et garder la Comtesse ;
Avoir l'œil sur la femme, et servir la maîtresse :
Ce n'est pas là, je crois, un petit embarras.
Mais ne nous plaignons point ; mon maître n'a-t-il pas
Une peine égale à la nôtre?
Comme nous il a deux emplois
Assez embarrassans ; être tout à la fois
Jaloux de l'une, amant de l'autre,
C'est employer son temps, je crois.

Voici le Chevalier; tâchons de disparoître.
Je crains son entretien. Quoique ami de mon maître,
De notre train de vie il paroît mécontent;
Il nous condamne aujourd'hui, quand peut-être
Hier il en faisoit autant.
(*Il fait semblant de ranger dans l'appartement pour tâcher de s'esquiver.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à part.*
Frontin, ce confident si discret, si fidele,
Pourroit bien nous servir à démasquer la belle.
(*haut.*)
Bonjour, monsieur Frontin.

FRONTIN.
Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.
Venez, des bons valets rare et parfait modele.

FRONTIN.
Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.
Vous savez allier
L'amour et le respect, la prudence et le zele.

FRONTIN.
Ah! monsieur!...

LE CHEVALIER.
Approchez; allons, point de pudeur.

Tant de timidité me paroît bien étrange:
Quand on mérite la louange,
Il ne faut pas en avoir peur.

FRONTIN.

(*à part.*) (*haut.*)
Voudroit-il me sonder? Monsieur, c'est trop d'honneur.

LE CHEVALIER.

Eh non! point du tout; c'est justice:
Je vous trouve pour le service
Un homme d'or.

FRONTIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Aussi
Le Comte librement vous parle, vous écoute;
Il vous traite... en ami.

FRONTIN.

Moi, monsieur, en ami!
Monsieur le Chevalier veut plaisanter sans doute.
Oh! monsieur sait trop bien ce qu'un maître aujourd'hui
Doit laisser de distance entre un valet et lui.
Non, il se rend justice, et je sais me la rendre:
Comme il connoît ses droits, je connois mon devoir.
Vraiment, il nous feroit beau voir,
Moi, monter jusqu'à lui; lui, jusqu'à moi descendre!
Il seroit, à vrai dire, un sot de le vouloir;
Je serois un fat d'y prétendre.

LE CHEVALIER.

C'est être trop modeste; un fidele valet,
Sans avilir son maître, obtient sa confiance.

Le Comte est juste : il vous connoît discret;
Et je gagerois bien, s'il a quelque secret,
Qu'il vous en a fait confidence.
Il le doit du moins.

FRONTIN.

En ce cas,
Il faut croire qu'il n'en a pas;
(*à part.*)
Car il ne m'a rien dit. Il me cherche.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il m'évite.

FRONTIN.

Ah! monsieur, il n'est plus ce temps passé trop vîte,
Où les maîtres, moins fiers, plus sages, plus humains,
Nous venoient confier leurs plus secrets desseins :
Dans leurs plus graves entreprises
D'amour, d'hymen, de tout absolument,
Pas un mot au valet. Vraiment,
Je ne m'étonne plus s'ils font tant de sottises!
Pour le conseil on nous a cassés tous :
Hors les momens où l'on nous gronde,
On ne songe pas plus à nous
Que si nous n'étions pas au monde.
Le service, autrefois de tant d'honneur suivi,
Est bien tombé! c'est à n'y rien connoître.
Quelle pitié! maintenant chaque maître
Ne prend des serviteurs que pour être servi!
Des valets confidens? on n'en voit plus paroître;
Il ne s'en fait plus ici-bas.

LE CHEVALIER.

Oh! moi, j'en vois encor.

FRONTIN.

Moi, je n'en connois pas.

(*à part.*)

Il s'avance.

LE CHEVALIER.

(*à part.*) (*haut.*)

Il recule. Oh! ça, mon cher, écoute:
Entre nous, comment va son cœur?

FRONTIN.

De qui, monsieur?

LE CHEVALIER.

De ton maître. Sans doute
Il la voit souvent?

FRONTIN.

Qui, monsieur?

LE CHEVALIER.

Parbleu, cette aimable personne.

FRONTIN.

Je ne vous entends point; monsieur en connoît tant!...

LE CHEVALIER, *d'un air mystérieux.*

Sa maîtresse. Hem! cela s'entend?

FRONTIN.

Ah! monsieur!

LE CHEVALIER.

Quoi! cela t'étonne!
Quel mal vois-tu donc à cela?

FRONTIN.

O Ciel! que me dites-vous là?

Comment! monsieur pourroit vivre en mari coupable,
Possédant une épouse honnête, douce, affable,
Qui n'a nul défaut, nul travers;
Une femme, en un mot, qui dans tout l'univers
N'aime que lui, ne voit que lui d'aimable?
Non, monsieur, non, cela n'est pas croyable;
Et si la chose étoit réellement,
Sans un chagrin mortel je ne pourrois l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Allons, tu ne sais rien, soit. Dis-moi seulement,
Ton maître... à ton insu, va-t-il assiduement?...

FRONTIN.

Fort bien, je commence à comprendre:
Cet entretien pour vous n'est qu'un amusement.
Etre gai, je le sais, est votre affaire unique:
Mais j'en ai d'autres, moi; si je les différois
Auprès de vous, à coup sûr, je perdrois
Ce beau renom de parfait domestique:
Je veux le conserver. Pardon, monsieur, pardon.

SCENE IV.

LE CHEVALIER.

Le coquin est impénétrable.
Et cependant la comtesse d'Orson
Se désole, est inconsolable!
Son cœur auprès de moi se déguisoit en vain.
Hier j'en arrachai l'aveu de son chagrin.
Cesser de plaire étoit trop peu pour elle;

Il faut que son injuste époux
Joigne à l'affront d'être infidele
Le travers d'être encor jaloux.
Cet assemblage-là n'est que trop en usage :
Plus d'un époux, en promenant ses vœux,
Au dehors est amant volage,
Au dedans mari soupçonneux.
D'un cœur qu'on a quitté l'on veut être encor maître:
Il est de faux jaloux, j'en trouve chaque jour;
Et l'amour-propre fait peut-être
Autant de tyrans que l'amour.
La Comtesse, quoiqu'un peu fiere...
La voici.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Chevalier, vous dînez avec nous?

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Point de mais, car j'ai compté sur vous :
Je vous retiens pour la journée entiere.
Vous êtes gai; moi, vous n'en doutez pas,
J'ai besoin de gaieté.

LE CHEVALIER.

Madame, je défie
Mon enjouement, dont on fait tant de cas,

De pouvoir égaler votre philosophie.
Sans que votre chagrin ait jamais éclaté,
Des amours de d'Orson vous avez connoissance :
Vous feignez, par votre silence,
D'ignorer sa légèreté ;
Et votre amoureuse prudence
Dérobe aux yeux d'autrui son infidélité,
Comme vous cacheriez votre propre inconstance.
Par exemple, sa fête arrive ; c'est demain :
A son insu, d'Erbon fait exprès une piece
Pour son bouquet, où l'on vous voit soudain
Prendre un rôle amoureux, touchant, plein de tendresse...
On vous croiroit heureuse au milieu du chagrin.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous? La plainte, en pareille infortune,
Est toujours inutile... et souvent importune.
Tout inconstant qu'il est, Chevalier, entre nous,
Je l'avouerai, j'aime encor mon époux.
Mes reproches pourroient exciter sa colere.
Si je suis triste auprès de lui,
Il me fuira pour éviter l'ennui.
Quoi! si même en l'aimant j'ai cessé de lui plaire,
Croirai-je que l'humeur, les cris me le rendront?
Dois-je espérer que mes plaintes feront
Ce que mon amour n'a pu faire?
Contre moi ce seroit l'armer :
Exhaler son dépit contre un mari coupable,
C'est, en voulant se faire aimer,
S'efforcer d'être moins aimable.
L'avouerai-je? Il me semble aussi que dès ce jour,

Feignant de ne pas voir un amour qui me blesse,
Je facilite son retour,
S'il me rend jamais sa tendresse.
Mais s'il savoit déja qu'on m'a dit ses secrets,
Une fausse pudeur mêlée à ses regrets
Peut rendre vain un remords véritable;
Pour ne pas s'avouer coupable,
Il le seroit peut-être encore après.

LE CHEVALIER.

Oh! pour le coup, c'est là, je le confesse,
Mettre d'accord l'amour et la raison.

LA COMTESSE.

Quoi qu'il en soit, pour vous, vivez avec d'Orson;
Attendons que le temps me rende sa tendresse.
Vous voulez épouser sa sœur, dont la jeunesse...
A propos, Chevalier, (pour changer l'entretien
Qui, grave en commençant, malgré moi pourroit bien
Finir encor par la tristesse)
Votre ami dès long-temps, d'Orson veut aujourd'hui
Par d'autres nœuds vous attacher à lui;
Il desire votre alliance.
Mais, vous le dirai-je? entre nous,
Je redoute souvent en vous
Un certain air... peu sage, un ton d'insouciance...
De bonne foi, trouvez-vous, là,
Que, sans risque, d'Orson vous destine pour femme
Sa jeune sœur?

LE CHEVALIER.

Je vous entends, madame.
Vous craignez... des écarts. Oh! ce n'est plus cela.

Bon! je me suis rangé; mais là, réforme entiere.
Il est vrai qu'autrefois, apôtre de l'amour,
Mille exploits ont marqué ma brillante carriere.
Peu touchés de ma gloire, un jour
Mes chers parens, je le confesse,
Furent près d'obtenir un ordre de la cour
Pour m'enfermer par défaut de sagesse.
Peut-être ils disoient vrai; mais on voit bien, je croi,
Que maintenant c'est par-là que je brille :
Je suis plus sage qu'eux, à coup sûr; et ma foi
Aujourd'hui ce scroit à moi
A faire enfermer ma famille.

LA COMTESSE.

Vous vous croyez donc fermement
Guéri, là, tout-à-fait?

LE CHEVALIER.

Oh! radicalement.

LA COMTESSE.

Je ne sais, quelquefois je trouve difficile...

LE CHEVALIER.

Ah! soyez raisonnable aussi :
Il ne faut pas juger de mes mœurs par mon style;
Car bien que ma réforme ait des mieux réussi,
Elle est nouvelle encor; c'est un apprentissage;
J'ai bien changé mes mœurs; mais, ma foi, jusqu'ici
Je n'ai pas eu le temps de changer mon langage.
Agir vaut après tout mieux que parler, dit-on.
Combien de gens qui, dans la vie,
Se conduisent en fous et qui parlent raison!
Pour moi, j'agis en sage et je parle folie.

Voyez un peu le grand malheur!
Madame, pour mon style ayez quelque indulgence :
Encore un coup, par lui ne jugez point mon cœur.
Je ne suis libertin que par réminiscence.

LA COMTESSE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, à parler franchement,
Si j'étois pere de famille,
Avec tout l'or du monde, impitoyablement
Je refuserois pour ma fille
Un gendre qui toujours eût vécu sagement;
Quelque peu de dérangement
Me donneroit bien plus de confiance.
Vous riez?

LA COMTESSE.

Cette idée est neuve. Apparemment,
Chevalier, c'est ici quelque réminiscence?

LE CHEVALIER.

Non, madame, je crains tout précoce Caton;
Je crains toujours son arriere-saison.
On n'est pas bon marin si l'on n'a fait naufrage;
A force de broncher, on marche en sûreté :
Il faut enfin pour être vraiment sage
Ne l'avoir pas toujours été.

LA COMTESSE.

En ce cas-là, sur votre mariage
Je reprends ma sécurité.
Mais notre jeune sœur? çà, que pensez-vous d'elle?

LE CHEVALIER.

J'ai peur de l'aimer trop. Ma foi...

LA COMTESSE.

Cette crainte est encor nouvelle.

LE CHEVALIER.

Oui, j'en ai peur. N'en déplaise à l'effroi
Que vous donne mon caractere,
Je crois que c'est moi seul qui suis le téméraire.

LA COMTESSE.

Le téméraire? Expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

Votre charmante sœur a tout; elle sait plaire.
De son couvent elle apporte chez nous
Cette aimable candeur qui nous est étrangere :
Malgré sa précoce raison,
Son esprit toujours gai conserve encor le ton
Et presque les goûts de l'enfance;
C'est un charme de plus, d'accord. Mais quand j'y pense,
Elle est bien jeune! Elle n'aime encor rien!
Elle a mon cœur, et moi j'attends le sien.
Sous les lois de l'hymen sans peine elle se range;
Mon enjouement lui plaît; je la vois chaque jour;
Mais il est clair qu'on me donne en échange
De l'amitié pour de l'amour.
C'est perdre gros!

LA COMTESSE.

Un peu de patience :
L'amour viendra; peut-être est-il déja venu.

LE CHEVALIER.

Il se cache donc bien!

LA COMTESSE.

Non, je trouve... J'ai vu
Dans ses regards un air de complaisance,
Certain intérêt...

LE CHEVALIER.

Moi, je voi
Qu'avec plaisir elle cause avec moi :
Ma gaieté lui plaît? Elle en use.
Je lui parle d'amour? après,
Demandez-lui si je lui plais;
Elle répond que je l'amuse :
Voilà tous mes succès.

LA COMTESSE.

Attendez jusqu'au bout.
D'avance je vous suis garant de sa tendresse.
Mais à notre vieux-oncle attachez-vous sur-tout;
Vous connoissez son crédit, sa richesse;
Il aime sa petite niece...
Comme il vous aimera, j'en ferois le serment.
Du fond de son château, le marquis de Rinville
Vient passer avec nous quelques jours seulement.
Il faut vous le dépeindre. Aimable, doux, facile;
Sur un mot quelquefois le Marquis brusquement
De l'extrême douceur passe à l'emportement :
Sitôt qu'il parle, il aime qu'on l'admire;
Et quand ce qu'il a fait, ou ce qu'il vient de dire,
Mérite la louange, on le voit à l'instant
Faire lui-même sa satire,
Pour que vous renforciez l'éloge qu'il attend :
Du reste il se dévoue aux personnes qu'il aime;

Il met à les servir une chaleur extrême;
Toujours allant, venant, actif, plein de raison,
Même d'esprit.

LE CHEVALIER.

Je connois son mérite;
Je sais aussi comme il aime d'Orson:
Mais, le plaisant, c'est que sur sa conduite
Il n'ait pas le moindre soupçon.
Il croit voir en vous deux Astrée et Céladon;
Et son erreur ne doit pas nous surprendre.
Chez la femme, l'ennui prend l'air gai; chez l'époux,
L'infidele est caché sous les traits du jaloux:
Qui pourroit ne pas s'y méprendre?

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

C'est encor moi.

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Oui, je dîne avec vous;
J'ai changé mes projets. Il n'est pas si facile
De se débarrasser du marquis de Rinville.
(*à la Comtesse.*)
Monsieur le Chevalier, votre valet. Ma foi,
Le cher époux aussi revient; je vous l'amene.
Cela vous fait bien de la peine?

Vous m'en voulez?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Moi, non.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, je le croi.
Que vous vous haïssez!... Savez-vous qu'il m'étonne?
Comment! il raffole de vous.
C'est un amant, et non pas un époux.
Oh! celui-là, je vous le donne
Pour un mari fidele.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui, fidele est bien vu!

LE MARQUIS.

Même jaloux. D'Orson n'en est pas convenu;
Mais j'ai vu ce travers, et je le lui pardonne.
(*confidemment.*)
Avouez cependant qu'en lui donnant la main,
A ce qui vous arrive enfin
Vous étiez loin de vous attendre?

LA COMTESSE, *en soupirant.*

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS.

Avouez que le connoissant peu,
Vous n'auriez jamais cru, dans mon jeune neveu,
Trouver un époux aussi tendre?
Que vous ne comptiez pas du moins
En être à la fleurette encore, aux petits soins,
Une fois la noce passée?

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Hem? Vous voir aimer si constamment!
A la folie! Eperduement!
Comme un enfant gâté sans cesse caressée!

LA COMTESSE.

De grace, brisons sur ce point...

LE MARQUIS, *avec chaleur.*

Eh bien! Quoi! ne diroit-on point
Qu'il vient de sortir de ma bouche
Des termes, quelques privautés
Dont votre pudeur s'effarouche?
Vous avez quelquefois des puérilités...
Vous fais-je tort de?...

LA COMTESSE.

Non, sans doute,
Et ce n'est rien de tout cela;
Mais je crois que ces discours-là
Amusent peu monsieur, qui nous écoute.

LE CHEVALIER.

Madame!...

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi donc, s'il vous plaît? moi, je croi
Que ceci l'intéresse ainsi que vous et moi.
Oui, monsieur, vous avez mon estime; et j'espere
Qu'à son tour l'amitié va bientôt nous unir.

LE CHEVALIER.

Je ferois tout, monsieur, pour l'obtenir.

LE MARQUIS.

Je vous soupçonne un fort bon caractere;
Oui, jamais d'humeur, toujours gai;

Ici d'abord je vous ai distingué,
Et j'aurois fait le choix que d'Orson vient de faire.

LE CHEVALIER.

Vous en doublez le prix.

LE MARQUIS.

Je l'ai beaucoup loué
De donner à sa sœur un époux enjoué.
A mon sens, la gaieté vaut presque la sagesse.
On dit que c'est un don? pour moi, je le confesse,
J'en fais une vertu. D'un long cercle boudeur
Comme un seul homme gai sait bannir la tristesse!
L'homme gai, dans le monde, est un vrai bienfaiteur.
Moi-même, pour beaucoup, je voudrois de bon cœur
L'être aussi malgré la vieillesse.

LE CHEVALIER.

J'ignore si réellement
L'âge a, monsieur, pris sur votre enjouement;
Mais quant à moi, je vous proteste
Qu'à vous juger sur ce que j'ai pu voir,
Tout ce que je peux en avoir
Ne vaut pas ce qui vous en reste.

LA COMTESSE.

Mon oncle? il est plus gai que nous,
Plus gai cent fois.

LE MARQUIS.

Oui, trouvez-vous?
Ma foi, dans cette triste vie,
Je ris tant que je peux, je ne le cele point.
Le code entier de ma philosophie
Se renferme dans ce seul point.

Pourquoi donc s'affliger tant que le plaisir dure?
Avant que l'ennui vienne, à quoi bon s'ennuyer?
Dois-je prendre au mois d'août le manchon, la fourrure,
Parce qu'il doit geler au milieu de janvier?
Au gré du temps, je m'amuse ou m'ennuie;
Comme il vient, je le prends. Quand la goutte me tient,
Je ne fais pas le fier, je crie;
Je ris d'autant quand ma santé revient.
Mais peut-être, ma niece, avec mon bavardage,
Je radote? hem? n'est-ce pas? mes amis,
C'est le lot des vieillards; c'est un fruit de mon âge.

LE CHEVALIER.

Monsieur, si l'on radote en tenant ce langage,
Nulle sagesse, à mon avis,
Ne vaut un pareil radotage.

LA COMTESSE.

Pardon, messieurs, je vous quitte un instant.
D'Elcour, je vais parler à ma sœur qui m'attend:
Elle a quelque chose à m'apprendre;
Et les secrets qu'on va me confier,
J'aurai peut-être à vous les rendre.

LE MARQUIS.

Allez, allez.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Voici d'Orson; j'ai cru l'entendre.
Gageons, monsieur le Chevalier,
Qu'au passage elle va l'attendre,

Pour lui dire en particulier
Son petit bonjour. Hem?

LE CHEVALIER.

Cela pourroit bien être.

LE MARQUIS.

Oh! oui, ces pauvres enfans-là,
Ce sont deux tourtereaux. J'avois prévu cela.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui-dà, c'est fort bien s'y connoître!

LE MARQUIS.

Allons trouver d'Orson. Monsieur, j'attends de vous
Qu'à son tour ma petite niece,
Quand une fois vous serez son époux,
Aura le sort de la Comtesse.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est lui vouloir grand bien!

LE MARQUIS.

Je vous en prie au moins.
Vous me le promettez?

LE CHEVALIER.

J'emploierai tous mes soins...

LE MARQUIS.

Et qu'après votre mariage
Vous montrerez, en dépit du bon ton,
Autant d'amour qu'en a d'Orson.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, monsieur, d'en avoir davantage.

LE MARQUIS.

Nous y voilà! bon! serment d'amoureux.
Qui promet trop, tient peu : laissez ce style;
Aimez autant, c'est tout ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, monsieur, qu'il me sera facile
D'obéir sur ce point au-delà de vos vœux.

LE MARQUIS.

Eh non !

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, monsieur ; je vous assure...
Mon cœur me dit...

LE MARQUIS.

Il ment.

LE CHEVALIER.

J'ai là
De quoi l'aimer...

LE MARQUIS.

Eh ! je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Je sens bien plus...

LE MARQUIS.

Ne sentez que cela.

LE CHEVALIER.

Je vous dis...

LE MARQUIS.

Eh ! monsieur !

LE CHEVALIER.

Mon cœur...

LE MARQUIS, *le prenant par-dessous le bras et l'entraînant.*

Ah ! quelle rage !
Ma niece ne veut pas qu'on l'aime davantage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

D'ORSON, à ce que j'aperçoi,
Vous chérit tendrement.

LE CHEVALIER.

Nulle amitié, je croi,
Ne peut l'emporter sur la nôtre;
Et nous boudons toujours! souvent, Dieu sait pourquoi!
Nous ne pouvons, le Comte et moi,
Ni vivre en paix, ni vivre l'un sans l'autre :
Ce qui, par exemple, est pour nous
La cause d'un débat toujours prêt à renaître,
C'est son caractere jaloux.

LE MARQUIS.

Jaloux? oh! tant qu'il peut.

LE CHEVALIER.

Et plus qu'on ne doit l'être :
Car la Comtesse enfin doit à peine endurer
Cette ennuyeuse frénésie.

LE MARQUIS.

Eh! non, non; les amans, j'ose vous l'assurer,
Se plaignent de la jalousie,
Et sont ravis de l'inspirer.
Lorsqu'un jaloux déplaît, c'est qu'on est sans tendresse;
Mais un jaloux qu'on aime afflige rarement.
Pour mon neveu, je le confesse,
Du privilege il use largement.

LE CHEVALIER.

Mais, qu'est-il devenu? J'ai cru qu'en ce moment
Il nous suivoit.

LE MARQUIS, *après avoir rêvé.*

Ah! la bonne folie!
Ma niece alloit écrire un mot à son amie;
J'oserois gager hardiment
Qu'il est parti sans nous rien dire,
Pour épier ce qu'elle alloit écrire.

LE CHEVALIER.

Il en est capable, entre nous.

LE MARQUIS.

Avez-vous aperçu presqu'un air de courroux
Sitôt qu'elle a parlé de billet?

LE CHEVALIER.

Ce langage
Sans doute dans son cœur a réveillé l'image
De toutes les horreurs qu'enferme un billet doux.
Il entre...

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Il a l'air pensif.

LE CHEVALIER.

Sa figure
A, ce me semble, un peu d'humeur....
Qui peut t'avoir donné, Comte, cet air rêveur?
Seroit-ce encor ton aventure
D'hier?

LE MARQUIS.

Une aventure? et peut-on la savoir?

LE COMTE, *avec un rire forcé.*

Elle est... fort plaisante.

LE CHEVALIER.

A te voir,
On ne la croiroit pas plaisante, je te jure.

LE COMTE.

Hier au soir est arrivé d'Erbon.
Tout en entrant il a bien vîte
Demandé madame d'Orson,
A qui, pour une affaire, il faisoit sa visite.
Je l'ai voulu mener chez elle promptement,
Voyant qu'il ne pouvoit l'attendre;
Et quelqu'un a couru vers son appartement,
L'avertir que j'allois m'y rendre.
Nous montons donc assez vîte et sans bruit.

LE CHEVALIER.

Bon ! ceci sent un peu l'aventure de nuit;
Le récit encor m'intéresse.

LE COMTE.

A peine arrivons-nous, sur-le-champ la Comtesse
Se leve, accourt, s'avance à travers une piece
Eclairée... assez foiblement.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Oh ! c'est ici... que commence la scene...
Elle couroit... l'on ne voyoit qu'à peine...
Et... par méprise apparemment...
Dans les bras de d'Erbon...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Elle se jette...
Vous voilà, mon ami! dit-elle tendrement...
Et jusqu'à mon oreille arrive promptement
Un bruit qui soudain se répete...

LE MARQUIS.

Comme tu disois bien, l'aventure est vraiment
Plaisante.

LE CHEVALIER, *riant aux éclats.*

Oh ! rien n'est plus comique.

LE COMTE, *le regardant d'un air de courroux, puis se remettant.*

Vous sentez que pour moi je n'ai pas fait semblant
De voir...

LE MARQUIS.

Je le crois, c'est une méprise...

LE CHEVALIER, *riant aussi fort.*

Unique.

(*le Comte lui jette encore un coup-d'œil courroucé.*)

LE MARQUIS.

Oui, ma foi!

LE CHEVALIER, *toujours riant.*

Vous devez avoir bien ri tous trois.

LE COMTE, *avec colere.*

Oui, nous avons bien ri, monsieur.

LE CHEVALIER.

Oh! je le vois.

LE MARQUIS, *bas.*

Tenez, Chevalier, je parie
Qu'il en est jaloux.

LE CHEVALIER.

Je le crois.

LE MARQUIS, *bas.*

Quel amour!

LE CHEVALIER, *bas.*

Quelle jalousie!

LE MARQUIS.

Après ce transport amoureux,
Dont elle-même auroit dû rire,
Je gage que ma niece avoit l'air tout honteux.

LE COMTE.

Oh! nous sommes tous trois... Ils sont, ma foi, tous deux
Un moment restés sans rien dire.

LE CHEVALIER.

Vous étiez tous les trois à peindre.

LE COMTE, *d'un air réveur.*

Savez-vous
Qu'il se pourroit fort bien qu'une pareille fête...
N'amusât pas tout-à-fait... un jaloux?
Que la méprise enfin pourroit troubler sa tête?

LE MARQUIS.

(*à part.*) (*haut.*)
Bon! la sienne est déja troublée. Eh! mais pourquoi?

LE COMTE.

Mais vous ne sauriez croire, et je ne puis vous rendre
Toute l'impression... Non, j'en donne ma foi,
Je ne reçus jamais un accueil aussi tendre.

LE MARQUIS.

Le fût-il encor plus, tu le prendras, je croi,
Comme un gage de sa tendresse:
Ce qu'a reçu d'Erbon ne fut donné qu'à toi;
Rien n'est plus sûr.

LE COMTE.

Oui, je confesse
Que peut-être...

LE CHEVALIER.

Je dis plus, moi:
Quand plus loin la Comtesse eût poussé la méprise...

LE COMTE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Ecoute; une faveur surprise
Pourroit-elle éveiller un amoureux souci?

Où le cœur est, les faveurs sont aussi.
Tu peux m'en croire un peu; j'eus aussi mon jeune âge;
Nous avons à l'amour donné quelques momens;
Et quelques-uns même au libertinage.
Mais de mon temps, oh! le premier hommage
Etoit au cœur : sans le cœur, point d'amans.
Dans ce siecle, l'amour vit d'une autre maniere.
Le cœur changea de place un beau jour à la voix
Des médecins du bon Moliere;
Nous l'avons déplacé depuis une autre fois.
Par un procédé fort honnête,
Quittant sa place, alors il fut mis près de là :
Aujourd'hui nous changeons cela;
Nous mettons le cœur dans la tête.
Mais je dois me dédire, au moins par un billet,
De mon dîner; avec vous je m'oublie.
Adieu; pardonnez, s'il vous plaît,
Mes longs discours et ma folie;
Car je suis un peu fou.

LE COMTE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Adieu.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

D'Orson,
Oh ça! parlons avec franchise;

Confesse que d'hier la burlesque méprise
A troublé ta tête.

LE COMTE.

Mais... non.

LE CHEVALIER.

Eh! mon cher, apprends, je te prie,
Qu'un jaloux, puisqu'il faut te nommer par ton nom,
Ne peut cacher sa maladie.

LE COMTE.

Ah! je suis donc jaloux?

LE CHEVALIER.

Mais qu'es-tu donc? Comment!
Au moindre bruit ton ame est alarmée;
Sur un mot équivoque, et dit innocemment,
Voilà ta fievre rallumée :
Qu'on ajoute un souris, c'est un redoublement.
Et cela sans aimer! Ma foi, pour une belle,
Cette mode, je crois, seroit un peu cruelle.

LE COMTE.

Qui t'a dit que je veux être aimé d'elle, moi?

LE CHEVALIER.

Tout.

LE COMTE.

Non, je veux qu'elle n'aime personne.

LE CHEVALIER.

Non, tu veux qu'elle t'aime, oui, toi.
Encor si ton honneur s'alarmoit, (cet effroi
Est un vieux préjugé qu'aux maris on pardonne)
Je te plaindrois sincèrement;
Mais non, ce n'est, sur ma parole,

Ni préjugé, ni faux raisonnement;
C'est une passion aussi triste que folle.

LE COMTE.

Point : c'est un sentiment par la raison dicté;
C'est de l'honneur.

LE CHEVALIER.

C'est de la vanité.
(*plus gaiement, mais plus bas.*)
Mais il me vient une pensée; écoute :
Si ton cœur est jaloux de ce qu'il n'aime pas,
De ce qu'il aime il ne l'est pas, sans doute?
Et sans danger on pourroit, en ce cas....

LE COMTE.

Hem?

LE CHEVALIER.

En conter à ta maîtresse.

LE COMTE, *avec humeur.*

Enfin, il faut absolument
Que monsieur plaisante sans cesse.

LE CHEVALIER.

Point du tout.

LE COMTE.

Oh! finissons.

LE CHEVALIER.

Franchement,
J'admire de ton cœur les vastes fantaisies :
Il est, ma foi, par-tout. Comment!
Mener de front deux jalousies !
C'est n'être point oisif vraiment...

LE COMTE, *d'un ton piqué.*

Ecoute, Chevalier, parlons sans nous déplaire:
Endoctriner le frere en épousant la sœur,
C'est trop d'affaire aussi; l'on ne peut pas tout faire.
Si tu le veux, dès demain sois mon frere;
Mais ne sois pas mon précepteur.

SCENE IV.

LE CHEVALIER.

Hom! mon frere se fâche; il avoit l'air sévere.
Mais je suis fait à sa prompte fureur;
L'apaiser n'est pas une affaire:
Il est sensible, il a bon cœur...
Mais cette jalousie, à quoi donc lui sert-elle?
Est-ce une volupté qu'un éternel courroux?
Je conçois les plaisirs d'un époux infidele;
Mais je ne conçois pas les plaisirs d'un jaloux.
Voici sa jeune sœur. Ses graces, son langage
M'amusent fort; mais tout ce badinage
Pour moi bientôt n'est plus un jeu:
Quand je vois sa gaieté, la mienne baisse un peu;
De jour en jour je sens que je m'engage.

SCENE V.

LE CHEVALIER, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE CHEVALIER, *à part.*

J'aime et je hais son enjouement.

(*haut.*)

Mademoiselle, ah! de grace, un moment!
Vous me fuyez!

MADEMOISELLE D'ORSON.

Moi? non : je fuis un tête-à-tête ;
Car, si l'on m'a dit vrai, c'est un mal que cela.

LE CHEVALIER.

C'est selon la personne; et ces libertés-là
Deviennent un plaisir honnête,
Et très permis, au terme où nous voilà.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Il est vrai qu'on me dit sans cesse
De voir en vous un époux.

LE CHEVALIER.

Et ces mots
Vous causent-ils de la tristesse?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Rien ne m'attriste, moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Toujours mêmes propos.

(*haut.*)

Mais est-ce sans regret que votre cœur s'engage?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Je ne peux pas savoir auparavant
Si j'aimerai le mariage;
Mais je sais bien que je hais le couvent.

LE CHEVALIER.

(*à part.*)

Fort bien. Plus d'une fille, aux autels amenée,
N'a pas d'autre amour dans le cœur;

Du couvent ainsi la laïdeur
Embellit souvent l'hyménée.
(*haut.*)
Mais n'entrevoyez-vous ici d'autre bonheur
Que de trouver une chaîne nouvelle?
Le mariage en soi n'est rien, mademoiselle:
C'est l'époux, non l'hymen, qui plaît ou qui déplaît:
Quand on hait le mari, le mariage est laid.
Or, dites-moi donc, je vous prie,
Avez-vous du penchant à m'aimer en effet?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Il le faut bien, puisque l'on nous marie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il le faut bien, est galant tout-à-fait.
(*haut.*)
Mais c'est par goût, non par obéissance,
Qu'on doit aimer.

MADEMOISELLE D'ORSON.

J'aime par goût aussi;
Car depuis que je suis ici
Vous me voyez toujours chercher votre présence;
Je m'amuse avec vous beaucoup.

LE CHEVALIER, *à part.*

Nous y voilà;
Elle s'amuse! Avec ces discours-là
Ensemble elle me charme et me met en colere.
(*haut.*)
C'est que si j'allois vous déplaire
Ma maison deviendroit pour moi
Un vrai couvent; et le couvent, ma foi,

Non plus qu'à vous ne me plaît guere.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oh! du mien votre cœur sera toujours content;
Car je vous aimerai toujours autant.

LE CHEVALIER, *à part.*

Autant!

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais promettez qu'aussi rien ne pourra détruire
Notre enjouement, nous donner l'air boudeur;
Vous ne changerez point d'humeur,
Et vous me ferez toujours rire.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah! bon, je la ferai rire.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui; c'est que je voi
Que chaque jour vous riez moins que moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle a, ma foi, raison; je ris moins qu'elle.
(*haut.*)
Ne craignez rien; pour vous nous rirons tous:
Vous ne vieillirez pas pour moi, mademoiselle;
J'aime mieux rajeunir pour vous.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais il me reste encore une crainte. Entre nous,
Je vois des gens qui, ce me semble,
Sitôt qu'ils sont unis cessent de vivre ensemble.
Il vient ici grand monde, et j'observe tout bas
Ce que fait monsieur ou madame.
Quand nous avons l'époux, nous n'avons point la femme;
Et quand la femme vient, le mari ne vient pas.

C'est ainsi qu'avec la Comtesse
Mon frere même en use tous les jours :
Moi je voudrois, je le confesse,
Un mari qui le fût... toujours.

LE CHEVALIER.

Oh bien ! avec vous je m'engage
Pour un mari qui veut l'être à jamais :
Mademoiselle, je promets
De ne vous pas laisser un moment de veuvage.
Quand...

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LA COMTESSE.

J'amene le Comte ici,
D'Elcour ; j'ai deux mots à lui dire.

LE CHEVALIER.

Madame, après je voudrois bien aussi
Vous entretenir, vous instruire
De mes projets sur le Comte et sur vous.

LA COMTESSE.

Volontiers. Il vient ; laissez-nous.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Avant que le Marquis revienne,
Monsieur le Comte, trouvez bon
Qu'un moment je vous entretienne.

LE COMTE.

De qui, madame? de d'Erbon?

LA COMTESSE.

De d'Erbon! mais de lui je n'ai, qu'il me souvienne,
Rien à vous dire.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison;
C'est lui qui peut parler de vous.

LA COMTESSE.

Oui, je veux croire
Qu'il peut en parler; mais sur quoi?

LE COMTE.

Eh! mais d'hier il peut conter l'histoire.

LA COMTESSE.

S'il la raconte, on en rira, je croi,
Et puis c'est tout.

LE COMTE.

Et c'est déja trop.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Mais j'espere
Que sans peine de vous j'obtiendrai le pardon

D'un transport si peu volontaire;
Et que votre amitié ne voudra pas me faire
Un tort réel d'une méprise.

LE COMTE.

Non...
Mais pourquoi cette course imprévue et subite?
Vous auriez pu m'attendre en votre appartement;
Vous auriez pu du moins courir... plus lentement.

LA COMTESSE.

Il est vrai; je reçois si peu votre visite,
Que le plaisir, l'étonnement,
M'ont fait courir un peu trop vîte.

LE COMTE.

Je parle de cela pour vous, et non pour moi.
Dans le monde d'Erbon va raconter l'affaire...

LA COMTESSE.

Eh bien! après? D'où vous vient cet effroi?

LE COMTE.

L'on veut dans ses récits être gai... L'on veut plaire.

LA COMTESSE.

Oui; mais je crois d'Erbon sincere;
Et je vois en lui...

LE COMTE.

Moi, je voi
Qu'en racontant, même de bonne foi,
Assez souvent on exagere.

LA COMTESSE.

Soit : mais c'est un ami; pour moi, je ne crains rien.

LE COMTE.

Et puis le monde est plein d'échos; tout se répete;

Tout s'envenime; on interprete
Souvent le bien en mal, jamais le mal en bien...
Mais expliquez-moi donc d'où vient qu'une partie
De votre appartement est presque sans bougie,
Est à peine éclairée? Oh! vous avez des gens
Si paresseux, si négligens!

LA COMTESSE.

C'est que jamais le soir il ne me prend envie
De m'enfermer chez moi; j'ai dû les étonner:
On ne devine pas...

LE COMTE.

Il falloit deviner.
On ne peut pas être plus mal servie;
C'est à faire pitié, madame. Et, s'il vous plaît,
Quel est donc ce charmant valet
Qui, me voyant chez vous prêt à me rendre,
Sans aucun ordre, étourdiment,
A couru vîte vous l'apprendre?

LA COMTESSE.

Oh! c'est excès de zele; il a cru bonnement...

LE COMTE.

Vous auriez bonne grace encore à le défendre!
Vous ne voyez donc pas où cela va? Comment!
Sentez-vousquels soupçons un jaloux pourroit prendre?
Et si je l'étois, moi, jaloux?

LA COMTESSE.

Il est certain
Que c'est tout mettre au pis, aussi.

LE COMTE.

Soit, mais enfin

Il en est des jaloux. Or vous devez comprendre
Que de tels valets, entre nous,
Vous feroient soupçonner de craindre qu'un époux
Ne vînt un beau jour vous surprendre.

LA COMTESSE.

Comme vous allez loin!

LE COMTE.

Vraiment,
C'est que pour vous cela me pique :
Même je vous prierai quelque jour instamment
De faire maison nette impitoyablement,
Et de vous composer un nouveau domestique.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte, ordonnez librement,
Prenez sur ma maison un pouvoir despotique.
Mais venons à l'objet dont au moins en ce jour
Je voudrois avec vous parler en confidence.
Votre sœur est promise au chevalier d'Elcour;
Souffrez que mon ame à son tour
Sur cet hymen s'ouvre avec confiance.

LE COMTE.

Quoi! madame, auriez-vous blâmé?...

LA COMTESSE.

Non, monsieur, non.
Chez mademoiselle d'Orson
Le goût seul tiendra lieu de l'amour qu'elle ignore:
Mais je voudrois vous voir encore
Interroger le cœur de son époux,
Le sonder...

LE COMTE.

Mais son cœur s'est montré devant vous
Cent et cent fois; d'Elcour est incapable
De vouloir vous en imposer.

LA COMTESSE.

Oui; mais peut-on lui supposer
Un amour tant soit peu durable?

LE COMTE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Vous savez, je crois,
Ce qu'il est.

LE COMTE.

Dites mieux, ce qu'il fut autrefois:
Peut-être sa gaieté garde encor le langage,
L'apparence des mœurs qu'il n'eut qu'un seul moment;
Mais il est généreux, bon ami, bon amant,
Il sera bon mari.

LA COMTESSE.

J'accepte ce présage.
Pardon : vous connoissez mon cœur;
Vous le savez, pour votre jeune sœur
J'ai la tendresse d'une mere.
Voyez encor d'Elcour. Ah! recommandez-lui,
Priez-le bien, comme ami, comme frere,
D'être toujours ce qu'il est aujourd'hui.
Je la connois, je réponds d'elle;
Elle l'aimera quelque jour :
S'il alloit trahir son amour?
S'il n'étoit plus qu'un époux infidele?

Ah! j'en suis sûre, elle en mourroit.
Oui, par fierté peut-être elle voudroit
Cacher aux yeux d'autrui sa blessure cruelle;
Peut-être même aux yeux de son époux,
Pour ne pas l'affliger, et par délicatesse,
Dans son cœur, en secret jaloux,
Elle renfermeroit ses ennuis, sa tristesse;
Elle craindroit...

LE COMTE, *troublé.*

Eh! mais pourquoi...
Se créer par avance un chimérique effroi?
Pourquoi... du Chevalier soupçonner la tendresse?

LA COMTESSE.

Vous ne connoissez pas les supplices affreux
D'une épouse qui cache un amour malheureux;
Qui de ses pleurs, la nuit, baigne sa triste couche,
Et fait mentir, le jour, ses regards et sa voix;
Qui toujours se condamne à porter à la fois
Le chagrin dans le cœur, et le rire à la bouche!
Si vous saviez tout ce qu'on souffre, hélas!
A n'être plus aimée alors qu'on aime encore!
N'avoir que le mépris d'un époux qu'on adore!...
Tant de secrets ennuis! de douloureux combats!...
Qu'à jamais s'il se peut votre sœur les ignore!...
(*se reprenant.*)
Mais, pardonnez, je vais plus loin que je ne dois;
Mon amitié...

LE COMTE.

(*à part.*)
Madame!... Oh! non, jamais sa voix

(*haut.*)

Ne m'a si fort troublé! Ma surprise est extrême!
Sur un ton si chagrin vous parlez des époux,
Que vous avez l'air, entre nous,
D'en être... au repentir vous-même.

LA COMTESSE, *avec douceur.*

Non, mon ami, vous avez mal jugé
Des mots où pour ma sœur mon ame se déploie;
Non, je suis votre épouse, et la suis avec joie;
Avec ma main mon cœur est engagé :
Du couvent à l'autel par mon pere amenée,
Je ne fis qu'obéir, ma main vous fut donnée;
Mais libre, dans vos bras j'irois d'un cœur content:
Vous fûtes accepté lors de notre hyménée,
Vous seriez choisi maintenant.
Pardon, je n'ai pu me contraindre;
Mais par ce long discours qui peut vous étonner,
Non, mon dessein ne fut pas de me plaindre,
Moins encor de vous chagriner...
N'est-ce pas, mon ami, vous m'allez pardonner?
Vous ne m'en voulez point? et je n'ai pas à craindre...

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mon frere, on a servi; mon oncle est prêt; et moi,
De sa part, je viens pour vous dire

Qu'il vous attend tous deux.

LE COMTE, *à part.*

Ma foi,
C'étoit fait de moi! je respire.

LA COMTESSE.

(*à part.*) (*haut.*)
Elle arrive à propos. Nous descendons, ma sœur.
(*au Comte, en lui tendant la main.*)
Donnez-moi donc la main, monsieur le Comte.
Vous ne me tiendrez pas rigueur?
(*après que le Comte lui a donné la main comme un homme qui sort d'une rêverie dont il est confus.*)
Voilà la paix faite; et j'y compte.

SCENE IX.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Elle rit, mais en même temps
On voit qu'elle déguise une douleur secrete.
Ai-je donc tort quand je répete
Que les époux ne sont pas tous contens?
Mais que faire? S'il faut qu'on choisisse à mon âge
Le couvent ou l'hymen, quiconque auparavant
Aura vu le premier, voudra du mariage:
Ce doit être un dur esclavage
S'il fait regretter le couvent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER.

Oh! me voilà pris à mon tour!
Que de charmes divers un seul objet rassemble!
Tant de candeur et d'esprit tout ensemble!
Que de grâces!... Mais en ce jour
Un soin plus sérieux m'appelle :
C'est par les seuls devoirs d'une amitié fidele
Que je dois mériter les faveurs de l'amour.
J'ai vu Sophie enfin, cette Circé nouvelle
Qui fait du Comte aujourd'hui le destin.
J'ai dit deux mots, mon projet est en train.
Si le Comte est aveugle, il est temps qu'on l'éclaire,
Ma charmante Sophie; et j'en fais mon affaire.
Je sais sur votre cœur comme on acquiert des droits :
Si je vous rends dupe une fois,
C'est pour vous empêcher d'en faire.
Relisons mon épître : Oui, ce ton préviendra...
Vos charmes... elle y croit... *mon cœur*... elle y croira.
Eh! pas mal! comme ici le sentiment pétille!

Ah! séducteur! fort bien; et puis, par apostille,
Des diamans! quel style! Oh! ma lettre prendra;
J'en suis sûr, on m'écoutera.
Germon!
(*il donne à son laquais une lettre et un écrin.*)
Partez, et faites diligence;
Mais sur-tout point de confidence.
(*seul.*)
Tout, ses biens, son honneur, lui-même est en danger.
Je ne vois qu'un moyen d'empêcher son naufrage;
Mais ce moyen, qui peut le dégager,
Je risque tout à le mettre en usage.
Il peut m'ôter sa jeune sœur.
N'importe, l'amitié, l'honneur...
Dois-je de mon projet avertir la Comtesse?
Mais non; pourquoi réveiller sa tristesse?
Ah! plutôt puisse-t-elle, appelant sa raison,
Toujours de sa rivale ignorer jusqu'au nom!
Epargnons sa délicatesse.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

Je vous croyois parti.

LE CHEVALIER.

Non; je pars à l'instant.

LA COMTESSE.

Oui; mais songez qu'on vous attend.

SCENE III.

LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LA COMTESSE.

Vous savez si pour vous mon ame s'intéresse,
Ma sœur; pour prix de ma tendresse,
Traitez-moi, non pas comme sœur,
Mais comme amie; ouvrez-moi votre cœur.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Quoi! m'avez-vous surprise à n'être pas sincere?

LA COMTESSE.

Non; mais ici sur-tout il faut ne me rien taire.
Aimez-vous bien l'époux que l'on va vous donner?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais oui, je l'aime assez.

LA COMTESSE.

Je sais que votre frere
Desire cet hymen sans vous y condamner.
Si quelque autre...

MADEMOISELLE D'ORSON.

A présent c'est une affaire faite;
Et je ne pourrois plus en prendre un autre.

LA COMTESSE.

Quoi!
Vous ne pourriez?...

MADEMOISELLE D'ORSON.

Le Chevalier et moi
Nous sommes arrangés.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Bon!

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui, je le répete,
Ni l'un ni l'autre ailleurs ne peut donner sa foi :
Puis il m'a promis... Il me semble
Que l'hymen quelquefois donne un air triste?

LA COMTESSE.

Eh bien?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Nous serons toujours gais.

LA COMTESSE.

Fort bien.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Souvent de deux époux qu'un même nœud rassemble,
Quand l'un est ici, l'autre est là.

LA COMTESSE.

Eh bien?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Nous changeons tout cela,
Et nous serons toujours ensemble.

LA COMTESSE.

Oui, sans doute, oui l'hymen vous doit des jours heureux.
Mais du bonheur quand on se fait l'image,
On doit craindre, si l'on est sage,
D'exagérer son espoir et ses vœux :
Quand on voit trop beau par avance,
Quelquefois (tant de près le charme est affoibli!)
Le bien que l'espérance avoit trop embelli,
Est gâté par la jouissance.

Sans vouloir vous offrir un portrait affligeant
De cette chaîne auguste et souvent fortunée,
Craignez qu'espérant trop des nœuds de l'hyménée,
Votre cœur ne devienne un jour trop exigeant.
Souvenez-vous enfin qu'user de complaisance
Est le bonheur et le devoir de tous;
Et que souvent pour deux époux
L'art d'être heureux, c'est l'indulgence.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais si le Chevalier alloit être jaloux?

LA COMTESSE.

Eh bien! un cœur jaloux et tendre
Peut faire encor notre bonheur.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Que vous devez être heureuse, ma sœur!
Car mon frere est jaloux à ne pas s'y méprendre.

LA COMTESSE, *avec effort.*

Je suis heureuse aussi.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Cependant, pardonnez,
Votre air chagrin, je le confesse,
M'alarme quelquefois.

LA COMTESSE.

Croyez-moi; vous prenez
L'air occupé pour la tristesse.
Le nom d'épouse, en comblant nos desirs,
Ajoute à nos devoirs ainsi qu'à nos plaisirs.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui, souvent vous m'avez fait craindre
Que mon frere en secret n'osât vous chagriner.

LA COMTESSE.

Votre frere! et sur quoi peut-on le soupçonner?
Me vîtes-vous jamais l'accuser, ou m'en plaindre?
La paix et l'union habitent parmi nous.
Vous le voyez, demain nous célébrons sa fête;
Pour lui, sans l'avertir, un spectacle s'apprête,
Et j'ai pris dans la piece un rôle, ainsi que vous:
Sont-ce là des projets que le dégoût enfante?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Vous m'assurez donc bien que vous êtes contente,
Heureuse?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Oui.

MADEMOISELLE D'ORSON.

De quel poids vous soulagez mon cœur!
Ainsi votre amitié m'engage
A tenter à mon tour le sort du mariage?
A prendre un époux?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Oui, ma sœur.

(*à part.*)

Je souffre à lui parler, et ne sais que lui dire;
A chaque mot mon ame se déchire.
(*haut.*)
Allez, ma sœur... d'Elcour nous attend au jardin...
J'ai quelque ordre à donner... je vous rejoins soudain.

(*elle sort.*)

MADEMOISELLE D'ORSON, *seule.*

Bon! ne voilà-t-il pas l'ennui qui la tourmente,
Et qu'elle dissimule en vain!

Quand elle dit qu'elle est contente
Elle le dit d'un ton chagrin.
J'en reviens toujours là : ma sœur aura beau dire,
De quelque ennui secret son cœur est dévoré;
Chaque fois que je la vois rire,
Je m'aperçois qu'elle a pleuré.

SCENE IV.

LE COMTE, LE MARQUIS, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE MARQUIS.

Quoi! ma petite niece ici, seule?
(*s'approchant de l'oreille de mademoiselle d'Orson.*)
Il nous quitte;
Mais je le crois encore au jardin. Vîte! eh! vîte!
(*Il la pousse vers la coulisse; mademoiselle d'Orson s'en va, et le Marquis rit de plaisir en la regardant.*)

SCENE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Avant de m'en aller, d'Orson, causons un peu;
Rien ne nous presse. Mon neveu,
C'est moi qui fis ton mariage,

Et je suis, grace au ciel, content de mon ouvrage;
De ta conduite enfin je suis édifié.

LE COMTE.

Je ne mérite pas ce...

LE MARQUIS.

Point de modestie.
Aussi pour toi mon amitié,
Comme tu vas le voir, ne s'est pas ralentie.
Je viens solliciter, d'Orson; sais-tu pourquoi?
Connois-tu mon projet?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

Va, qu'il réussisse,
Le succès te fera plaisir autant qu'à moi;
J'en suis certain.

LE COMTE.

Vous me rendez justice.

LE MARQUIS.

Oh! je m'entends.

LE COMTE.

Cela paroît vous occuper?

LE MARQUIS.

Beaucoup; et c'est ainsi qu'il faut que tout se traite.
C'est peu de demander la grace qu'on souhaite,
Il faut courir après si l'on veut l'attraper.
La faveur est comme une belle,
Aux modestes amans toujours fiere et cruelle :
Fatiguez à grands cris ceux par qui doit couler
De ses dons la source infidele;

Avant d'avoir réponse, il faut long-temps parler :
Enfin ces bienfaiteurs que par-tout on renomme,
Cherchent assez souvent, en obligeant quelqu'un,
Moins à servir un galant homme,
Qu'à s'affranchir d'un importun.
J'ai toujours voulu me conduire
D'après les sentimens que je t'expose ici :
Ont-ils le sens commun? Je n'oserois le dire;
Car l'âge avec le corps use l'esprit aussi.

LE COMTE.

Comment! de ce discours, aussi vrai qu'énergique,
Chaque mot devroit être écrit;
C'est parler en homme d'esprit,
Et penser en grand politique.

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que j'ai le sens commun?

LE COMTE.

Vous! vous êtes la raison même.

LE MARQUIS.

J'en suis bien aise. Allons, tu sais combien je t'aime;
Mais par trop d'amitié l'on peut être importun.
Ah! tiens, voilà Frontin.

SCENE VI.

LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE COMTE, *à Frontin.*

Approchez. Et ma lettre?
(*au Marquis.*)
Vous permettez?

FRONTIN.

Je viens de la remettre;
Et l'on a répondu : J'irai.

LE COMTE.

As-tu trouvé compagnie?

FRONTIN.

Oh! personne;
On étoit seule.

LE COMTE.

Et vous êtes entré?

FRONTIN.

Oui, monsieur, on m'a vu moi-même.

LE COMTE.

Je soupçonne...
N'as-tu rien observé? N'as-tu?....

FRONTIN.

Pardonnez-moi,
J'ai vu qu'on me parloit d'un air de bonne foi...

LE MARQUIS.

On étoit! *on* parloit! *on* m'a vu!... Quel langage!
Mon neveu, ce garçon méconnoît-il l'usage
De nommer les gens par leur nom?
Ne sait-il donc jamais s'exprimer que par *on?*

LE COMTE.

Il est vrai que sa langue est un peu singuliere;
C'est un tic. Par bonheur je suis fait à son ton;
Même en l'interrogeant je savois la maniere
Dont il alloit répondre à chaque question.

LE MARQUIS.

Moi, qui n'y suis pas fait, avec lui je te laisse;
Plus à son aise *on* pourra te parler.

SCENE VII.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Ce soir au bal elle veut donc aller?

FRONTIN.

Monsieur, à ce seul mot qui bannit la tristesse,
J'ai vu dans ses beaux yeux éclater l'alégresse.

LE COMTE.

A-t-on dit à quelle heure on veut partir, au moins?

FRONTIN.

Non, monsieur; il faut tant de soins!
Mais quand il sera plus facile
De prévoir le moment auquel on sera prêt,
Quelqu'un viendra vous parler en secret,
Ou bien à moi, si monsieur est en ville.

LE COMTE.

On choisira sans doute un messager habile?

FRONTIN.

Oh! de vos soins on sait que le plus important
C'est le secret; que par délicatesse,
Monsieur, vous ne craignez rien tant
Que d'affliger madame la Comtesse.
Que vous êtes humain! et qu'il est parmi nous
Peu de maris qui soient faits comme vous!
Monsieur, votre prudence est telle
Qu'on doit...

LE COMTE.

Vous savez que sans bruit

Il faut que mon carrosse, avant d'être chez elle?...

FRONTIN.

Oui, monsieur, vous attende à cent pas.

LE COMTE.

Et la nuit?...

FRONTIN.

Je sais, point de flambeau; je suis assez instruit.
Vous voulez au censeur le plus inexorable
Fermer la bouche forcément;
Je sais que vous voulez, monsieur, absolument
Vivre en époux irréprochable...

LE COMTE.

Mais à Lisette au moins vous n'allez pas conter?...

FRONTIN.

Moi! vous pourriez de moi craindre ce tour infâme!
A qui pourrois-je résister
Si j'étois séduit par ma femme?
Aux grands crimes toujours on parvient pas-à-pas;
Et mon premier forfait, monsieur, ne seroit pas
Une malice aussi profonde.
A ma femme! Qui, moi, j'irois conter cela?
Il faudroit donc qu'avant d'en venir là
Je l'eusse dit à tout le monde.

LE COMTE.

Avertissez mes gens qu'on peut laisser monter
Un laquais qui tantôt viendra se présenter.
J'attends madame...

FRONTIN.

On vient, je me retire.
(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Faut-il être attristé, madame, ou réjoui
De ce qu'on vient de vous écrire?
Vous avez eu, je crois, des lettres?

LA COMTESSE.

Oui,
Et j'oubliois de vous le dire:
C'est de mon vieux parent le marquis d'Ervaley;
Il arrive à Paris, et son retour m'étonne.

LE COMTE.

Je ne demandois pas le nom de la personne.

LA COMTESSE.

Je le sais bien, monsieur; et si j'en ai parlé,
C'est... pour parler.

LE COMTE, *après un silence.*

Je viens vous faire confidence
D'un doute qu'aujourd'hui m'inspire votre honneur;
A votre jugement je le soumets d'avance.
Quoique d'Elcour bientôt soit l'époux de ma sœur,
Il ne l'est pas encore, et durant mon absence
Il précede, accompagne, ou suit par-tout vos pas...
Comme moi ne craignez-vous pas?...

LA COMTESSE.

Quoi?

LE COMTE.

Les propos. Vous savez comme on donne

Un ridicule?

LA COMTESSE, *à part.*

Bien! ceci fait des progrès;
Ses soupçons, grace au ciel, n'ont épargné personne.
(*haut.*)
D'Elcour est votre ami.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien! après?
Ce n'est pas moi non plus qui le soupçonne.
Vous avez la fureur de me mêler exprès
Par-tout où je n'ai point affaire.
Je vous parle en ami, je ne suis là pour rien.
Voyez, je crains peut-être un mal imaginaire;
Je peux m'être trompé.

LA COMTESSE.

Non, vous voyez très bien;
Je ne recevrai plus d'Elcour en votre absence.

LE COMTE.

Oh! j'en croirai votre prudence.
Mais à d'Elcour de tout cet entretien
Vous ne ferez, j'espere, aucune confidence?
Vous le verriez bientôt (oh! je connois d'Elcour)
Me prêter des motifs... et peut-être à vous-même;
Vous taxer envers moi d'un véritable amour;
Me croire aimé par vous... là... comme on aime.
Ce seroit, n'est-ce pas, vous... calomnier?

LA COMTESSE.

Moi?
Mais j'ai toujours pour vous...

LE COMTE.

Oui, je le croi,
Une amitié bien douce, bien tranquille.

LA COMTESSE, *à part.*

Tranquille!

LE COMTE.

Et l'amitié, j'en fais toujours grand cas.
M'aimer d'un autre amour vous seroit difficile;
Cela doit être, et je ne prétends pas
Etre exigeant, cruel... Mais, à propos, madame,
Vous a-t-on dit la nouvelle du jour?

LA COMTESSE.

Non, monsieur.

LE COMTE.

Le marquis d'Herté contre sa femme
Vient d'obtenir un ordre de la cour:
Elle est partie.

LA COMTESSE.

Ah Dieu! quelle triste nouvelle!
Que je la plains!

LE COMTE.

Mais avec elle
Vous n'aviez, ce me semble, aucun nœud d'amitié.

LA COMTESSE.

Son malheur est si grand, monsieur, que la pitié
Doit...

LE COMTE.

C'est avoir l'ame fort belle!
Mais son malheur n'est pas le terme tout-à-fait.

LA COMTESSE.

La Marquise, dit-on, avant d'être infidele
Avoit perdu son cœur.

LE COMTE.

On l'a dit en effet
Pour la rendre moins criminelle.

LA COMTESSE.

Par-là je ne veux point excuser ses erreurs :
Je sais que d'un mari les volages ardeurs
N'autorisent jamais les travers d'une femme ;
Quand un époux a pu nous oublier,
La vengeance est un droit qu'en vain l'amour réclame :
Imiter un ingrat c'est le justifier.
Il étoit fort jaloux.

LE COMTE.

Il avoit tort, madame ;
Oh ! oui... Mais il disoit qu'un mari vigilant,
Même à l'excès, devient utile ;
Qu'à sa femme en la surveillant
Il rend la vertu plus facile ;
Qu'il fait doubler les forces de son cœur
Par sa jalousie importune ;
Et, qu'à tout prendre enfin, pour garder son honneur,
Deux sagesses valent mieux qu'une.
Il avoit de l'esprit.

LA COMTESSE.

D'accord.
Mais on dit qu'il grondoit sans cesse.

LE COMTE.

Il avoit tort.

Mais il disoit, il prouvoit même
Que toujours un objet qu'on aime,
Triste ou gai, plaît également.
Assez bien parfois il raisonne.

LA COMTESSE.

Et sitôt qu'il alloit joindre son régiment
Il falloit qu'enfermée en son appartement
La Marquise ne vît personne.

LE COMTE.

Il avoit tort assurément.
Mais voici son raisonnement :
Du sexe, disoit-il, moi, je suis idolâtre;
Je crois qu'il se défend par sa seule vertu;
Mais le plus sûr, pour n'être point battu,
C'est de n'avoir point à combattre.
Puis il l'aimoit...

LA COMTESSE.

Ah ! bon, insistez sur ce point,
Si vous le défendez.

LE COMTE.

Je ne le défends point,
Je suis historien.

LA COMTESSE.

Quoi! d'un époux aimable
Elle avoit la tendresse! Est-il un sort plus doux?
Quoi! pouvant être heureuse au sein de son époux,
Elle aima mieux être coupable!
On l'aimoit, et son cœur a formé d'autres vœux!
Elle a détruit son bonheur elle-même!
Qu'importe que l'objet qu'on aime

Soit jaloux, s'il est amoureux?
Ses soupçons outrageans, même ses violences,
Tout ce que l'amour fait est absous par l'amour;
Ses peines sont des récompenses,
Et pour lui le cœur chaque jour
De ses privations se fait des jouissances.
Oui, que l'on me condamne au reproche, au courroux,
A la gêne, à tous les supplices
Que puisse inventer un jaloux,
S'ils viennent de l'amour, j'en ferai mes délices.

LE COMTE.

Eh! pourquoi, si l'on peut vous aimer sans cela?...

LA COMTESSE.

(*à part, mettant la main sur son cœur.*)

Oui, vous avez raison... Mon mal est toujours là.
Oh! je le vois, j'aurois beau faire,
Je ne peux jusqu'au bout l'entretenir sur rien
Sans me trahir.

LE COMTE, *à part.*

Ah! j'avois bien affaire
De demander cet entretien!

SCENE IX.

LE MARQUIS, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Ah! vous voilà tous deux! Je vien
Vous faire un récit qui, j'espere,
Va vous amuser.

LE COMTE, *à part.*

Ah!

LA COMTESSE, *à part.*

J'en ai besoin.

LE COMTE.

Eh bien?

Nous voilà prêts, mon oncle.

LE MARQUIS.

Ecoute.

En te quittant il te souvient sans doute
Que chez le commandeur j'allois dire deux mots.
J'étois à peine assis qu'il arrive à propos
Un de ces grands parleurs, féconds, intarissables,
Du bulletin du jour courriers infatigables...
Tu ne vois rien encor de plaisant?

LE COMTE.

Jusque-là...

LE MARQUIS.

Un moment, et nous y voilà.
J'écoutois peu sa harangue indiscrete;
Même ennuyé déja j'allois me retirer,
Quand ton nom a frappé mon oreille distraite.

LE COMTE.

Mon nom?

LE MARQUIS.

Oui, ce monsieur t'a daigné consacrer
Un article de sa gazette.

LE COMTE.

C'est trop d'honneur assurément.
Mais qu'a-t-il donc dit?

LE MARQUIS.

Un moment.
Il ignoroit mon nom. Sa politesse,
Ayant fait de toi-même un éloge flatteur,
A vanté fort au long et l'esprit et le cœur
Et la beauté de la Comtesse;
(*en riant.*)
Puis, d'un ton presque douloureux,
Il a dit que c'étoit dommage,
Et que ses qualités, ses charmes et son âge
Méritoient un sort plus heureux.

LA COMTESSE.

Plus heureux! quel est ce langage?
Mais je suis très heureuse.

LE MARQUIS.

Oh! nous n'y sommes pas.
Il a dit que de la Comtesse
Le monde faisoit tant de cas,
Qu'avec chagrin tous les gens délicats
T'avoient vu prendre une maîtresse.
(*en riant de toutes ses forces.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Quel incident fâcheux!

LE COMTE.

Quoi, monsieur?

LE MARQUIS, *de même.*

Il prétend
Que d'une jeune fille achetant la tendresse,
Tu montres pour ta femme un mépris éclatant.
Hem! que dis-tu du personnage?

Conter tout cela, moi présent!
Ne trouves-tu pas bien plaisant
Qu'il vienne...

LE COMTE.

(*à part.*)
Oh! très plaisant. J'enrage.

LA COMTESSE, *à part.*

Je me passerois fort d'un pareil entretien :
En effet pour nous faire rire,
Mon oncle s'y prend assez bien!

LE MARQUIS.

J'écoutois d'abord sans rien dire;
Puis, pour faire durer le plaisir jusqu'au bout,
J'ai fait des questions : il répondoit à tout;
Et toujours pour un mot une harangue entiere.
Cet homme-là sait tout absolument;
Comme toi-même il connoît ta bergere.

LA COMTESSE.

Ainsi le premier fat toujours impunément
D'un seul mot dénigre, diffame...

LE MARQUIS.

Allons, allons, nous savons tous, madame,
Que vous êtes heureuse; ainsi point de courroux.
Bien, fort bien, ai-je dit; mais le connoissez-vous?

LE COMTE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Jamais il n'a vu cette belle;
Mais il tient ces détails de l'un de ses amis :
Il a fait plus, il m'a promis...

LE COMTE.

Il a promis...

LE MARQUIS.

Il veut me la faire voir.

LE COMTE.

Elle?

Et vous avez dit non?

LE MARQUIS.

Je n'avois garde.

LE COMTE.

Quoi!

LE MARQUIS.

Je l'ai pris au mot et bien vîte.

LA COMTESSE, *à part.*

Je souffre, hélas! pour lui comme pour moi.

LE COMTE.

Eh! pourquoi vous mêler?...

LE MARQUIS.

Tais-toi donc; il mérite
Que je le pousse à bout. Oh! j'irai.

LE COMTE, *vivement.*

Non:
Ne vous commettez point; c'est moi seul qu'on offense;
J'irai moi-même, et j'en aurai raison.

LE MARQUIS.

Point: je te dis que j'irai.

LA COMTESSE.

Moi, je pense,
Si vous me demandez mon avis sur cela,
Qu'il faut répondre à tous ces propos-là

Par le mépris et le silence.

LE MARQUIS.

Eh bien! quel air dolent avez-vous là tous deux?
Quel diable de maintien!

LE COMTE.

Ah! c'est qu'il est fâcheux...

LE MARQUIS, *toujours riant.*

Oh! très fâcheux, je le confesse.
Ah! fort bien, petit scélérat!...
Prenez bien garde à vous, ma niece :
Vous avez pour époux un perfide, un ingrat;
On diroit qu'il vous aime avec idolâtrie;
Il n'en est rien, c'est un détour :
Pour vous son cœur a de la jalousie,
Pour un autre il a de l'amour.
(*il rit encore plus fort.*)

LA COMTESSE.

Monsieur le Marquis!...

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'est-ce?
Encor de l'humeur, du courroux?
Toujours effarouchée? En vérité, ma niece,
On ne peut pas rire avec vous.

LE COMTE.

C'est qu'il est vrai qu'un pareil persifflage
S'il se prolonge trop, mon oncle, amuse peu.

LE MARQUIS.

Tu me trouves diffus? Parbleu,
Notre conteur l'est un peu davantage.
Et l'[illegible]oire, dis-moi, de ta belle? entre nous,

En abrégé penses-tu qu'il l'ait faite?
Il en parloit d'un ton à tuer un jaloux.
Il faudroit voir comme il la traite!
Monsieur le Comte, vous pensez
L'avoir séduite, être aimé d'elle?
Si vous l'avez écrit dans la tête, effacez.
Elle vous est pleinement infidele.

LE COMTE, *vivement et avec un rire forcé.*

Comment?... car en effet ceci devient plaisant.
Oui, mon oncle a raison, madame;
Il faut en rire. On dit donc à présent
Que ma belle a trahi ma flamme?
Ah! contez-nous cela.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous trahit.

LE COMTE, *de même.*

Bon!
C'est un malheur. Et pour qui? le dit-on?

LE MARQUIS.

Pour mille autres.

LE COMTE, *de même.*

Pour mille?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

LE COMTE, *de même.*

C'est dommage!

LE MARQUIS.

Ah! vous vous avisez, vous, monsieur le volage,
D'être à la fois dupe et fripon!
Sûr du cœur de votre maîtresse,

Sûr de votre secret, donnant un libre essor...
Mais chut! n'en parlons plus, car nous ferions encor,
A coup sûr, pleurer la Comtesse.

LA COMTESSE.

Non, mon oncle; c'est moi qui crains de vous troubler.
Je ne me sens pas bien; souffrez que je vous quitte.
(*elle sort.*)

LE MARQUIS, *au Comte.*

Que t'ai-je dit? Va-t'en bien vîte;
Va, cours la consoler; va, va.
(*Il le pousse en riant vers la Comtesse. Le Comte, qui fait d'abord semblant de la suivre, sort par une autre porte sans que le Marquis s'en aperçoive.*)

SCENE X.

LE MARQUIS.

Oh! les amans,
Je l'avouerai, sont de drôles de gens!
Quand j'y songe pourtant, mon récit trop sincere
De ma niece, après tout, pourroit troubler le cœur;
Nouveau motif pour moi d'éclaircir cette affaire,
Pour [illegible]voir dissiper ensuite son erreur.
Allon[illegible]me prépare une triple alégresse:
Humilier d'un fat le babil scandaleux,
De mon neveu d'Orson justifier les feux,
Et remettre la paix dans l'esprit de ma niece.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

Quoi! vous partez si vîte?

LE MARQUIS.

Une affaire qui presse...

LE COMTE.

Vous n'allez pas sans doute éclaircir de ce pas
L'histoire, là, de ma maîtresse?
Ces contes de tantôt?

LE MARQUIS.

Non pas.

LE COMTE.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Oh! non; c'est pour une autre affaire.

LE COMTE.

Je l'ai craint d'abord, à vous voir.

LE MARQUIS.

Oh! je n'y songeois pas.

LE COMTE.

Vous auriez pu vouloir...
Mais il est mieux de n'en rien faire.
Vous n'irez donc pas?

LE MARQUIS.

Non, je n'irai que ce soir.

LE COMTE, *vivement.*

Ce soir?

LE MARQUIS.

Oui. N'est-ce pas assez tôt?

LE COMTE.

Au contraire.
Même je craindrois, entre nous,
Qu'on ne jugeât trop peu digne de vous
D'aller vérifier une aussi triste fable:
Car dans le fond rien n'est plus misérable.
Et si j'étois de vous...

LE MARQUIS.

Eh! non, non, mon neveu.
Aux dépens du conteur je prétends rire un peu;
Car il aura promis plus qu'il ne pourra faire.
Mais changeons de propos.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison.

LE MARQUIS.

Hier tu t'étonnois, d'Orson,
De me voir éveillé plutôt qu'à l'ordinaire?

LE COMTE.

Mais, oui.

LE MARQUIS.

C'est qu'à la cour se traite mon affaire;
Et dans ce pays-là, mon neveu, sois certain
Que, fût-on éveillé long-temps avant l'aurore,
En arrivant on trouve encore
D'autres gens levés plus matin.

LE COMTE.

Oui, qui vient tard n'a ni profit ni gloire...
Convenez qu'on a su pourtant vous régaler
D'un conte impertinent, absurde. J'ose croire...

LE MARQUIS.

De quel conte veux-tu parler?

LE COMTE.

Là, de la ridicule histoire
De mes amours.

LE MARQUIS.

Ah! rien n'est si plaisant.
Mais il s'agit d'autre chose à présent.
Je n'ai fait jusqu'ici parler que mes services;
Mais si de jour en jour, après m'avoir promis,
Le ministre me fait essuyer des caprices,
Je saurai l'entourer de nos communs amis.

LE COMTE.

Mais je pourrois bien, moi, lui couper les oreilles.

LE MARQUIS.

Au ministre? es-tu fou, d'Orson?
Pour le succès, cela feroit merveilles!
C'est fort bien solliciter!

LE COMTE.

Non;

Je parlois de ce fat...

LE MARQUIS, *en colere.*

Oh! ce propos, d'Orson,
Me lasse enfin, commence à me déplaire.
M'écoutez-vous?

LE COMTE.

Ah! mon oncle, pardon :
Rien ne pourra plus me distraire.
Parlez.

LE MARQUIS, *toujours en colere.*

C'est bien le moins, je croi,
Lorsque pour toi j'agis, que tu daignes m'entendre;
Car ce que je viens d'entreprendre,
Ce que j'ose espérer, est pour toi seul.

LE COMTE.

Pour moi?

LE MARQUIS, *du ton le plus affectueux.*

Oui, mon cher neveu, c'est pour toi.
Auprès du roi, ce que je sollicite,
C'est, entre nous, son agrément
Pour te céder...

LE COMTE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Mon gouvernement.
C'est pour cela qu'ici je te fais ma visite.

LE COMTE.

Vous me voyez confus, mon cher oncle; eh! comment
Pourrai-je jamais reconnoître?...
Quoi! vous venez exprès?...

LE MARQUIS.

Toujours les vieilles gens,
Mon neveu, sont embarrassans;
Tu ne m'attendois pas; je te gêne peut-être.

LE COMTE.

Qui? vous, mon oncle? O ciel! ni le temps, ni le lieu...

SCENE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN, *au Marquis.*

Monsieur, votre notaire attend.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Il falloit dire :
(*au Comte.*)
On attend. Sors-tu, toi?

LE COMTE.

Non; je m'en vais écrire,
En attendant d'Elcour.

LE MARQUIS.

En ce cas, sans adieu.
(*Le Comte et le Marquis sortent.*)

SCENE III.

FRONTIN.

Monsieur s'est ennuyé d'être un mari fidele;
De mon mieux je me prête à ce goût passager.

A-t-il bien ou mal fait?... Quant à moi, je me mêle
D'obéir à mon maître, et non de le juger.
Je crois bien qu'on pourroit, en critique sévere,
Le chicaner un peu sur cette humeur légere;
Mais suis-je fait pour le changer?
Et d'ailleurs, raisonnons. Pour aimer sa maîtresse,
Il me paye assez bien; il faut noter ce point:
Mais, pour aimer sa femme, il ne me paieroit point.
J'use de son argent, et lui de mon adresse;
Tout est dans l'ordre. Il se peut qu'en effet
Il m'en coûte un peu d'innocence:
Mais, ma foi, je ne suis pas fait
Pour décider les cas de conscience.

SCENE IV.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE, *arrêtant Frontin.*

Mais un moment, Frontin, un moment.

FRONTIN.

Eh bien! quoi?

LISETTE.

Tu fuis toujours.

FRONTIN.

Et toi, sans cesse tu déclames.
Çà, voyons; dépêchons: j'ai hâte.

LISETTE.

Oh! je le croi.
Quand je te parle, je te voi

Toujours pressé.

FRONTIN.

C'est que vous autres femmes
Vous ne l'êtes jamais sitôt qu'il faut parler.

LISETTE.

Allons, allons, deux mots; puis tu vas t'en aller.
Quoi! Frontin, à ce point tu peux me méconnoître?
Quoi! tu ne me parleras pas,
A moi, ta femme, et tu me quitteras
Sans me rien dire de ton maître?
Quoi! j'aurai beau prier soir et matin,
Tu ne me conteras jamais de bonne grace
Ce qui se passe ici, mon cher Frontin,
Ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce que tu sais enfin?

FRONTIN.

Que viens-tu me chanter? Est-ce que rien se passe?
Est-ce qu'il se fait rien? Est-ce que l'on dit rien?
Est-ce que je sais rien?

LISETTE.

Ah! barbare! ta femme
N'a donc plus de droits sur ton ame?
Quand je t'ouvre mon cœur, tu me fermes le tien!
Ton maître t'a sonné ce matin pour écrire;
Tu tiens même en ce moment-ci
Une réponse; et tu viendras me dire
Qu'il ne se passe rien ici?
Inhumain! comme tu me traites!
N'est-il pas de regle, en tout temps,
Que les valets disent tout aux soubrettes?

FRONTIN.

Oui, les valets encore amans;
Mais, moi, je suis époux. Ecoute:
Il fut un temps où l'amour m'eût sans doute
Fait babiller, car tu n'ignores pas
Qu'au temps passé, comme au siecle où nous sommes,
L'amour a fait faire ici-bas
Des sottises aux plus grands hommes.
J'en aurois fait aussi pour toi;
Je voyois au babil ma langue disposée:
J'ai senti le danger; je t'ai vîte épousée.
Depuis ce jour je suis maître de moi;
Et je ne causerai jamais.

LISETTE, *pleurant.*

Oh! je le croi.

FRONTIN.

De combien de défauts guérit le mariage!
J'étois bavard; je suis silencieux.

LISETTE, *de même.*

Je le vois bien.

FRONTIN.

J'étois jaloux; ah! grace aux cieux,
Je suis guéri de cette rage.

LISETTE, *de même.*

Oh! je n'en doute point.

FRONTIN.

Je ne pouvois dormir;
Oh! maintenant la nuit je ne fais plus qu'un somme.

LISETTE, *pleurant plus fort.*

Je le sais bien.

FRONTIN.

Il faut en convenir,
Le mariage aussi corrige bien un homme!

LISETTE.

Ingrat, je t'aimois mieux avec tous tes défauts.
Ta conscience enfin peut-elle être en repos?
Quand de te dire tout j'eus toujours la foiblesse!
Tu le sais... Viens, ingrat, m'interroger ici
Sur les défauts de ma maîtresse.

FRONTIN.

Je ne suis pas curieux, Dieu merci;
Et c'est encor graces au mariage.

LISETTE.

Tu me pousses à bout par d'éternels refus.
Mais, lâche, tu ne sais donc plus
Dans quels périls ta cruauté t'engage?

FRONTIN.

Ma chere enfant, je tiens du mariage encor
Une vertu de grande conséquence,
Nécessaire, et qui vaut de l'or
Pour les maris : la patience.

LISETTE.

Hom! le dénaturé! Mais, quoi,
Tu ne m'aimes donc plus, d'après ce que je voi?

FRONTIN.

Adieu, mon cœur.

SCENE V.

LISETTE.

Adieu, monstre! Quelle foiblesse
De n'oser châtier, ainsi que je le dois....
Le fripon conduit tout, à ce que j'aperçois.
Eh! mais, ce Chevalier, se pourvoir d'une belle,
Sur le point d'épouser ici mademoiselle!
Il donne des écrins, notre galant berger!
Ah! j'ai bien fait d'interroger
Pour apprendre cette nouvelle.
Tous les valets, grace au ciel, aujourd'hui
N'ont pas fait du silence une étude profonde.
Je vivrois toujours, quel ennui!
Sans savoir un seul mot des affaires d'autrui,
S'il n'existoit que des maris au monde.
Profitons de ceci du moins. Monsieur d'Elcour,
Madame va savoir votre innocent amour;
Il faudra que tout s'éclaircisse.
Les deux amis sont dignes de courroux;
Et, sans miséricorde, on doit faire justice
Des volages amans et des maris jaloux.
Allons, courons, l'affaire presse.

SCENE VI.

MADEMOISELLE D'ORSON, LISETTE.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Lisette, avez-vous vu le Chevalier?

LISETTE.

Moi? non,
Mademoiselle... mais pardon...
Je vais parler à ma maîtresse...

SCENE VII.

MADEMOISELLE D'ORSON.

A tout ce que j'entends, à tout ce que je voi,
En vérité, je ne peux rien comprendre.
Par-tout un air de mystere, d'effroi;
L'un pleure, l'autre est triste, un autre gronde, et moi,
Je ne sais rien.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE CHEVALIER, *à part.*

On est prêt à se rendre;
On a promis réponse à mon doux compliment.
Mais moi, dans ce fatal moment,

Je ne me défends point d'une frayeur extrême ;
Car peut-être ce soir je perds tout ce que j'aime.
C'est jouer trop gros jeu ; risquer tout en un jour!

MADEMOISELLE D'ORSON, *à part.*

Ah, bon! voici le chevalier d'Elcour.
Il cause avec ma sœur; il peut avoir su d'elle...
(*haut.*)
Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Pardon, j'étois rêveur.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Savez-vous d'où vient que ma sœur
Est triste?

LE CHEVALIER.

Non, mademoiselle.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais savez-vous pourquoi mon frere a de l'humeur?

LE CHEVALIER.

Non.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Savez-vous pourquoi mon oncle gronde?

LE CHEVALIER.

Non.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Vous verrez que tout le monde
Sera fâché, sans qu'on sache pourquoi.
Çà, monsieur, savez-vous quelle triste nouvelle
Vous donne un air chagrin? Ah! nous verrons, je crois,
Si vous saurez quelque chose.

LE CHEVALIER.

Qui?... moi?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui, vous. Ne pouvez-vous parler?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle!...

MADEMOISELLE D'ORSON.

Vous ne m'aimez donc plus?

LE CHEVALIER.

Jamais jusqu'à ce jour
Mon cœur ne fut pour vous si tendre et si fidele.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Qu'avez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Mon amitié cruelle
Coûtera cher peut-être à mon amour.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Comment?

LE CHEVALIER.

Notre devoir souvent inexorable...
Mademoiselle, on peut m'accuser aujourd'hui;
Je peux quoique innocent vous paroître coupable...
Croyez plutôt mon cœur que les discours d'autrui...

MADEMOISELLE D'ORSON.

Eh! parlez-moi donc... Il soupire...

(*Le Chevalier sort.*)

SCENE IX.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Eh bien! donc, à présent il s'en va sans rien dire?
Oh! non, je n'entends rien à tout ce que je voi;
Tout a changé de face ici depuis une heure.
Et puis ce Chevalier qui s'éloigne de moi!...
Qui me regarde!... et d'un air!... Eh bien! Quoi?
Ne voilà-t-il pas que je pleure
Comme lui, sans savoir pourquoi?
S'il vient d'apprendre ici quelque triste nouvelle,
Il devroit bien...

SCENE X.

LE COMTE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE COMTE, *brusquement.*
Rentrez, mademoiselle.

MADEMOISELLE D'ORSON.
Quel son de voix! Quoi, mon frere, il se peut
Que contre moi!... Cette rigueur m'étonne...

LE COMTE, *plus doucement.*
Rentrez.

MADEMOISELLE D'ORSON.
Moi, qui jamais n'ai rien fait à personne,
Il semble qu'aujourd'hui tout le monde m'en veut.
(*Elle sort.*)

SCENE XI.

LE COMTE, *et peu après* FRONTIN.

LE COMTE.

A merveille! Lisette est dans sa confidence!
J'ai bien fait d'épier leur secret entretien.
Ah! c'est d'Erbon! ce soir en mon absence
On l'attend donc ici! Fort bien!
Frontin!... Je souffre le martyre!
Dieu!... Frontin!

FRONTIN.

Monsieur, me voici.

LE COMTE, *vivement.*

On me trahit.

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

LE COMTE.

Quoi! tu sais quelque chose aussi?

FRONTIN.

Oh! oui, monsieur, vous aviez dit sans doute
Que vous ne restiez pas à souper?

LE COMTE.

Oui.

FRONTIN.

Là-bas
J'ai vu madame à part s'entretenir tout bas
Avec le Chevalier. Je m'approche, j'écoute...
Vous l'avez permis...

LE COMTE, *avec impatience.*

Oui.

FRONTIN.

L'on appelle ce soir
D'Erbon...

LE COMTE.

(*à part.*)

Eh! je le sais. Traîtres! nous allons voir.

FRONTIN.

Mais cette fâcheuse nouvelle
N'est pas le seul danger pressant.

LE COMTE.

Comment?

FRONTIN.

Sophie...

LE COMTE.

Eh bien! seroit-elle infidele?

FRONTIN, *à part.*

Faisons-nous délateur pour nous rendre innocent.

LE COMTE.

Parleras-tu?

FRONTIN.

Monsieur, j'ai voulu par moi-même
Voir les gens qui tantôt avoient quelque soupçon
Sur Sophie...

LE COMTE.

Hem!

FRONTIN.

Ma frayeur est extrême.
Oui, je croirois qu'ils ont raison.

LE COMTE.

Que dis-tu ? Ciel ! Frontin, tandis que je demeure,
Va, cours chez Sophie, et sur l'heure...
Mais non, j'irai moi-même ; il faut
Dans ces cas-là parler en face ;
Un tiers peut aisément se trouver en défaut :
Il n'a jamais les yeux de l'amant qu'il remplace;
Il n'entend que ce qu'on lui dit,
Ne voit que ce qu'on montre; il juge la surface,
Et jamais dans l'ame il ne lit.
Mais tandis que je sors pour venger cet outrage,
Si le complot qu'ici l'on trame contre moi...

FRONTIN, *à part.*

Quel trouble est peint sur son visage !

LE COMTE.

Puis-je?...

FRONTIN.

Irez-vous, monsieur?

LE COMTE.

Tais-toi.
Oui, je dois me venger; oui j'y vole ; et j'espère
Qu'à mon retour...

FRONTIN.

Au fond c'est fort bien fait;
Car ce que madame peut faire,
Tous ses rendez-vous en effet
Auprès d'un tel chagrin ne vous importent guere.

LE COMTE, *le prenant à la gorge.*

Ne m'importent guere ! Comment !
Tu veux que je souffre en silence?...

Qu'en m'éloignant d'ici je sois d'intelligence?...

FRONTIN.

Eh! non, monsieur... restez.

LE COMTE.

Tu vois qu'en ce moment
Je ne peux pas sortir.

FRONTIN.

Sans doute.

LE COMTE.

Et je ne puis rester.

FRONTIN.

Il est vrai.

LE COMTE.

Viens, écoute.
Va, cours, vole...

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Non, reste là.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE COMTE, *avec fureur.*

Eh bien! te voilà.
Avec tes bras pendans, et ton morne visage
Qui n'exprime jamais qu'un stupide embarras,
Tu me verrois périr sans me tendre les bras;
Digne et trop ressemblante image
De tes pareils, vil peuple de valets
Qu'on achette sans cesse, et qu'on n'acquiert jamais.

FRONTIN.

Voilà pour la gent domestique,
Si je m'y connois bien, un beau panégyrique!

LE COMTE.

Mon cher Frontin, je n'espère qu'en toi;
Cours chez Sophie, observe tout pour moi:
Ne m'abandonne pas; sois l'ami de ton maître.
Va, malgré mon courroux, je dois me contenir;
Ici j'épierai tout, et je saurai peut-être
Confondre un cœur coupable avant de le punir.

SCENE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Mais la voici.

LA COMTESSE.

D'Elcour en ce lieu devroit être.

LE COMTE.

Non... pas encor.

LA COMTESSE.

Sans doute il va bientôt paroître?

LE COMTE.

Oui, je le crois. Mais quel air d'embarras!
Vous paroissez troublée.

LA COMTESSE.

Etes-vous bien tranquille?

LE COMTE.

Eh! pourquoi donc ne le serois-je pas?

(*à part.*)

Que veut-elle dire? Ce style...

LA COMTESSE.

Pour la derniere fois il faut parler enfin.
Avez-vous toujours le dessein
De donner votre sœur pour femme
Au Chevalier?

LE COMTE.

Et vous, madame,
Aurez-vous donc sur lui toujours quelque soupçon?
Pourquoi, sur sa gaieté prenant un faux ombrage,
D'après son ton léger, croire son cœur volage?

LA COMTESSE.

Je vais vous affliger; pardon.
Je voudrois vous sauver le déplaisir extrême...

LE COMTE.

Comment! Expliquez-vous?

LA COMTESSE.

Voici d'Elcour lui-même.

SCENE XIII.

LE COMTE, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Quand pour calmer, d'Elcour, de trop justes frayeurs,
Votre bouche avoua quelques torts de jeunesse,
Je n'ai pas dû penser que ces aveux trompeurs
Fussent un voile heureux, une perfide adresse
Pour nous cacher encor de coupables erreurs.

LE COMTE.

Je vous l'ai déja dit, madame,
Que votre amitié pour ma sœur
A d'injustes soupçons avoit ouvert votre ame.
D'Elcour est mon ami; je réponds de son cœur.

LE CHEVALIER, *à part.*

Que prétend-elle donc? Je n'y peux rien comprendre.

LE COMTE.

Oui, vous devez compter sur lui.

LE CHEVALIER.

Mais est-ce tout de bon qu'on m'accuse aujourd'hui?
Et sérieusement faudra-t-il se défendre?

LA COMTESSE.

Vous deviez employer des confidens discrets,
Monsieur le Chevalier; on a dit vos secrets.
C'est à monsieur de voir s'il veut, ami fidele,
Donner pour époux à sa sœur
Un homme qui, tout près d'en être possesseur,
Arrange une intrigue nouvelle,
Et qui, prétendant tour-à-tour
De devoirs, de plaisirs remplir sa destinée,
Veut apparemment que l'amour
Le console de l'hyménée.

LE COMTE.

Propos!

LE CHEVALIER, *à part.*

Si j'avois pu lui dire mon dessein!

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

Osez les réfuter, si c'est une imposture.
On n'a pas vu tantôt une lettre, un écrin?...

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel!

LE COMTE.

Un écrin?...

LE CHEVALIER.

Madame, je vous jure
Qu'on vous a mal expliqué mon projet;
Que de mes vœux, de ma tendresse
Votre sœur est l'unique objet,
Que mon cœur tout entier pour elle s'intéresse.

LA COMTESSE.

Vous éludez.

LE CHEVALIER, *bas.*

Que faites-vous?
(*à part.*)
Mais vous me trahissez. J'enrage!

LA COMTESSE.

Faut-il que je trahisse une sœur, un époux?

LE CHEVALIER, *de même.*

Laissez-moi faire.

LA COMTESSE.

Quel langage!
Que je vous laisse faire?

LE COMTE.

Eh bien! cet embarras...

LA COMTESSE.

Monsieur, l'aventure est réelle;
Et j'ai même su de la belle
Jusques au nom que je ne cherchois pas:
Sophie.

LE COMTE, *à part.*

O ciel!

LE CHEVALIER, *à part.*

Le mot est lâché!

LE COMTE, *à part.*

Que dit-elle?
Veut-elle me confondre? Ou dois-je voir en lui
Un perfide rival?

LA COMTESSE.

C'est ainsi qu'on l'appelle:
Osez me démentir, la connoissez-vous?

LE CHEVALIER, *avec embarras.*

Oui.

LA COMTESSE.

J'ai donc fait un récit fidele.

LE COMTE, *en colere.*

Monsieur!

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMTE, *de même.*

Défendez-vous.
Il n'est plus temps de rire, et l'aventure est telle...

LE CHEVALIER.

Je parlerai.

LE COMTE.

J'y compte.

LE CHEVALIER.

Quel courroux!
Un cœur ne sauroit, entre nous,
Pousser plus loin l'amitié... fraternelle.

LE COMTE.

Je dois sentir...

LE CHEVALIER.

Oui, je lis dans ton cœur;
Et d'un... frere alarmé j'excuse la fureur.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Ah! mon ami, l'objet de sa foiblesse
Par des chemins fleuris peut conduire au malheur:
Autant que ses attraits on vante son adresse.
Mais, à juger par cet effroi
Dont votre ame à ce nom paroît encore émue,
Cette beauté vous est connue,
Et d'un si grand danger vous tremblez comme moi.
Ah! l'on m'a dit vrai, je le voi.
D'Elcour, votre silence...

LE CHEVALIER.

On veut donc me confondre.
Comte, voyons; ordonnez de ceci:
Est-ce à ce tribunal, en ce moment, ici,
Qu'en accusé je dois répondre?

LA COMTESSE.

Sans doute.

LE CHEVALIER, *se disposant à parler.*

Eh bien?...

LE COMTE.

Mais non; il ne pourroit
Parler net devant vous sur un pareil sujet,
Madame: seul à seul j'éclaircirai l'affaire;
Et si je réussis à juger en effet
Ses procédés, je réponds du salaire.

LE CHEVALIER.

Soit; je saurai tous deux vous satisfaire.
Mais donnez-moi jusqu'à la fin du jour;
Et j'aurai mérité peut-être à mon retour
L'estime de la sœur et l'amitié du frere.

(*Il sort, et par un jeu muet que la Comtesse ne comprend pas, il lui reproche l'imprudence qu'elle vient de commettre.*)

SCENE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

J'ai prévu qu'un moment je vous affligerois
Par ma cruelle confidence;
Mais j'allois vous livrer à d'éternels regrets
Si j'avois gardé le silence.

(*elle sort.*)

LE COMTE.

Les voilà donc ces deux amis de cœur!
Fort bien! l'un ingrat et parjure,
En veut à mes plaisirs, et l'autre à mon honneur!
Allons; à cet excès s'ils ont poussé l'injure,
De l'amitié comme eux oubliant tous les droits,
Prévenons, ou vengeons deux affronts à la fois.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Tu viens de chez Sophie? Eh bien?

FRONTIN.

Monsieur, je n'ai rien vu chez elle
Qui puisse la confondre, elle ou le Chevalier;
Mais j'ai posé des gens pour épier;
Et tout s'éclaircira : fiez-vous à mon zele.
Vous savez qu'elle doit envoyer aujourd'hui
Pour vous dire à quelle heure on courra le bal?

LE COMTE, *d'un air réfléchi.*

Oui.
Peut-être elle enverra le nouveau domestique :
Il ne m'a jamais vu; je crains toujours...

FRONTIN.

Moi, non.
On l'a donné pour un garçon unique :
Il doit être prudent, car il est vieux, dit-on.
Et puis c'est de ma main que l'on tient la soubrette;

Elle saura l'instruire avant de l'envoyer.
Oh! quelque agent qu'elle veuille employer,
J'en réponds. Diable! elle est sage et discrete.

LE COMTE, *revenant sur ses pas.*

Vous avez averti que peut-être on ira
L'interroger sur moi?

FRONTIN.

Personne n'entrera,
Et l'on n'apprendra rien ni de ses gens ni d'elle.

LE COMTE.

Je m'éloigne un moment; faites bien sentinelle.

SCENE II.

FRONTIN.

Hon! tout ceci va mal. Ma foi,
Par-tout où mon regard s'arrête,
Depuis quelques momens, je ne sais, j'aperçoi
Des nuages autour de moi
Qui m'annoncent de la tempête.
Mais nous voilà sur mer, voguons; force de bras,
Force de rame et du courage!
Laissons faire aux vents. En tout cas
J'ai fait un peu ma main; et, pour braver l'orage,
Comme il faut tout prévoir, que tout change ici-bas,
J'ai mis ma pacotille à l'abri du naufrage.

SCENE III.

LE COMTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

Le Comte reparoît. Oh! oh! quel air chagrin!

LE COMTE, *à part.*

Un écrit qu'on lisoit! qu'on a fermé soudain
En me voyant!

FRONTIN, *à part.*

Quelle sombre tristesse!

LISETTE, *à part.*

De loin, dans le bosquet, il a vu la Comtesse
Qui tenoit son rôle à la main;
Tous les soupçons alors sont entrés dans son ame.
Voir un papier écrit dans les mains de sa femme!
C'est pour le rendre fou, ma foi, jusqu'à demain.

LE COMTE, *à part.*

O trahison!

LISETTE, *à part.*

Il m'attend au passage.
Dieu sait les questions! j'enrage!
C'est un triste service; il m'ennuie à la fin.
(*Frontin s'en va, toujours avec l'air d'observer.*)

SCENE IV.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE, *avec un dépit concentré jusque vers la fin de la scene.*

Mademoiselle, un mot : je vous trouve sans cesse
L'air très occupé.

LISETTE.

Mais... je le suis.

LE COMTE.

Je le croi.
Quand à la fois on a ses affaires à soi,
Les affaires de sa maîtresse...

LISETTE.

(*bas.*)

C'est beaucoup d'affaires. Ma foi,
C'est un assaut qu'on me prépare :
Tenons-nous bien ; point de grace au jaloux.

LE COMTE.

A vos devoirs vous gardez, entre nous,
Une fidélité bien rare!
La Comtesse, de vous, doit faire aussi grand cas ;
Son amitié doit payer votre zele.

LISETTE.

Il est vrai ; mais aussi pour elle
Je ferois tout au monde.

LE COMTE.

Oh! je n'en doute pas.

LISETTE, *à part.*

Je cede de grand cœur au dépit qu'il m'inspire.

LE COMTE.

J'ai vu tantôt de loin, dans le jardin,
Que vous aviez ensemble un papier à la main;
A haute voix aussi vous m'avez paru lire.

LISETTE.

Ah! monsieur, cet article-là
Tient au devoir. Je crains les confidences.

LE COMTE, *affectant un air léger.*

Quelle folie, à moi! je sais les convenances,
Et je ne prends à tout cela
Que l'intérêt d'un mari.

LISETTE.

Mais... voilà...

LE COMTE.

Un mari, c'est sans conséquences.
Mettez-moi du secret; allons : vous teniez là
Quelques vers amoureux, je gage?

LISETTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Enfonçons le poignard. Ma foi,
Vous savez arracher le masque du visage;
On ne peut pas vous échapper.

LE COMTE.

Oh! moi,
J'ai le coup-d'œil juste.

LISETTE, *à part.*

Il enrage!

LE COMTE.

Au reste, je ne peux m'en offenser. Je croi
Qu'on peut à la Comtesse offrir un tendre hommage;
Rien n'est si naturel.

LISETTE.

Oh! nous pourrions compter
Bien plus d'adorateurs, si nous voulions prêter
Une oreille facile à leur galant martyre.

LE COMTE.

Si l'on ne se fait écouter,
Il me paroît qu'au moins on se fait lire.

LISETTE, *à part.*

Il étouffe!

LE COMTE.

Et ces vers, enfans du sentiment,
Elle les récitoit, je crois?

LISETTE.

Oh! oui; madame
A la mémoire heureuse.

LE COMTE.

Elle y mettoit de l'ame!

LISETTE, *à part.*

Il expire!

LE COMTE.

Sans doute un tel billet aura
Une réponse?

LISETTE.

Oh! oui, je crois qu'on répondra,
Car...

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous, mademoiselle.

LISETTE, *à part.*

Quel courroux! Il est temps, ma foi,
(*haut.*)
De l'arrêter. Ecoutez-moi,
Monsieur le Comte : il faut..

LE COMTE.

Sortez de ma présence.

LISETTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Quelle fureur! Je dois en confidence
Vous dire...

LE COMTE.

Non, je n'en ai pas besoin.

LISETTE.

Que mon devoir...

LE COMTE.

Est le silence.

LISETTE.

Mais...

LE COMTE.

Sortez.

LISETTE, *à part, en sortant.*

J'ai poussé la chose un peu trop loin.

LE COMTE.

J'avois tort; j'étois fou de prendre de l'ombrage!
Je devrois vivre sans soupçon!

SCENE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *serrant un papier dans sa poche.*
J'ai cru ne point finir. C'est un ouvrage
De chercher des papiers parmi... Voilà d'ouvrage.

LE COMTE.
Je sens dans mon cœur une rage!...
Voici mon oncle; allons, contraignons-nous.
(*très vivement.*)
Ah! mon oncle, que feriez-vous,
Si, par ses procédés, votre femme volage
Vous déshonoroit?

LE MARQUIS.
Hem?

LE COMTE.
Vous êtes juste et sage.

LE MARQUIS.
Me déshonoroit, moi? Je l'en défierois bien,
Elle, et tout son sexe avec elle.

LE COMTE.
Si, sous le masque heureux d'un modeste maintien,
Elle eût caché long-temps une flamme infidele?
Si, jouant la candeur, la foi,
Elle oublioit, à ses amours livrée,
Ce qu'on doit à l'honneur, à son époux, à soi?

LE MARQUIS.
Eh bien! ma femme alors seroit déshonorée.

(*en colere.*)

Mais moi? Te moques-tu? Parbleu, sans m'abuser,
Je prétends que je ne peux l'être
Que par moi; qu'à coup sûr mon honneur n'a de maître
Que moi; que nul encor ne peut en disposer,
Ni le perdre que moi. Si la foi, le courage
Illustra mes aïeux, cette gloire, je croi,
N'est pas un des effets compris dans l'héritage;
Ma noblesse vient d'eux, mais ma gloire est à moi.
Or, tous les miens, par leur sottise,
N'ont pas plus le pouvoir de m'en déposséder,
Que mes aïeux n'auroient pu me céder
Par testament celle qu'ils ont acquise.

LE COMTE.

Soit. Mais, de grace, dites-moi,
Que feriez-vous en pareille occurence?

LE MARQUIS.

Quel diable de propos! Ma foi,
Je ferois... j'agirois suivant la circonstance.
Mais, es-tu dans ce cas-là, toi?

LE COMTE.

Moi? je ne serois pas, mon oncle, si tranquille.

LE MARQUIS.

Tu ne le parois guere.

LE COMTE.

Oh! je le suis pourtant.

LE MARQUIS.

En ce cas supprimons un discours inutile.
Mon notaire venoit, sur un point important...

(*Le Comte s'éloigne sans rien dire.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS.

Bon! voilà qu'il s'en va comme un fou, sans répondre!
Par ma foi, tout ici commence à me confondre.
Je n'entends rien à tout cela.
Oh! je veux m'éclaircir; il le faut, le temps presse.
(*Il appelle.*)
Frontin!

SCENE VII.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Vois si je peux parler à la Comtesse:
Tu lui diras qu'*on* attend; va.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, DUMON.

LE MARQUIS, *se croyant seul.*

Je ne sais; qu'il parle ou qu'il écoute,
De me déplaire il est toujours certain;
Il m'est suspect.

DUMON, *à part.*

C'est lui-même, sans doute;
Car il vient de donner ses ordres à Frontin.

LE MARQUIS, *toujours se croyant seul.*

A mes yeux son air, son langage
Ne disent jamais rien de bon.
Je croirois fort que ce visage
N'est que le masque d'un fripon.

DUMON, *à part.*

Je le croyois plus jeune.

LE MARQUIS.

Avec son style:
On étoit! *on* parloit! Son ton mystérieux
Est propre à m'échauffer la bile.

DUMON, *à part.*

Il a l'air un peu sérieux.
Mais avec quatre mots il me sera facile
De dérider son front, de le rendre joyeux.
Abordons-le.

LE MARQUIS, *apercevant Dumon.*

Quelle est cette face nouvelle?

DUMON, *mystérieusement.*

Monsieur, à neuf heures ce soir,
Chez elle vous pourrez vous voir.
Elle vous attend.

LE MARQUIS.

Moi? Hem? qui m'attend?

DUMON.

Eh!... Elle.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Elle? Que diable est tout ceci?

DUMON.

Vous ne m'entendez pas? C'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle qui vous envoie?

DUMON.

Oui, qui m'envoie ici,
Pour vous parler.

LE MARQUIS.

J'en ai bien de la joie;
Mais je ne connois pas elle.

DUMON.

Eh! monsieur, pourquoi,
Quand je me fais connoître, affecter du mystere?
Pourquoi vous déguiser? Je suis du secret, moi.
Oh! vous pouvez vous vanter, sur ma foi,
D'être aimé comme on ne l'est guere.
Vraiment, elle est folle de vous.

LE MARQUIS.

De moi?

DUMON.

C'est un amour qui ressemble à la rage:
Bien qu'à ses yeux on vous ait, entre nous,
Représenté comme un petit volage.

LE MARQUIS.

Moi, petit volage?

DUMON.

Oui, comme un petit fripon,

Qui de temps en temps fait des siennes.
Mais comme elle vous aime, et qu'elle a le cœur bon,
Elle veut bien passer vos fredaines.

LE MARQUIS.

Oh! non,
Il ne finira point le bourreau. Mes fredaines!
A qui parlez-vous donc?

DUMON.

A vous. Je présumois...

LE MARQUIS.

Bon. Et de qui me parlez-vous?

DUMON.

Eh! mais,
Je vous l'ai déja dit; c'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle! Elle! Elle toujours! Que le ciel te foudroie!
Mais qui donc se nomme elle?

SCENE IX.

LE MARQUIS, FRONTIN, DUMON.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Eh! dis-moi donc un peu
Ce que peut me vouloir cet être impitoyable?

FRONTIN, *bas.*

Que la peste t'étouffe! Ah! sorcier détestable!
Il aura pris l'oncle pour le neveu.
(*au Marquis.*)
Ah! ah! je sais, monsieur; un quiproquo, je gage....

C'est à moi qu'on en veut.

LE MARQUIS.

Ah! bon.
L'un vous dit toujours *elle*, et l'autre toujours *on*.

FRONTIN, *à Dumon.*

(*bas.*)

Venez donc me parler. Viens donc, maudit visage!
(*au Marquis.*)
Monsieur, on vous attend.

(*Frontin et Dumon sortent.*)

SCENE X.

LE MARQUIS.

Mais quelle déraison!
M'appeler, moi, petit volage!...
Oh! je m'y perds. Fort bien, je vois rôder d'Orson...
Quel train! Mais quand je me rappelle...
Il faut tout débrouiller, lire au fond de leur cœur;
Et dès ce moment-ci je veux voir mon conteur,
Qui pourroit fort bien être historien fidele.

SCENE XI.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE, *regardant sortir le Marquis.*
Il s'en va. Toi, Frontin, avant que de sortir,
De mon projet ne laisse rien paroître;

Dis seulement que je viens de partir
Pour ne rentrer que vers le jour peut-être.
Va, je sors en effet; mais pour rentrer soudain
J'ai pris une clef du jardin:
Dans cette salle aussitôt je remonte,
Sans mot dire, invisible à tous;
Et je te jure, à moins d'une mort prompte,
Que le premier j'arrive au rendez-vous.

SCENE XII.

FRONTIN.

Rien n'est plus singulier, au fond. Monsieur le Comte
Craint... ce qu'on craint; j'en juge par mes yeux:
Mais si je sais bien m'y connoître,
Monsieur, Dieu me pardonne, aimeroit encor mieux
L'être en effet, que de passer pour l'être.
Voici, ma foi, l'instant de crise.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Votre maître
Ne doit rentrer qu'après souper?

FRONTIN.

Ou bien demain:
Je ne sais pas au juste son dessein.

LA COMTESSE.

Bon. Laissez-moi.

SCENE XIV.

LA COMTESSE.

D'Elcour vient de m'instruire
Du projet que pour moi son cœur avoit conçu:
Tantôt devant d'Orson j'ai failli le détruire
Ce dessein pris à mon insu;
Et c'est malgré moi qu'il persiste.
Il part pour l'achever... Ah! c'est avec regret
Que j'ai promis de garder son secret...
Mais éloignons un tableau qui m'attriste.
Ecrivons à d'Erbon qu'il vienne répéter;
Car pour demain il faut nous concerter.

SCENE XV.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

(*elle s'approche d'une table pour écrire; le Comte arrive furtivement par une porte qu'on n'a pas encore vu s'ouvrir, et il écoute ce qui suit.*)
Allons, si de l'hymen l'ingratitude extrême
A refusé de combler mes desirs,
Songeons au moins à ce que j'aime.
Hélas! veiller sur ses plaisirs
Est désormais le seul qui me reste à moi-même.

LE COMTE, *à part.*
Lisette l'avoit dit, on répondra. Fort bien!

Par ses tendres discours on peut juger son style.

LA COMTESSE.

Sans nourrir dans mon ame un espoir inutile
J'ai perdu mon bonheur, occupons-nous du sien.
(*après s'être levée, et en serrant sa lettre.*)
On vient.

LE COMTE, *à part.*

Poussons à bout son extrême arrogance.
Elle paroît surprise.

LA COMTESSE, *à part.*

Il me semble troublé.
D'Elcour auroit-il dit qu'il m'a tout révélé?
Qu'il m'a pour son projet mis dans la confidence?

LE COMTE, *à part.*

Feignons d'ignorer tout.

LA COMTESSE, *haut.*

Vous semblez attristé?

LE COMTE, *avec une colere contrainte, et en considérant le visage de la Comtesse.*

Oui, je plaignois la marquise d'Herté...
Elle écrit au Marquis une lettre fort tendre;
S'accuse d'imprudence et de légèreté;
Mais le Marquis est toujours irrité.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Eh quoi! son cœur refuse de se rendre!
Oui, je l'avoue, assurément
L'amant le plus coupable est l'infidele amant.
Mais ne voyons-nous pas que par air, par caprice,
L'esprit le devient chaque jour,
Sans que le cœur soit son complice?

Un remords doit suffire... et suffit à l'amour.
(*regardant le Comte avec la plus grande expression.*)
Que dis-je? je voudrois, à lui plaire empressée,
D'aveux et de pardons éloigner la pensée.
Oui, la reconnoissance, ardente à l'excuser,
De mon courroux prendroit bientôt la place;
Ma bouche, au lieu de l'accuser,
Ne s'ouvriroit que pour lui rendre grace.

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je? Voudroit-elle implorer son pardon?
(*haut.*)
Madame, vous avez raison;
Mais l'honneur a crié vengeance.
Que voulez-vous? on croit se cacher jusqu'au bout...
Tout se découvre enfin lorsque moins on y pense.
Le temps voile et dévoile tout.

LA COMTESSE.

C'est ce que mot pour mot, mais d'un ton moins sévere,
Je me disois tantôt avec douleur.

LE COMTE, *à part.*

Ce phlegme-là me passe.

LA COMTESSE, *à part.*

Il a l'air en colere.

LE COMTE.

Tout parle quelquefois, tout se fait délateur.

LA COMTESSE.

Il est vrai.

LE COMTE, *à part.*

Dieu! quel front! loin de mourir de honte!...
Je n'y tiens plus.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte,
Qu'avez-vous donc? vous semblez furieux.

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame, je sais tout, j'ai tout vu par mes yeux.

LA COMTESSE.

Quoi! vous savez tout?

LE COMTE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Déja?

LE COMTE.

Déja!... Comment! à votre gré,
Il n'a donc pas assez duré
Ce doux lien, ce tour infâme?

LA COMTESSE.

Croyez qu'au moins c'est malgré moi
Qu'on m'a fait consentir...

LE COMTE.

Ah! plaisante maniere
De se justifier, ma foi!

LA COMTESSE.

Et que si du secret j'étois maîtresse entiere,
Vous ne l'auriez pas su.

LE COMTE.

Non, je le croi.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Ah! dès ce jour, daignez m'en croire,
Oubliez tout, de tout je perdrai la mémoire.

LE COMTE.

Quoi! vous pourriez me pardonner enfin?

LA COMTESSE.

Oui, mon ami; m'y voilà prête.

LE COMTE.

Vous me pardonneriez?... Oh! rien n'est plus certain,
Le trouble et la frayeur ont dérangé sa tête.
Oh! çà, finissons, s'il vous plaît,
Madame.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Montrez, de grace, le billet
Qu'à mes yeux vous venez d'écrire.

LA COMTESSE.

Eh quoi! c'est pour ce billet-là
Que vous...

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame!

LA COMTESSE.

Le voilà.

LE COMTE, *prenant le billet.*

J'étois, malgré moi-même, instruit de l'aventure;
Je sais à qui, madame, alloit ce billet-ci.

LA COMTESSE.

En ce cas-là...

LE COMTE, *lisant.*

Fort bien; après ceci,
Me voilà, grace au ciel, certain de mon injure.

LA COMTESSE.

De votre injure!

LE COMTE.

Encore? Oh! mais, pour celui-ci,
Ce seroit se moquer...

SCENE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, *qui s'arrête au fond du théâtre, et les écoute.*

LA COMTESSE.

Vous refusez d'entendre?...

LE COMTE.

Oui, vous venez de m'en apprendre
Plus que je n'en voulois savoir.
Mon malheur est certain; je n'ai pu le prévoir;
Mais j'en saurai tirer une vengeance prompte.
Je sais comme on punit au moins ces affronts-là.
Vous m'entendez?

LA COMTESSE.

Fort bien, monsieur le Comte,
Et votre oncle aussi : le voilà.

LE COMTE, *à part.*

Mon oncle! O ciel! quelle imprudence!
C'est lui; s'il a tout entendu,
Ah! malheureux! je suis perdu;
De ma honte par-tout il fera confidence.

LE MARQUIS, *s'approchant.*

D'Orson, d'où vient donc ce transport?
Parle-moi donc.

LE COMTE, *à part.*

Ah! je suis mort.
(*haut.*)
Tout Paris va savoir... Rien... Vous venez d'entendre?...

LE MARQUIS.

A-peu-près; ce billet, si j'ai bien su comprendre,

T'avoit mis en fureur.

LE COMTE.

Oui, j'avois cru d'abord
Qu'à quelque autre on devoit le rendre.

LE MARQUIS.

Ah! jalousie.

LE COMTE.

Oui, j'avois tort.

LE MARQUIS.

Je ne vois donc pas là de quoi crier si fort :
Au lieu de t'emporter, tu dois plutôt en rire.

LE COMTE, *à la Comtesse.*

N'est-ce pas? Il est pour...

LA COMTESSE.

Si vous êtes instruit,
Vous savez bien pour qui ma main vient de l'écrire.

LE COMTE, *au Marquis.*

Oui, c'est pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Mais si l'on vous a dit...

LE COMTE, *au Marquis, en interrompant vivement la Comtesse.*

Tenez.
(*il lit le billet.*)
« Je vous attends ce soir. »

LE MARQUIS.

Ce soir; et que veut-elle dire?
Tu ne rentres donc pas tous les soirs?

LE COMTE.

Oh ! si fait.

Ce soir, c'est-à-dire...

LE MARQUIS.

Hem ?

LE COMTE.

Plutôt qu'à l'ordinaire.

« Nous serons seuls enfin ; et je sens que j'en ai be-
« soin : il le faut pour l'exécution du projet que mon
« cœur m'a suggéré. »

LE MARQUIS.

Le projet ?

LE COMTE.

Oui... c'est... un projet.

« Vous savez de qui j'ai besoin de m'occuper, pour
« ne pas croire avoir perdu mes momens. »

LE MARQUIS.

De qui ?

LE COMTE.

De moi.

« Hâtez-vous ; vous vous retirerez le plutôt possible,
« pour n'être pas aperçu. »

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ce mystere ?
N'être pas aperçu chez toi ?

LE COMTE.

Je sais... l'affaire.

LA COMTESSE.

Mais ce billet n'est pas pour vous ; c'est pour d'Erbon :
Je vous l'ai dit.

LE MARQUIS.

Oh! oh!

LE COMTE, *à part.*

(*haut.*)

Quel supplice! Mais, non.

(*au Marquis.*) (*à la Comtesse.*)

Croyez... Défendez-vous.

LA COMTESSE.

Je ne puis vous comprendre.

LE COMTE, *à la Comtesse.*

De grace, dissipez un si cruel soupçon;
On vous croiroit; par-tout on iroit le répandre.

LA COMTESSE, *à part.*

Fort bien, je commence à l'entendre.

LE COMTE, *au Marquis.*

Ainsi qu'à moi, la Comtesse est à vous.

LE MARQUIS.

Pas tout-à-fait autant; et je vois entre nous...

LE COMTE.

Au lieu de l'accuser, vous devez la défendre.
On doit, par des soupçons eût-on le cœur aigri,
Protéger l'honneur d'une femme.

LA COMTESSE, *à part, tristement.*

Ou l'amour-propre du mari.

LE COMTE, *avec une chaleur exagérée.*

Dites bien que pour moi la même ardeur l'enflamme.

LA COMTESSE, *à part, avec sensibilité.*

Il rend à ma vertu justice malgré lui.

LE COMTE.

Autant qu'elle m'aimoit, elle m'aime aujourd'hui.

LA COMTESSE, *au Marquis, bien tendrement.*

Oui, monsieur, il dit vrai.

LE COMTE.

Monsieur, daignez m'en croire,
Ne soupçonnez jamais un cœur tel que le sien;
Et de ce cruel entretien
N'allez pas raconter l'histoire.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde, ma foi; car je n'y comprends rien.

SCENE XVII.

LE COMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE MARQUIS.

Monsieur le Chevalier, de grace;
C'est à propos qu'ici vous arrivez.
Expliquez-moi, si vous pouvez,
Une énigme qui m'embarrasse.
J'écoutois tout-à-l'heure ici, sans être vu,
Le Comte avec sa femme; il s'emportoit contre elle;
Tout seul il la traitoit en épouse infidelle;
Et moi, présent, il vante sa vertu.
Il prétend qu'au moment où j'ai su les surprendre,
Elle écrivoit pour lui ce billet assez tendre;
Et sa femme prétend que non.

LE CHEVALIER.

Il se trompoit; la lettre est écrite à d'Erbon.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!

LE COMTE.

Ah! le bourreau!

LE CHEVALIER.

D'Orson,
J'accuse la Comtesse, et je vais la défendre.
(*à part.*)
Voici l'instant de ne rien ménager.
(*haut.*)
La lettre est pour d'Erbon; on vouloit l'engager
A venir répéter un bouquet qu'on apprête
Pour célébrer parmi nous votre fête.
Voilà le noir complot qui causoit ton effroi,
Et qu'on vouloit couvrir des voiles du mystere.

LE COMTE, *relisant.*

Que vois-je? Qu'ai-je fait? Eh quoi!
Quand je forme contre elle un soupçon téméraire,
Elle prépare une fête pour moi!

LE MARQUIS.

Eh! oui; je le savois, rien n'est plus véritable.

LE CHEVALIER.

(*à part.*) (*haut.*)
Frappons les derniers coups. Ce billet si pressant
T'a fait connoître un cœur que tu jugeois coupable;
(*lui donnant une lettre.*)
Connois encor celui que tu crois innocent.

LE COMTE, *avec transport, mais d'une voix étouffée.*

Sophie! un rendez-vous! et pour toi!
(*le Comte demeure comme accablé.*)

LE MARQUIS.

Justement.
J'allois en venir là.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ce dernier coup l'accable.

LE MARQUIS.

Ah! ah! libertin, effronté!
Ah! ce qu'on m'avoit dit étoit donc vérité?

LE CHEVALIER.

Pardonnez; le remords le presse.

LE MARQUIS.

M'avoir par un beau masque abusé si long-temps!
Me voir sa dupe à soixante ans!
Me faire aller par-tout exalter sa sagesse!

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

Ah! daignez l'écouter.

LE COMTE, *à mademoiselle d'Orson*

Voilà d'Elcour, ma sœur;
Voulez-vous l'épouser?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Quand vous voudrez, mon frere.

LE COMTE, *au Chevalier en lui prenant la main.*

C'est en le déchirant que tu guéris mon cœur.
(*à la Comtesse.*)
Je dois être pour vous un objet de colere;
Mais le remords vous venge et punit mon forfait.
Quel cœur j'osai trahir! Ciel! et pour quel objet!
Pour chasser de mon ame un odieux caprice,
D'Elcour démasque un cœur faux sous d'heureux dehors;
Le vôtre, généreux, tendre, sans artifice,
A bien plus fait que ses efforts.
Ainsi lorsque, honteux d'une double injustice,
Je me vois en ce jour à vos charmes rendu,

Mon cœur est moins changé par la haine du vice
Que par l'amour de la vertu.
Si de me pardonner vous vous sentez capable...

LA COMTESSE.

Moi, mon ami, vous pardonner! Hélas!
Quand vous vous accusez, je ne me souviens pas
Que vous ayez été coupable.

LE COMTE.

O cœur trop généreux! vous daignez oublier
Une trop coupable foiblesse!
Je dois m'en souvenir long-temps pour l'expier.

LE MARQUIS.

Fort bien. Mais sur cette promesse
Qui donc me répondra, d'Orson,
Que je puis...

LA COMTESSE, *avec un sourire touchant.*

Moi. Je suis sa caution.

LE MARQUIS.

Allons, je la reçois, ma niece.
(*au Comte.*)
Je te fais gouverneur, enfin. J'ai près d'ici,
En te quittant, reçu ce paquet-ci,
Qui m'annonce pour toi ce que je viens t'apprendre.
De mon titre, d'Orson, je viens te revêtir;
Et j'ai bien plus de joie encore à te le rendre,
Que je n'en eus à l'obtenir.

LE COMTE.

Quoi! chaque jour votre main bienfaisante?...

LE MARQUIS, *montrant mademoiselle d'Orson.*

Et j'ajoute à sa dot dix mille écus de rente.

Aimez-vous, et vivez heureux.

LA COMTESSE.

Je reconnois bien là le marquis de Rinville.

LE MARQUIS.

Non, c'est bien moins que je ne veux :
Mais peut-être qu'un jour je pourrai faire mieux ;
Car je suis bien honteux d'être un oncle inutile.

TOUS ENSEMBLE.

Mon oncle!...

LE COMTE.

O ciel! quand vous comblez nos vœux!...

LE MARQUIS.

Mais dis-moi donc un peu quel étoit ce caprice?
Ta jalousie étoit donc un détour,
Une feinte, un...

LE COMTE.

Non, c'étoit injustice.

LE CHEVALIER.

Oh! quant à ce mal-là, monsieur, de plus d'un jour
Je doute un peu qu'il en guérisse.

LE COMTE.

Eh bien! si mon tendre retour
M'expose encore à cette maladie,
Je saurai du moins par l'amour
Faire excuser ma jalousie.

FIN DU JALOUX SANS AMOUR.

EXAMEN

DU JALOUX SANS AMOUR.

Cette comédie, qui fut jouée peu d'années avant la révolution, nous offre une occasion naturelle de présenter quelques réflexions sur les mœurs qui régnoient à cette époque : ceux qui croient que la morale publique n'a pas une grande influence sur le sort des états, auront peine à séparer les désordres politiques qui nous ont tous entraînés, des désordres qui avoient entièrement anéanti l'esprit de famille.

Il est remarquable que la piece de M. Imbert roule presque entièrement sur une fille entretenue : la Comtesse est obligée de s'occuper de cette courtisane, le Comte en est amoureux, le Chevalier veut l'acheter pour détromper son ami, le Marquis plaisante son neveu des bruits qui courent sur lui à cet égard, et c'est devant une épouse, une femme titrée, qu'il se permet de pareilles plaisanteries; c'est dans l'intérieur d'un ménage qu'on parle continuellement de ces femmes qui vendent le plaisir et la trahison, et qui affichent l'infamie avec l'éclat le plus scandaleux. Rien ne prouve davantage la corruption des mœurs; mais M. Imbert n'a rien exagéré : nous disons plus, il n'a pas cru que sa comédie seroit particulièrement remarquable par cette observation. Le public n'y a fait aucune attention non plus, tant étoit bien établie l'importance que les courtisanes avoient à cette époque : elles régnoient dans Paris, et donnoient pour ainsi dire le ton à l'Europe.

La postérité aura peine à le croire, mais il est certain que la mode, plus encore que le libertinage, engageoit un homme marié à afficher ses profusions pour une fille déja célebre, ou qu'il prétendoit mettre en réputation : on la regardoit comme un luxe dont on tiroit vanité. Plusieurs de ces courtisanes prirent le nom de leurs amans, et le conserverent même en tombant dans la misere; de sorte qu'on vit prostituer à la canaille les noms les plus glorieux de notre histoire. Les princes céderent à la contagion, et, en y cédant, ils l'augmenterent. Connoître à qui telle courtisane appartenoit, combien elle faisoit de dupes, les scenes qui se passoient chez elle, ses querelles avec ses camarades, les traits de son insolence, ses bons mots, ses fautes et ses succès; adopter les modes qu'elle inventoit, courir chez les ouvriers qu'elle employoit, établir enfin avec des créatures effrontées une rivalité de coquetterie, telle fut l'occupation des femmes de la plus haute société : il étoit difficile du moins qu'elles ne cédassent point au desir de connoître des courtisanes auxquelles leurs époux, leurs fils, leurs gendres, leurs parens, consacroient une grande partie de leur temps et presque toute leur fortune Si le respect que l'on doit au malheur ne nous interdisoit pas toute citation directe, nous dirions, et on ne l'apprendroit pas sans étonnement, jusqu'à quel rang s'étoit étendue la curiosité de connoître ces détails scandaleux ; mais il suffit de parcourir les mémoires du temps et les correspondances secretes pour ne point ignorer que les plus illustres étrangers, après avoir encensé à Paris les idoles à la mode, ne trouvoient pas contre leur dignité qu'on fît entrer l'histoire des courtisanes dans les nouvelles dont on les entretenoit. Cette dégradation fut appuyée systématiquement par de grands

philosophes ; et des livres qui excitèrent l'admiration de l'Europe établirent les avantages commerciaux qui résultent de la dépravation générale. Telles étoient nos mœurs pendant le déclin de la monarchie ; elles ont été plus mauvaises encore pendant la révolution, car les lois s'amuserent alors à tenter l'inconstance naturelle du cœur humain ; et, pour tout dire en peu de mots, si avant nos troubles politiques on étoit assez fou pour s'attacher à des femmes mercenaires, du moins on ne les épousoit pas. Mais il est temps de revenir à la comédie de M. Imbert : il nous a suffi d'expliquer pour la postérité comment cet auteur n'a causé aucune surprise au public en jetant les intérêts d'une courtisane à travers des scenes de famille.

On chercheroit en vain dans cette piece les grandes vues morales, le naturel de pensée et la vérité comique qui distinguent nos chefs-d'œuvre. Tout est petit et mesquin ; les caracteres ne sont qu'esquissés, et le dialogue ne roule que sur ces délicatesses de société qui ne peuvent avoir aucun effet au théâtre. Nous avons dit que M. Imbert avoit un talent plus vrai que celui de Dorat ; sa comédie ne présente pas cette afféterie d'expression et ce vague d'idée que l'on reproche à l'auteur de la Feinte par amour ; mais on voit avec peine que le poëte n'a travaillé que pour certains acteurs, qu'il n'a voulu plaire qu'à certaine société, et qu'il a sacrifié à quelques ornemens recherchés les beautés réelles que son sujet pouvoit lui présenter.

La contexture de la piece en doit être regardée comme la partie la plus estimable. L'auteur a puisé ses combinaisons dans deux comédies restées au théâtre, et il a su tirer de ce fonds épuisé en apparence des situations neuves et dramatiques. Le Jaloux désabusé, de Campistron, que l'on regarde avec raison comme une de nos meilleures co-

médies du troisieme ordre, présente un mari qui rougit d'aimer sa femme, et qui fait de vains efforts pour cacher sa jalousie; dans le Préjugé à la mode, on voit un grand seigneur qui croiroit se donner un ridicule s'il rendoit des soins à sa femme, qui a une maîtresse par vanité, et qui est entraîné presque malgré lui à rentrer dans les liens de celle dont il a souvent trahi l'amour.

M. Imbert suivit plutôt la marche de la Chaussée que celle de Campistron; le goût de son siecle, dirigé vers un comique froid et sérieux sous prétexte d'être noble, le porta à imiter celui de ses modeles qui s'en rapprochoit le plus. Les personnages du Jaloux sans amour sont presque les mêmes que ceux du Préjugé à la mode; mais M. Imbert imagina deux ressorts qui donnerent à son ouvrage une physionomie nouvelle : le mari jaloux n'a pour sa femme que de l'estime; très délicat sur le point d'honneur, il la surveille avec soin, et les moindres apparences lui inspirent les soupçons les plus violens : l'absurdité de ses inquiétudes, la contrainte qu'il s'impose pour les cacher, donnent lieu à des situations comiques. Ce qui redouble l'effet de ces situations, c'est qu'il a une maîtresse dont il est amoureux, et par conséquent jaloux. Ces deux jalousies, l'une excitée par la vanité, l'autre par l'amour, se combattent sans cesse, mettent le personnage dans de grandes perplexités, et jettent de l'action et du mouvement dans la piece. On doit attribuer à cette combinaison neuve et théâtrale le succès qu'a obtenu le Jaloux sans amour.

Les caracteres, ainsi que nous l'avons observé, ne sont qu'esquissés. Le Comte a une réserve et une prétention au bon ton qui nuisent au développement de ses passions; la Comtesse est une héroïne de roman; elle souffre avec une patience rare les injustices d'un époux qu'elle aime,

elle ne leur oppose qu'une résignation peu naturelle, et sa douceur a quelque chose d'affecté qui ne convient pas au théâtre. Le Chevalier n'a pas le jargon du Marquis de la Coquette corrigée, et du Fat de la Feinte par amour; mais son amabilité est trop recherchée, ses entretiens avec la Comtesse et mademoiselle d'Orson sont plutôt consacrés à faire paroître son esprit qu'à développer son caractere, et concourir à la marche de l'action. Le Marquis de Rinville pouvoit être comique : la franchise d'un vieux seigneur de château, opposée aux raffinemens du Comte et du Chevalier, devoit produire des contrastes piquans : pour décider si ce caractere est bien tracé, il suffit de se rappeler la maniere dont le poëte l'annonce :

Du fond de son château le marquis de Rinville
Vient passer avec nous quelques jours seulement.
Il faut vous le dépeindre. Aimable, doux, facile;
Sur un mot quelquefois le Marquis brusquement
De l'extrême douceur passe à l'emportement :
Sitôt qu'il parle, il aime qu'on l'admire;
Et quand ce qu'il a fait, ou ce qu'il vient de dire,
Mérite la louange, on le voit à l'instant
Faire lui-même sa satire,
Pour que vous renforciez l'éloge qu'il attend :
Du reste il se dévoue aux personnes qu'il aime;
Il met à les servir une chaleur extrême;
Toujours allant, venant, actif, plein de raison,
Même d'esprit.

Au premier coup-d'œil on voit que ce portrait n'offre que des nuances légeres : sont-elles bien d'accord entre elles? c'est ce qu'il reste à examiner. Il ne falloit pas dire que le Marquis est *doux* et *facile*, lorsqu'on ajoute aussitôt qu'il est brusque et emporté; il ne sauroit être *aimable*, s'il

veut qu'on l'*admire* toutes les fois qu'il *parle*. Tel qu'on le représente, le Marquis n'est qu'une espece de fou, *allant, venant*, ne cédant qu'à ses caprices : pourquoi le poëte dit-il en même temps qu'il est plein de *raison*, même d'*esprit?* Ces couleurs disparates ne laissent aucune idée juste du personnage; elles n'ont servi qu'à fournir au poëte quelques vers à prétention.

Le rôle de mademoiselle d'Orson est le meilleur de la piece. Il est très naturel qu'une demoiselle sortant du couvent ne voie dans le mariage qu'un moyen d'amusement, et n'exige dans son époux que de la gaieté. La naïveté de cette jeune personne déconcerte le Chevalier, quoiqu'il se flatte de bien connoître les femmes, et donne lieu à des scenes agréables. Les rôles de Frontin et de Lisette sont une imitation de Sosie et de Cléanthis; l'intention qu'a eue l'auteur d'en faire des valets de bonne compagnie nuit à la gaieté qu'ils auroient pu déployer.

Cette piece, malgré ses défauts, restera au théâtre tant qu'elle sera jouée avec l'ensemble qui lui a valu son premier succès. Elle devra cet avantage sur les autres pieces du même genre aux deux combinaisons dont nous avons parlé, combinaisons dont l'effet est toujours sûr, et qui font excuser la nullité des principaux caracteres, la froideur du style, et la langueur de l'action.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DU JALOUX SANS AMOUR.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE QUATORZIEME VOLUME.

LE MÉCHANT, comédie en cinq actes et en vers, de Gresset, page 1
Notice sur Gresset, 3
Acteurs, 36
Examen du Méchant, 161

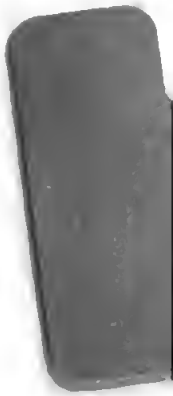
LA COQUETTE CORRIGÉE, comédie en cinq actes et en vers, de La Noue, 167
Discours prononcé par La Noue avant la premiere représentation de sa piece, 168
Acteurs, 170
Examen de la Coquette corrigée, 275

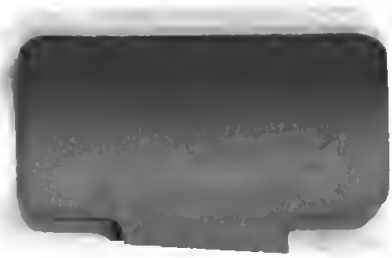
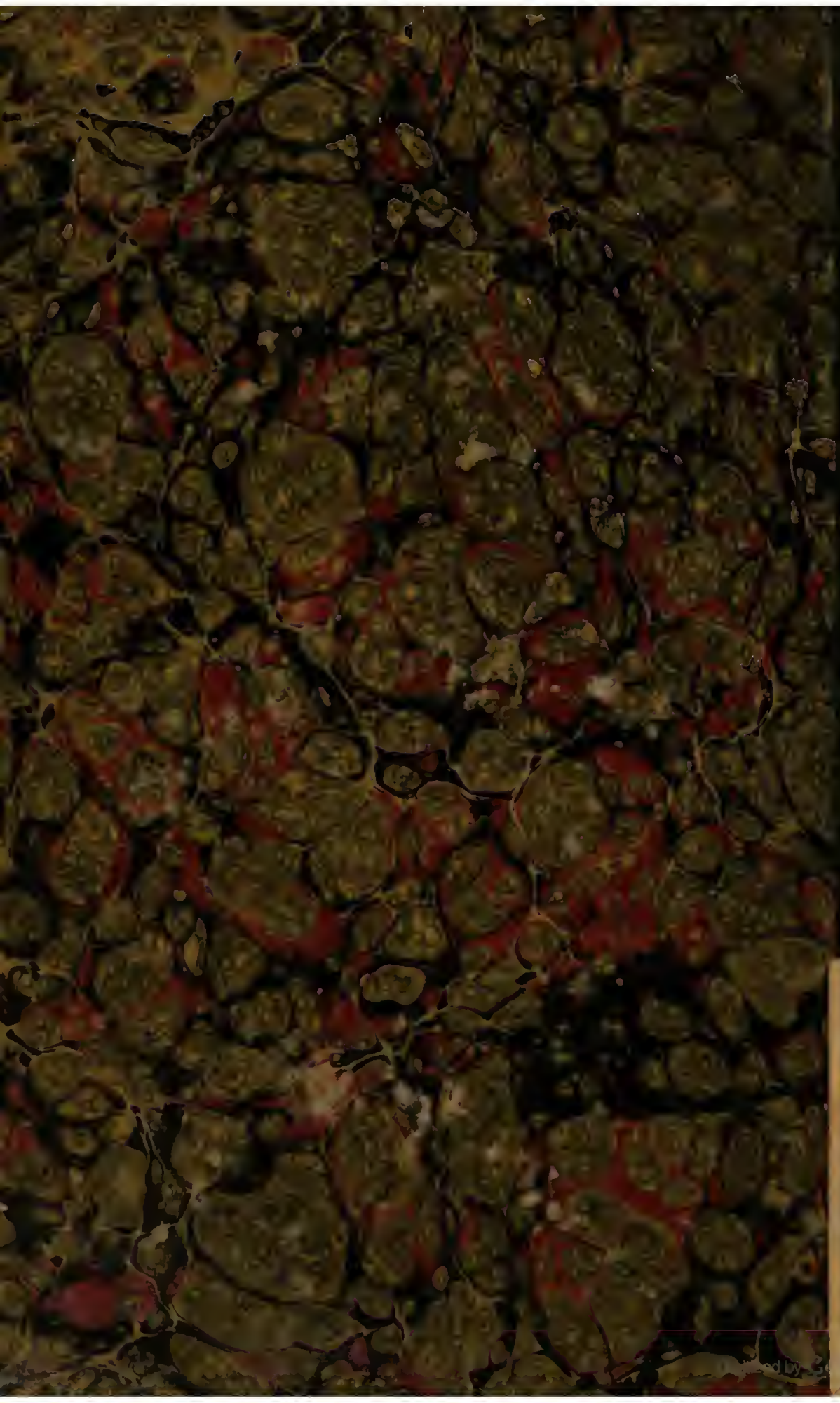
LE JALOUX SANS AMOUR, comédie en cinq actes et en vers libres, d'Imbert, 279
Notice sur Imbert, 281

Préface de l'auteur, page 317
Epître dédicatoire, 321
Acteurs, 322
Examen du Jaloux sans amour, 445

FIN DU QUATORZIEME VOLUME.

29812





Digitized by Google